This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

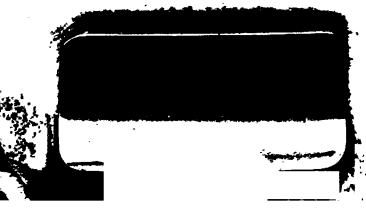
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Pieces contenues dans ce
Dixieme Volume

Le Faux Lord C. 2 act
Fayel Tragedie
La Fête des Tigres 3. act
La Feinte par amour C. 3. act
La Femme jalouse C. 3. act

Digitized by Google

P. 1.
pag. 73.
Belles Lettres
Chap. IX.
§. 3.
28 tom
L. 2. T



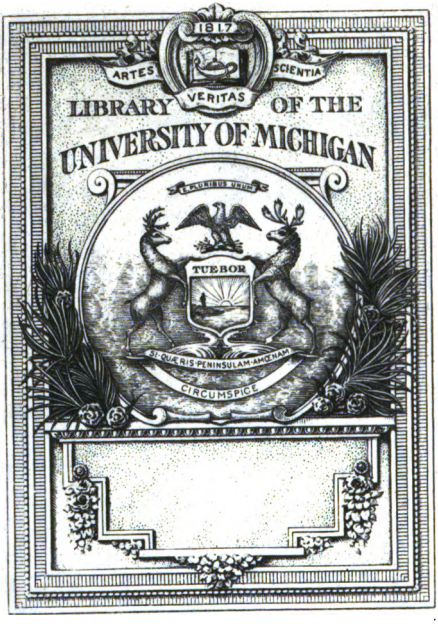
Digitized by Google

Pieces contenues dans ce
Dixieme Volume

Le Faux Lord C. 2 act
Fayel Tragedie
La Fête des Tigres 3. act
La Feinte par amour C. 3. act
La Femme jalouse C. 3. act

Digitized by Google

PQ
1211
.A2
D4



Digitized by Google

Deux cent cinquante pièces

LE FAUX LORD,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.

Se vend chez
PAUL BARDE,
Libraire,
A GENEVE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Piccinni, Niccolò

LE FAUX LORD,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES,

EN PROSE, MÊLÉE D'ARIETTES,

Repréſentée devant LEURS MAJESTÉS,

Et à Paris, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 6 Décembre 1783.

A PARIS,

Chez BRUNET, Libraire, rue de Marivaux, place du Théâtre Italien.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Permiſſion.

Digitized by Google

Les Paroles ſont de M. PICCINNI, Fils.

La Muſique eſt de M. PICCINNI, Pere.

Digitized by Google

Ref.-Stacks
Grant
9-16-36
32771

A MON PERE.

Les bontés du Public pour le FAUX LORD *m'ont fait éprouver dans toute ſon étendue le charme*

Digitized by Google

d'un premier ſuccès ; mais rien ne me le rend plus doux que de penſer que ce ſuccès eſt votre ouvrage. J'ai toujours été fier d'être votre fils, mais jamais je n'en avais mieux ſenti l'avantage qu'en voyant le meilleur des peres laiſſer tomber ſur moi quelques rayons de ſa gloire, & qu'en recueillant dans ſes bras l'ivreſſe dont mon ſuccès venait de combler ſon cœur. Je vous rends votre bien, en vous priant d'agréer mon premier eſſai : c'eſt à vous qu'il doit ſon bonheur ; c'eſt le plus

Digitized by Google

tendre des fils qui vous en fait hommage. A qui pourrait-il être plus agréable qu'à moi de vous l'offrir, & à vous de le recevoir ?

Je suis avec la reconnaissance la plus vive & la plus respectueuse,

Votre tendre fils,
PICCINNI *l'aîné.*

Digitized by Google

ACTEURS.

ANSELME, *pere d'Irene.* M. Rosiere.

LÉANDRE, *Amant d'Irene.* M. Michu.

LAFLEUR, *Valet de Leandre.* M. Trial.

IRENE. Mlle Buret.

FINETTE, *Suivante d'Irene.* Mlle Carline.

UN VALET. M. Valleroi.

UN NOTAIRE.

LE

Digitized by Google

LE FAUX LORD,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le théâtre repréſente un payſage ; on voit d'un côté la maiſon d'Anſelme avec une terraſſe.

LÉANDRE, LAFLEUR, *qui à peine eſt entré, traîne Léandre par la main.*

DUO.

LAFLEUR.

AVANÇONS.

LÉANDRE.

Je n'oſe, arrête.

Digitized by Google

LAFLEUR.

Courage, allons ſuivez-moi,

LÉANDRE.

Quelqu'un vient....

LAFLEUR

(La pauvre tête.)

LÉANDRE.

Je me perds ſi je te croi.

LAFLEUR, *montrant la maiſon d'Anſelme.*

Là-dedans tout eſt tranquille.

LÉANDRE.

Ah! Lafleur!

LAFLEUR.

Que craignez-vous?

LÉANDRE.

Si le pere.....

LAFLEUR.

Ah! l'imbécile!

LÉANDRE.

Non, je crains trop ſon courroux.

LAFLEUR.

Quelle miſere,
D'avoir affaire,
Aux amoureux,
Aux langoureux.

LÉANDRE.

Ah! quel ſupplice!
Ah! quel caprice!
Quel trouble affreux.

Digitized by Google

LAFLEUR.

Monſieur deſire,
Monſieur ſoupire,
Et puis c'eſt tout.
Il perd la tête,
Tremble, s'arrête,
Me met à bout.

LÉANDRE.

Je perds courage.

LAFLEUR.

Et moi j'enrage.

LÉANDRE.

Je n'en puis plus.

LAFLEUR.

Ni moi non plus.

LAFLEUR.

Oh ça, Monſieur, voyons, de grace, quelle eſt votre réſolution? Ne m'avez-vous pas dit, que vous étiez amoureux?

LÉANDRE.

Oui, Lafleur, je le ſuis.

LAFLEUR.

Depuis deux ans?

LÉANDRE.

Depuis deux ans.

Digitized by Google

LAFLEUR.

Que Mademoiſelle Irene avait été retirée du couvent, où votre ſœur vous l'avait fait connaître, & que vous n'aviez pu ſavoir où ſon pere l'avait emmenée?

LÉANDRE.

Oui, c'était-là ce qui me déſolait.

LAFLEUR.

Que vous aviez découvert depuis qu'ils étaient tous deux dans ce village?

LÉANDRE.

Heureuſement, je l'ai appris.

LAFLEUR.

Que c'était ici leur maiſon? (*en montrant la maiſon d'Anſelme.*)

LÉANDRE.

Oui, c'eſt-là qu'elle eſt enfermée.

LAFLEUR.

Eh bien! nous y voilà; vous êtes ſous ſa fenêtre, & vous n'oſez en approcher.

LÉANDRE.

Ah! La Fleur! je l'ai déja vue à cette fenêtre, lorſque tout-à-coup, j'ai entendu ouvrir la porte, & il a bien fallu me ſauver.

Digitized by Google

LAFLEUR.

Vous vous ſauvez quand la porte s'ouvre, eſt-ce-là le moyen d'entrer?

LÉANDRE.

Tu ſais quel eſt ſon pere, tu ſais....

LAFLEUR.

Vraiment je ſais que c'eſt un avare, un argus; oui, vous avez raiſon, il faut nous ſauver au plus vîte, & de ce pas je vais moi-même;....

LÉANDRE.

Où vas-tu?

LAFLEUR.

A la poſte, demander des chevaux pour retourner ventre à terre à Paris.

LÉANDRE.

Que tu es cruel! ne me mets pas au déſeſpoir

LAFLEUR.

Ne m'avez-vous pas dit, que derriere elle, à la même fenêtre, vous avez apperçu une jeune ſuivante, aſſez jolie?

LÉANDRE.

Oui, fort jolie.

LAFLEUR.

Allons, vous me touchez. — Je ſens que j'ai

Digitized by Google

pitié de vous. — Mais dites-moi : quel eſt votre deſſein ?

LÉANDRE.

De la revoir, de lui parler.

LAFLEUR.

Comment cela ?

LÉANDRE.

Je n'en ſais rien.

LAFLEUR.

C'eſt donc à moi de le ſavoir ? Que vous êtes heureux d'avoir un valet tel que moi ! J'ai bien prévu que vous n'auriez rien dans la tête que du trouble & de l'embarras ; mais j'ai pourvu à tout. Vous avez entendu parler de cet Anglais, ſi riche & ſi mélancolique qui demeure au bas du village, au bord de ce ruiſſeau, dans cette maiſon ſolitaire, où il ne voit perſonne ? Cet homme-là peut nous ſervir.

LÉANDRE.

Comment cela ?

LAFLEUR.

Il a des relations avec un certain Raimond Ponce, frere d'Anſelme, pere d'Irene, & Anſelme, lui-même, lui a quelque obligation ; car il lui a fait rendre par un Anglais dix mille écus prêtés à

Digitized by Google

uſure, à la vérité, & que ſans lui le bonhomme aurait eu bien de la peine à ratrapper.

LÉANDRE.

Eh bien ! que veux-tu que je faſſe de ce Milord ?

LAFLEUR.

Je ſaurai bien qu'en faire ; mais je n'en ſuis pas encore-là ; retournons à notre voiture, où j'ai laiſſé mon petit attirail.

LÉANDRE.

Ah ! je devine à quel uſage....

LAFLEUR.

Oui, Monſieur, vous devinez tout, quand je vous ai tout dit. Oh ! vous êtes un habille homme !

LÉANDRE.

En effet, c'eſt un moyen ſûr.....

LAFLEUR.

Oui, mais vous aurez la complaiſance de vous tenir à l'écart; vos regards, vos ſoupirs....

LÉANDRE.

Non, je te jure, je ſerai.....

LAFLEUR.

Vous ne ſerez rien. Je veux en débutant être ſeul, & n'avoir à penſer qu'à moi-même. J'ai

Digitized by Google

besoin de toute ma tête ; vous ne feriez que me troubler, dites-moi seulement, n'avez-vous pas dans votre poche cette boîte où est votre portrait ?

LÉANDRE.

(*Il tire de sa poche une boîte & la lui donne.*)
La voilà.

LAFLEUR.

(*Il la met dans la sienne.*)
Bon.

LÉANDRE.

Je prévois l'usage que tu en veux faire..... Ah ! Lafleur, si tu viens à bout de lui parler, peins lui bien l'état de mon cœur.

AIR.

(*Pendant l'air de Léandre, Lafleur a l'air distrait & regarde de tous côtés.*)

Dis-lui bien, quand tu la verras,
Dis-lui mes soupirs & ma peine;
Dis-lui que tout fier de sa chaîne
Mon cœur..... mais tu n'écoutes pas ?
Songe que mon repos, ma vie,
Que mon bonheur dépend de toi.
Où vas-tu ? quelle folie !
Reste donc, écoute-moi.

Digitized by Google

Vois le tourment qui me preſſe ;
Vois le tourment de mon cœur,
Prends pitié de ma tendreſſe,
Prends pitié de ma douleur.

LAFLEUR.

Finirez-vous? je ſais par cœur tout ce que vous avez à lui dire. — J'entends du bruit. Eloignons-nous. (*Ils ſortent.*)

SCENE II.

ANSELME, FINETTE, *qui reſte ſur la porte de la maiſon.*

ANSELME, *ſe promenant d'un air inquiet.*

N'AI-je pas entendu quelqu'un là.... Ah ! je ne ſuis jamais tranquille ! ma fille & mon argent à garder ! c'eſt trop d'embarras à la fois ! & puis cette maiſon expoſée au bout d'un village ; à, la vue de tous les paſſans, & au milieu de ce régiment Suiſſe, qui rode dans tout ce canton..... Mais à la ville c'eſt encore pis. En vérité, quand on eſt pere, & quand on eſt riche, on ne ſait où ſe mettre pour être en ſûreté. Les hommes ſont

Digitized by Google

si dangereux ! si méchans ! Ah ! cet Anglais a bien raison de vivre seul comme un hibou, & de ne voir que son médecin. Il est malade. C'est dommage ; car il est bienfaisant, & c'est une belle chose que la bienfaisance..... quand on peut l'exercer ; mais pour cela il faut des mines d'or ; quand on n'a, comme moi, qu'un certain revenu, pour peu qu'on donne, on se ruine, & puis une fille à pourvoir ; car il faudra bien en venir là, & en attendant les dépenses de la toilette ! de la parure !... Quelle folie ! Elle en ferait quelqu'autre si ce n'était pas celle-là ! seule ici avec sa Finette, elles s'amusent à s'ajuster ; j'aime mieux cela qu'autre chose. (*voyant Finette sur la porte.*) Que fais-tu là ?

FINETTE.

Moi ? je prends l'air.

ANSELME.

L'air ! on le prend à la fenêtre aussi bien qu'à la porte. Je vais examiner.....

FINETTE.

Eh ! Monsieur, serez-vous toujours en défiance ? & serait-ce un malheur de voir quelqu'un autour de la maison ?

ANSELME.

Qui, quelqu'un ! des rodeurs ! des curieux ! des gens qui viennent épier ce que l'on fait chez soi ? des coureurs d'aventures ?

Digitized by Google

FINETTE.

Et n'y a-t-il que de ces gens-là dans le monde?

ANSELME.

Il y a pis encore?

FINETTE.

Ma foi, Monsieur, il n'y a rien de pis que la solitude où nous vivons.

ANSELME.

Je vous conseille de vous plaindre. Y a-t-il un séjour plus agréable qu'une campagne, où l'air est sain, dont la vue est riante, où l'on est loin du bruit du monde & de tous les piéges qu'on tend à l'innocence?

FINETTE.

Vraiment le beau plaisir que d'être à mille lieues du monde! Tenez, Monsieur, je veux vous dire en confidence ce que j'ai sur le cœur.

AIR.

Je suis bonne, honnête & sage;
Je n'aime point à jaser.
Mais, mon cher maître, à mon âge
Il faut un peu s'amuser.
Voyez l'oiseau dans la cage,
Il chante, mais son ramage,
N'est point le chant du plaisir.
Il regrette le bocage,
Où de feuillage en feuillage
Il promenait son desir.

Digitized by Google

Je ſuis bonne, honnête & ſage;
Je n'aime point à jaſer.
Mais, mon cher maître, à mon âge
Il faut un peu s'amuſer.

ANSELME.

L'impertinente! Sont-ce là les conſeils que tu donnes à ma fille?

FINETTE.

Vraiment je lui en donne bien d'autres.

ANSELME.

Oui-dà? Voyons, beau précepteur, quelles ſont vos ſages leçons?

FINETTE.

Ce ſont des vérités. Je lui dis, par exemple, que quand on eſt riche, il faut imiter cet Anglais généreux, dont on nous parle tous les jours.

ANSELME.

Oui, j'entends. Ne voudrais-tu pas que je fuſſe prodigue comme lui? Mais cet Anglais, dont tu parles tant, eſt d'une humeur qui ne te plairait gueres; car il eſt triſte.

FINETTE.

Oui; mais il n'eſt pas grondeur, & s'il ne partage pas les plaiſirs des autres, il en fait les frais. Cela vaut bien mieux.

Digitized by Google

ANSELME.

Il ne peut pas souffrir les femmes. La seule vue d'un minois comme le tien le fait tomber en convulsion.

FINETTE.

Il ne les haïrait pas tant, s'il ne les avait pas aimées. Tenez, Monsieur, la seule chose que nous ne pardonnons pas aux hommes, c'est la froideur, c'est l'indifférence. Nous voulons bien qu'on nous déteste, pourvu qu'on s'occupe de nous.

ANSELME.

Oh! je sais bien que vous avez réponse à tout.

FINETTE.

Mais, Monsieur, croyez-vous que nous détestions aussi les hommes? Il semble aux soins que vous prenez de nous en dérober la vue, qu'ils veuillent nous dévorer.

ANSELME.

Ah! mon enfant, si tu savais combien nous sommes à craindre!

FINETTE.

Oui, je vous crois fort dangereux.

ANSELME.

Tu ne nous connais pas, écoute.

Digitized by Google

AIR.

Un homme eſt un chat perfide,
Qui d'abord ne fait pas peur.
Il paraît humble & timide,
Il miaule avec douceur.
Il vous flatte, il vous careſſe;
Vous riez de ſon adreſſe,
De ſes yeux, de ſa ſoupleſſe,
Et de ſon air ſéducteur.
Vous lui donnez un aſyle;
Cet air ſoumis & docile,
Cette humeur douce & tranquille
Bientôt ſe change en fureur.
Il ſaute, il renverſe, il briſe,
Fait ſottiſe ſur ſottiſe,
Vous déſole jour & nuit.
Vous pleurez? vaine triſteſſe!
Le repentir qui vous preſſe
De votre ſotte faibleſſe,
Hélas! eſt l'unique fruit.

FINETTE.

Je ne crois pas un mot de tout cela, ni votre fille non plus, Monſieur, nous ſavons bien qu'il y a, parmi les hommes, des gens mauſſades, ennuyeux, haïſſables. Mais nous ſavons auſſi qu'il y en a de charmans, pleins de douceur, de complaiſance. Nous nous flattons même que le Ciel nous en deſtine quelqu'un de fait ſur ce modele, & ſi vous n'avez pas la bonté de nous le propoſer vous-

Digitized by Google

même, je vous avertis que nous pourrions bien nous donner la peine de le choisir.

ANSELME.

Comment ! coquine ?

FINETTE.

Eh ! oui, Monsieur, nous sommes dans l'âge où l'on s'ennuie de s'ennuyer. Tenez, je vous parle en amie, vous savez bien que Mademoiselle Irene a désiré d'avoir un petit habit de garçon, & de m'en donner un semblable ; comme cela n'était pas bien cher, vous lui avez passé cette fantaisie. Eh bien ? lorsque sous cet habit elle joue avec moi le rôle, d'un petit amoureux ; bien empressé, bien tendre ; vous ne sauriez croire combien elle s'anime, & la vivacité dont brillent ses regards. Elle me dit :

AIR.

A l'amour tu serais rébelle ?
Tu pourrais redouter sa loi ?
Ecoute sa voix qui t'appelle ;
Le bien d'aimer d'être fidelle,
Est le seul bien digne de toi.

ANSELME.

Quoi ! ce langage est connu de ma fille ? c'est donc toi qui le lui as appris ?

FINETTE.

Oh ! non, Monsieur, non, assurément. Mais ce

Digitized by Google

n'eſt encore rien que cela ; & le moment où ſon cœur palpite, où ſon ame s'épanouit, c'eſt lorſqu'elle m'entend dire :

AIR.

Eſpérez tout, prenez courage,
Il ceſſera cet eſclavage,
Dont les rigueurs vous font gémir.
L'amour briſera votre chaîne,
Et tant de pleurs & tant de gêne,
Seront payés par le plaiſir.

ANSELME.

Taiſez-vous inſolente, retirez vous. (*Il pouſſe, avec rage, Finette dans la maiſon, & croit fermer la porte ſur elle.*) Qu'ai-je fait ? Quel ſerpent s'était gliſſé chez-moi ? — Une payſanne, une payſanne, une bonne imbécille, voilà ce qu'il me faut ; je m'en vais la chercher, & demain, non, demain cette petite folle ne ſera plus dans ma maiſon. (*Il ſort.*)

SCENE

SCENE III.

FINETTE, IRENE.

FINETTE.

(A peine Anſelme eſt ſorti qu'elle ouvre doucement & met ſon nez à la porte.)

BON! l'heureuſe aventure! Mademoiſelle, Mademoiſelle, venez, venez, votre pere eſt ſorti.

IRENE, *s'avançant avec timidité.*

Mon pere eſt ſorti?

FINETTE.

Oui, je lui ai dit tout ce que j'avais ſur le cœur. La colere l'a tranſporté, il a pouſſé la porte; & il s'en eſt allé ſi furieux, ſi égaré, qu'il a oublié de la fermer à la clef.

IRENE.

Non, Finette, rentrons. Il peut revenir ſur ſes pas.

FINETTE.

Eh bien, Mademoiſelle, quel mal faites-vous donc de prendre l'air ſur le chemin? Tenez voilà

Digitized by Google

l'endroit où l'autre jour vous avez cru voir Léandre ; lorsqu'avec tant d'émotion vous m'avez appellée & que vous m'avez dit : — Finette, je crois que c'est lui.....

IRENE.

Hélas ! non, ce n'était pas lui ; il ne s'en serait pas allé si vîte ; il ne sait pas même où je suis. Ah ! quel est mon malheur, Finette deux ans d'absence n'ont pas même affaibli l'impression que ce jeune homme à faite sur mon cœur. Mais.....

FINETTE.

Mais, quoi ?

IRENE.

Je sais mon devoir, je dépends de mon pere.

FINETTE.

Et s'il a résolu de vous tenir ici enfermée & de vous y laisser languir, afin de jouir plus longtemps lui-même du bien que votre mere vous a laissé ?

IRENE.

Si telle est sa résolution, que veux-tu que j'y fasse ? il est mon pere.

FINETTE.

Je le crois, mais s'il est votre pere, n'êtes-vous pas sa fille ? & doit-il être assez cruel pour vous laisser sécher ici comme une fleur ? Allez, Made-

Digitized by Google

moiſelle, vous aurez avec moi tous les ſcrupules qu'il vous plaira ; mais je ſuis ſûre qu'ils s'évanouiraient, dans un quart d'heure de tête-à-tête avec Léandre.

IRENE.

Ah ! ne me parle plus de lui. Je ne le verrai plus.

FINETTE.

Et ſi vous l'avez vu ; ſi ce n'eſt pas une illuſion, s'il eſt réellement dans ce village, & ſi dans ce moment, il n'eſt occupé qu'à chercher le moyen de vous écrire ou de vous voir.

IRENE.

Ah ! tu me fais treſſaillir le cœur.

SCENE IV.

IRENE, FINETTE, LAFLEUR, *déguiſé en Brocanteur.*

LAFLEUR, *chante d'abord dans les couliſſes, & puis dans le fond du théâtre, ſans faire ſemblant de voir Irene & Finette.*

AIR.

ACHETEZ à ma boutique,
Choiſiſſez à votre goût.
Je contente ma pratique,
Achetez, je tiens de tout.

Digitized by Google

IRENE.

Qu'entends-je?

LAFLEUR.

Gazes de Bologne,
Bonne eau de Cologne,
Veſtes de Lyon,
Beau point d'Alençon,
Acier d'Angleterre,
Bas fins de Beaucaire,
Rubans de Paris,
Aiguilles très-belles,
Epingles, dentelles.
Tout à juſte prix.

IRENE, *à Finette.*

C'eſt un marchand forain.

FINETTE.

Voyons, Mademoiſelle.

IRENE.

Non, je ne veux rien acheter.

LAFLEUR, *s'approchant d'elles.*

Ah! Meſdames, de grace, un coup d'œil; il n'en coûte rien; ſi quelque choſe peut vous plaire je ſuis accommodant, & pour le prix n'en ſoyez pas en peine; je ne demande que du débit.

FINETTE.

Monſieur, nous n'avons point d'argent.

Digitized by Google

LAFLEUR.

Tant mieux, Meſdames, c'eſt un plaiſir pour moi de faire crédit aux perſonnes qui vous reſſemblent.

FINETTE.

Il eſt honnête ce marchand. Mademoiſelle, voyons, du moins....

LAFLEUR; *il montre la boîte que Léandre lui a donnée.*

Jettez les yeux, Meſdames, ſur ces rubans, ſur ces flacons; examinez un peu cette boîte, remarquez-en bien le travail; faites attention à cette miniature; comment la trouvez-vous?

IRENE.

(Que vois-je! le portrait de Léandre.)

LAFLEUR.

(Elle ſe trouble, c'eſt bon ſigne.)

IRENE.

Finette, regarde ce portrait.

FINETTE.

Il y a ici quelque myſtere.

IRENE.

Un billet au fond de la boîte. (*Elle la laiſſe échapper de ſa main.*)

Digitized by Google

SCENE V.

Les Précédens, ANSELME.

ANSELME, *au fond du théâtre d'abord, ensuite il s'avance.*

QUE vois-je? ma fille hors de la maison? & un homme avec elle? Que veut-il? Que demande-t-il? c'est un marchand? Eh quoi! ces droles-là viendront toujours dans les maisons donner des tentations aux filles? C'est moi qui ai tort de n'avoir pas fermé la porte en m'en allant. (*à Lafleur.*) Retirez-vous, retirez-vous; on n'a besoin de rien chez moi.

LAFLEUR.

Monsieur, de grace....

ANSELME.

Eloignez-vous.

LAFLEUR.

Je ne suis pas, Monsieur, de ces fripons qui vendent plus cher qu'ils n'achetent. Moi j'ai besoin d'argent, je donne tout pour rien.

ANSELME.

Oui, pour rien. Laissez-nous en paix.

Digitized by Google

LAFLEUR, *à part.*

Maudit avare !

ANSELME.

Mais je penſe que j'ai caſſé hier au ſoir mes lunettes, & je ne vois plus que d'un œil. Ecoutez, Monſieur le Marchand, vendez-vous des lunettes ?

LAFLEUR.

Oui, Monſieur, j'en ai d'excellentes.

ANSELME.

Voyons—Je vous préviens qu'il ne manque aux miennes qu'un verre, & que d'un œil je vois fort bien, entendez-vous ? Ainſi n'allez pas me ſurfaire, car j'aime mieux être borgne que dupe. Deux verres, c'eſt du ſuperflu & je ne ſuis pas homme à donner dans le luxe.

LAFLEUR.

Oh ! Monſieur, pour accommoder un auſſi galant homme que vous il n'eſt rien que je ne faſſe. Eſſayez mes lunettes, & voyez comme elles ſont claires.

(*Il lui préſente une paire de lunettes.*)

ANSELME.

Donnez. (*Il tire un livre de ſa poche & il lit.*)—Le vieillard le plus ſoupçonneux eſt le plus aiſément trompé—Je n'y vois pas aſſez clair encore.

LAFLEUR.

Tenez, en voici de plus fortes. (*En lui en donnant d'autres.*)

Digitized by Google

ANSELME, *lit.*

—Une fille qui ſe voit garder, ne ſe garde plus elle-même : — ce n'eſt pas encore-là ce qu'il me faut. (*En les lui rendant.*)

LAFLEUR.

Celles-ci peut-être ſeront mieux votre fait.

ANSELME, *lit.*

—Un riche avare eſt un alchymiſte qui change ſon or en cailloux. — Ah ! voici juſtement mon affaire.

LAFLEUR, *à différentes repriſes, veut remettre le portrait à Irene, elle le refuſe ; mais enfin, Finette le prend.*

Eh bien ? Que dites-vous de celles-là ?

ANSELME.

Elles ne ſont pas ſi mauvaiſes ; mais elles ne valent pas les miennes de moitié. Oh ! c'étaient-là d'admirables lunettes ! Tenez, voyez le verre qui me reſte. (*Il lui montre ſes lunettes caſſées.*)

LAFLEUR.

Excellent, Monſieur, excellent.

ANSELME.

Eh bien, ſi vous voulez, je vous les céde troc pour troc.

Digitized by Google

LAFLEUR.

Mais il manque un verre à vos lunettes.

ANSELME.

Il eſt vrai; mais un bon n'en vaut-il pas deux de mauvais ?

LAFLEUR.

Allons, Monſieur, c'eſt une bagatelle, & nous ferons peut-être enſemble quelque marché un peu meilleur pour moi....

(*Pendant qu'Anſelme met les lunettes dans l'étui, Lafleur s'approche leſtement de Finette pour lui parler, mais il ne peut achever la phraſe, étant interrompu par Anſelme.*)

Dès qu'il ſera nuit...

ANSELME.

Ce garçon-là eſt aſſez honnête. Je voudrais bien que tous mes Marchands fuſſent auſſi accommodants que lui.

LAFLEUR.

Meſdames, avez-vous des ordres à me donner?

FINETTE.

Quand vous aurez de bonnes aiguilles, vous nous en apporterez, entendez-vous ?

Digitized by Google

LAFLEUR.

J'en attends ce ſoir d'une nouvelle qualité. J'aurai l'honneur de vous revoir.

ANSELME.

Oui ; mais adreſſez-vous à moi.

LAFLEUR.

Je n'y manquerai pas.

ANSELME, *à Irene & Finette.*

Allons, rentrons. (*à Lafleur,*) Bon ſoir. (*Il ſort avec les femmes.*)

SCENE VI.

LAFLEUR, FINETTE, *ſur la terraſſe.*

LAFLEUR.

AH ! quel diable de contre-temps ! Je n'ai pu m'expliquer ni avec la maîtreſſe, ni avec la ſuivante ; & quand retrouverai-je le moment qui m'eſt échappé ?

FINETTE, *de la terraſſe.*

St, ſt, ſt, Monſieur le Marchand.

LAFLEUR.

Ah ! Mademoiſelle.

Digitized by Google

FINETTE.

Il m'a paru que vous cherchiez à me parler, qu'aviez-vous à me dire ?

AIR.

LAFLEUR, *à demi voix.*

Dès que la nuit ſombre,
Chaſſera le jour,
Couvert de ſon ombre,
Et rempli d'amour,
En ces lieux Léandre,
Viendra ſur mes pas.
Il faut nous attendre,
Ne nous manquez pas.

(*Haut.*)

Dentelles de Flandre,
Rubans de Paris.

(*Ici on entend des couliſſes la voix d'*ANSELME *qui crie,* Finette.)

(*à demi voix.*)

(Dis à ta maîtreſſe
Que de ſa tendreſſe
Il attend ce prix.)
(*Haut.*)
Pommade de Graſſe.....
(*à demi voix.*)
(Là ſur la terraſſe
Soyez toutes deux.)

Digitized by Google

(*Haut.*)
Acier d'Angleterre.....,
(*à demi voix.*)
Et malgré ſon pere
Nous ſerons heureux.)

FINETTE.

La nuit n'eſt pas bien loin; hâtez-vous d'amener ici votre maître; le vieillard eſt dans ſon cabinet, & bientôt il ſera couché; nous vous attendons.

LAFLEUR.

C'eſt aſſez, mon bijou, vous entrerez dans mon inventaire.

(*Il ſort.*)

SCENE VII.

FINETTE, IRENE, *qui vient ſur la terraſſe.*

FINETTE.

EH bien, Mademoiſelle, votre pere...

IRENE.

Il compte ſon argent.

FINETTE.

Dans ce cas-là ſoyons tranquilles. Ce tête-à-tête-

Digitized by Google

là eſt bien intéreſſant pour lui, & il nous donnera tout le temps pour parler à Léandre.

IRENE.

Que dis-tu-là Finette ?

FINETTE.

Oui, Mademoiſelle, il va venir, vous allez le voir, lui parler, & concerter avec lui les moyens....

IRENE.

Quels moyens, Finette, ſans l'aveu de mon pere?..

FINETTE.

Votre pere finira, ſi vous le laiſſez faire, par vous marier à ſa fantaiſie; ne vaut-il pas mieux que ce ſoit à la vôtre ?

IRENE.

Oui, mais...

FINETTE.

Laiſſez-là tous vos mais, & ne vous occupez que de l'original de ce portrait charmant.

IRENE.

Tu l'as donc pris ?

FINETTE.

Il l'a bien fallu puiſque vous-même vous n'oſiez le prendre.

Digitized by Google

IRENE.

Ah! que je me ſens agitée!

AIR.

(*Pendant le ritournelle de l'air ſuivant, le théâtre commence à s'obſcurcir.*)

O nuit! déeſſe du myſtere,
Douce compagne de l'amour.
O nuit! c'eſt en toi que j'eſpere,
Hâte-toi de chaſſer le jour.
Charmant eſpoir! cruel martyre!
Moment de trouble & de bonheur!
Je crains, je tremble, je deſire,
Et mon cœur tour-à-tour ſoupire,
D'amour, d'eſpoir, & de frayeur.

SCENE VIII.

IRENE, FINETTE, *ſur la terraſſe*; LÉANDRE, LAFLEUR.

(*Le Théâtre s'obſcurcit tout à fait.*)

FINETTE, *à Irene.*

JE crois entendre du bruit.

LAFLEUR, *à Léandre.*

Je vois du monde ſur la terraſſe. Elles doivent y être.

Digitized by Google

LÉANDRE.

Avançons doucement.

LAFLEUR, *fait un signe.*

Hem, hem.

FINETTE, *répond.*

Hem, hem.

LAFLEUR.

C'eſt vous?

FINETTE.

Oui, approchez.

LAFLEUR.

Et Mademoiſelle Irene?

FINETTE.

Elle eſt ici?

LÉANDRE, *près de la terraſſe.*

Adorable Irene que je ſuis heureux de vous revoir, & de vous parler! Que j'ai ſouffert d'une auſſi longue abſence!

IRENE.

J'ai partagé vos peines, Léandre, & rien ne peut me flatter d'avantage que de vous retrouver fidele. Mais je dépends d'un pere...

LÉANDRE.

Nous aurons ſon aveu, fiez-vous à moi, & à Lafleur.

Digitized by Google

LAFLEUR, *faisant une révérence.*

Oui, c'est moi qui réponds de tout. Mais, dites-moi, Mademoiselle, n'avez-vous pas à Paris un oncle appellé Raimond Ponce ?

FINETTE.

Oui, Monsieur Lafleur.

LAFLEUR.

N'est-ce pas à lui que cet Anglais si riche qui demeure dans ce village, a prêté de l'argent ?

FINETTE.

C'est ce qu'Anselme nous a dit.

LAFLEUR.

Et Mademoiselle ne pourrait-elle pas me procurer quelque ligne de l'écriture de son oncle ?

IRENE.

J'ai une de ses lettres, je vais la chercher. Viens avec moi, Finette.

(*Elles sortent.*)

SCENE

SCENE IX.

LÉANDRE, LAFLEUR.

LAFLEUR.

Vous voyez que je suis assez bien informé.

LÉANDRE.

Et que veux-tu faire de l'écriture de Raimond Ponce?

LAFLEUR.

Soyez tranquille, je n'en ferai pas mauvais usage; mais avec un homme aussi défiant, aussi ombrageux, il faut parer à tout. J'entends du bruit. (*On entend du bruit dans la maison d'Anselme.*) C'est peut-être lui-même.

LÉANDRE.

Eloignons-nous.

LAFLEUR.

Non, il me faut la lettre de l'oncle: on va nous l'apporter. Allez la recevoir, moi je me charge d'occuper le vieillard.

Digitized by Google

SCENE X.

ANSELME, *Les précédens.*

ANSELME, *ouvrant la porte doucement.*

MA fille & Finette ſur la terraſſe à l'heure qu'il eſt ! il y a quelque myſtere. Elles ont l'air de parler aux paſſans. Voyons un peu cela. Je veux les prendre ſur le fait.

(*Il ferme la porte & il s'avance un peu ſur le devant du Théâtre.*)

FINALE.

LAFLEUR, *contrefait l'ivrogne & prend Anſelme par le bras.*

L'ami.....

ANSELME.

Qui va là ? (Je tremble !)

LAFLEUR.

Attends.....

ANSELME.

Qu'eſt-ceci ?

Digitized by Google

LAFLEUR.

La main.

ANSELME.

Eh paſſez votre chemin.

LAFLEUR.

Toi fenir, nous poire enſemble
Tans le caparet foiſin.

ANSELME.

Laiſſez-moi paſſer de grace.....

LAFLEUR.

Ton chemin n'eſt pas ici.

ANSELME.

Allons donc, faites-moi place.

LAFLEUR.

Toi reſter.

Digitized by Google

SCENE XI.

Les précédens, IRENE, FINETTE, *ſur la terraſſe.*

FINETTE.

AH! Dieu merci,
Nous avons trouvé la lettre.

LÉANDRE, *à Finette.*

Parle bas.....

FINETTE.

Ah Ciel! j'ai peur.

LAFLEUR, *à Anſelme.*

L'ami, toi pien me remettre!

LÉANDRE, *bas à Irene & à Finette.*

Ne craignez rien, c'eſt Lafleur.

ANSELME, *en criant.*

Non, ceſſez de vous méprendre.

IRENE, FINETTE, *enſemble.*

Ah, { mon / ſon } pere va m'entendre!

LÉANDRE, LAFLEUR, *bas aux femmes.*

Non, calmez votre frayeur
Et laiſſez faire Lafleur.

Digitized by Google

LAFLEUR, *bas à Léandre.*

Avez-vous reçu la lettre ?

LÉANDRE.

On vient de me la remettre,
Allons ; nous pouvons partir.

ANSELME, *à Lafleur.*

Mais, Monſieur.....

LAFLEUR.

Allons, danſir
Et puis moi te faire place.

(*Il prend Anſelme par la main & le fait danſer.*)

ANSELME.

Ah! je crève.....

LAFLEUR.

Lir, Lir, Lir,
Pien, toi danſir avec grace,
Toi peaucoup me tifertir.

IRENE, FINETTE, LÉANDRE.

Ah, quelle bonne folie !
C'eſt un diable en vérité.

LAFLEUR.

Toi de poire avoir envie !

ANSELME.

Grand merci ! trop de bonté.

IRENE, FINETTE, LÉANDRE.

Ah, quelle bonne folie !
C'eſt un diable en vérité.

Digitized by Google

LAFLEUR.

Si jamais t'en prend l'envie
Mon auberge eſt à côté.

ANSELME.

Laiſſez-moi, mort de ma vie,
Laiſſez-moi par charité.

IRENE, FINETTE, LÉANDRE.

Ah, quelle bonne folie!
C'eſt un diable en vérité.

(Après la Finale, les femmes ſe retirent. Léandre & Lafleur ſortent; & Anſelme avec beaucoup de frayeur cherche en tâtonnant la porte de ſa maiſon où il entre.)

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre repréſente un Sallon avec un ſecrétaire d'un côté.

IRENE.

RÉCITATIF OBLIGÉ.

JE l'ai revu, je l'ai trouvé fidele,
Après deux ans d'abſence & de tourmens,
Léandre encore ſe rappelle,
Et notre amour & nos ſermens.

AIR.

Mon cœur enfin reſpire,
Tout ſemble me ſourire,
Un doux eſpoir m'inſpire
Le calme que je ſens;
Il ſemble me prédire
La fin de mes tourmens.

Digitized by Google

SCENE II.

IRENE, FINETTE.

IRENE, *voyant venir Finette.*

EH bien Finette?

FINETTE.

Eh bien, Mademoiſelle, nous voilà ſéparées, vous de Monſieur Léandre, & moi de ce pauvre Lafleur, ſans avoir eu le temps de nous parler, ſans ſavoir l'une & l'autre ce que nous allons devenir.

IRENE.

Comment Lafleur?

FINETTE.

Eh, oui, Mademoiſelle; vous vous ſouvenez de l'impreſſion que fit ſur vous Monſieur Léandre à la premiere vue? Un jour, un ſeul moment ſuffit pour faire une furieuſe révolution dans le cœur d'une fille.

IRENE.

Quoi! ſerais-tu amoureuſe auſſi?

FINETTE.

La belle obligation que je vous ai, Mademoiſelle! Sans vous, Monſieur Léandre ne ſerait pas venu

Digitized by Google

dans ce village ; ſans vous il n'aurait pas cherché à s'introduire dans cette maiſon ; ſans vous il n'aurait pas eu beſoin de l'adreſſe de ſon Valet ; ſans vous, en un mot, je n'aurais pas vu ce dangereux Lafleur.

IRENE.

Te voilà bien à plaindre ! Tu ne dépens pas d'un pere toi ; tu peux quand tu voudras.....

FINETTE.

Quand je voudrai ? que puis-je faire ? vous quitter ? je n'en ai pas la force. Me marier ? je n'ai point de bien.

IRENE.

Tiens, voilà mon pere.

FINETTE.

Allons, Mademoiſelle, rentrons dans notre cage en attendant le bienheureux jour où nous pourrons nous envoler. (*Elles ſortent.*)

Digitized by Google

SCENE III.

ANSELME, *avec un ſac d'argent ſous le bras.*

ME voilà plus tranquille ! Je ne veux plus avoir d'argent caché dans mon jardin. Tous ces gens qui rodent la nuit me donnent trop d'inquiétude. J'aurai tout dans mon coffre-fort, & pour me voler, il faudra qu'on m'égorge. Auſſi bien quand on a perdu ſon argent, la vie eſt peu de choſe. — Viens, mon cher argent, mon idole, mon véritable ami ; je voudrais ne ſonger qu'à toi, ne vivre que pour toi ! Que de ſoucis tu me cauſes, mais auſſi de combien de peines ta vue ſeule me dédommage ! Quel plaiſir n'ai-je pas à t'augmenter, à te compter, à te careſſer !

AIR.

Vieux barbons qui paſſez la vie
A pouſſer de tendres ſoupirs,
Allez, gardez votre folie,
J'ai de plus ſolides plaiſirs.
Allez aux pieds de vos maîtreſſes
Soupirer, gémir, & pleurer.
Allez de leurs fauſſes careſſes
Vous repaître & vous enivrer.

Digitized by Google

Dites leur bien : (*avec le fauſſet.*) » Je vous adore.
» Quoi ! rien ne fléchit vos rigueurs ?
» Cruelle en vain je vous implore,
» J'en mourrai, c'en eſt fait, je meurs.
Ah ! les ſots, les dupes, les bêtes !
Des appas qui tournent vos têtes
Bientôt l'éclat ſe ternira.
Et la perfide, la traîtreſſe,
Profitant de votre faibleſſe,
Vous trompera, vous pillera.
Ah ! loin de moi votre chimere !
Mon argent ſuffit à mes vœux,
Et mille fois je le préfére
Au faux brillant de deux beaux yeux.

Digitized by Google

SCENE IV.

ANSELME, UN VALET.

ANSELME, *voyant le valet qui entre.*

MAIS, que me veut cet homme-là?

LE VALET.

Parbleu! on a bien de la peine à pénétrer juſqu'ici? Où eſt le maître de la maiſon?

ANSELME, *prenant garde au ſac d'argent qu'il a ſous le bras.*

C'eſt moi. Que lui voulez-vous. Qui êtes-vous? Parlez.

LE VALET.

Eh quoi, Monſieur, je vous fais peur? Raſſurez-vous, je ne ſuis pas le diable. Je viens ſavoir d'abord s'il y a quelques femmes céans?

ANSELME.

Des femmes? (*bas.*) Ce ſera quelqu'intrigant. Qu'en voulez vous faire?

LE VALET.

Mais, dites-moi, y en a-t-il?

ANSELME.

Voyez la curioſité: non, il n'y en a point.

Digitized by Google

LE VALET.

Bien sûr ?

ANSELME.

Oui, bien sûr. — Mais que vous importe ?

LE VALET.

C'est, Monsieur, que nous avons pour elles une antipathie effroyable. Quand je dis nous, ce n'est pas nous ; car pour moi, Dieu merci, je n'ai pas cette maladie, mais mon maître, Milord Greidneigh...

ANSELME.

Ah ! mon ami, pardon ; vous appartenez à Milord ; eh bien, parlez ; que me veut-il ?

LE VALET.

Je l'ai laissé à deux pas de chez vous. Il vient lui-même en personne, & comme il a quelque chose à vous dire, il m'a fait prendre les devants pour savoir s'il pourrait se présenter sans risque de voir quelqu'un de ces minois qui le font tomber en syncope.

ANSELME.

Non, il n'en verra point chez moi : vous pouvez lui dire que je suis seul. Un moment..... Il convient, je pense, que j'aille moi-même au-devant de lui.

LE VALET.

Non, Monsieur, il déteste les façons. N'en faites point, je vais vous l'amener. (*Il sort.*)

Digitized by Google

SCÈNE V.

ANSELME, *seul.*

ET que me veut il, Milord Greidneigh ? Après m'avoir rendu ſervice il m'a fermé ſa porte, & je n'ai jamais pu le voir..... Aurait-il lui-même quelque choſe à me demander ? Enfermons d'abord notre argent. (*Il ferme le ſac dans le ſecrétaire.*) Mais je n'ai pas à craindre qu'il me l'emprunte, il eſt ſi riche, & il n'a beſoin de perſonne. C'eſt un bon voiſin que cela : libéral, magnifique, toujours prêt à vous obliger ſans vouloir qu'on l'en remercie ; ſans exiger aucun retour. Cela eſt charmant : faiſons lui bien des politeſſes ; le voici.

Digitized by Google

SCENE VI.

ANSELME; LAFLEUR, *déguisé en Milord*, LEANDRE, *en Médecin, mais mis galamment.*

LAFLEUR, *imitant l'accent Anglais.*

C'EST donc vous, Monsieur, qui êtes Anselme Ponce, frere de Raimond Ponce, honnête commerçant, homme dont je fais cas?

ANSELME.

Oui, Milord, pour vous obéir.

LAFLEUR.

J'en agis sans façon. (*A Leandre.*) Docteur, asseyez-vous. C'est le Docteur Andros que je vous présente, Monsieur Anselme. C'est mon Médecin, mon ami.

ANSELME.

Milord, je suis flatté de faire connaissance avec un homme aussi célèbre, & le soin qu'il prend de votre santé me le rend cher.-- Je suis votre obligé....

LAFLEUR.

Fi donc.

ANSELME.

Vous avez bien voulu me faire rendre.....

Digitized by Google

LAFLEUR.

Cela était juſte.

ANSELME.

Je me ſuis préſenté ſouvent pour avoir l'honneur.....

LAFLEUR.

Je ne vois perſonne.

ANSELME.

Et mon frere, Milord, que d'obligations ne vous a-t-il pas?

LAFLEUR.

C'eſt un brave-homme! Je l'oblige avec grand plaiſir quand je puis. Mais il eſt trop reconnaiſſant; pour mille louis qu'on lui prête il ſe croit obligé d'écrire une page de complimens. Tenez, voyez la lettre ridicule que j'en ai reçue hier au ſoir.

(*Il lui montre une lettre.*)

ANSELME, *en la parcourant.*

En vérité, Milord, c'eſt bien le moins que....

LAFLEUR.

N'en parlons plus.-- Je viens ici par le conſeil de mon Docteur.-- Ah! qu'il a bien raiſon! quel changement

changement j'éprouve ! quel air pur on reſpire ici ! Là bas, au bord de ce ruiſſeau, où j'ai loué deux mille écus cette bicoque ; je ſuis environné de vapeurs humides, péſantes, qui me ſuffoquent, qui m'étouffent. -- Ici mes poumons ſe dilatent, mon ſang circule, ma tête s'éclaircit. Je me ſens revivre ; je ne ſuis plus le même. Ah ! que je ſuis fâché d'y être venu ! Je ſens que je n'en pourrai plus ſortir.

AIR.

Cette maiſon eſt ſi charmante !
La vue en eſt ſi ſéduiſante !
On y reſpire un air ſi doux !
Oui, j'y voudrais paſſer ma vie,
Ah ! mon voiſin c'eſt une envie,
C'eſt un caprice, une folie,
Mais la maiſon eſt ſi jolie !
Et vous, Docteur, qu'en penſez-vous ?
Un lieu champêtre & ſolitaire
Où l'on eſt ſûr de ne rien voir
Que des objets tous faits pour plaire ;
Et tous les jours, matin, & ſoir,
Un exercice ſalutaire !
Quel bonheur à qui peut l'avoir !
Mon cher Docteur que vous en ſemble !
Si nous pouvions y vivre enſemble !
N'y trouvez-vous pas comme moi
Un attrait, un je ne ſais quoi
Qui vous ferait aimer la vie !

Digitized by Google

Ah! mon voiſin que voulez-vous!
Je le ſais bien, c'eſt une envie,
C'eſt un caprice, une folie;
Mais la maiſon eſt ſi jolie!
Si j'y pouvais paſſer ma vie,
Ah! mon bonheur ſerait trop doux.

LÉANDRE.

Je vous ai répété cent fois, Milord, que l'air qu'on reſpire au bas du Village ne vous eſt pas bon; je vous le dis encore.

LAFLEUR.

Et que voulez-vous que j'y faſſe? Si cette maiſon appartenait à mon ami Ponce j'y viendrais loger avec lui & je ſaurais bien le forcer à recevoir de moi, pour l'incommodité que je lui cauſerais, quelque centaine de louis par mois; mais de M. Anſelme je n'oſerais jamais exiger cette complaiſance.

ANSELME, *à part.*

(Quelque centaine de louis!) (*Haut.*) Milord, mon frere & moi nous vous ſommes tout dévoués. Regardez, je vous prie, cette maiſon comme la vôtre, & puiſqu'elle vous plaît, je ſuis prêt à vous la céder.

LAFLEUR.

Y penſez-vous, M. Anſelme! Qui? moi vous

Digitized by Google

déloger ? j'aimerais mieux mourir de mes vapeurs. Passe encore si, sans vous gêner, vous pouviez m'en céder un petit coin pour mes deux cents louis.

ANSELME.

(Pour deux cents louis). Tout ce qu'il vous plaira, Milord.

LAFLEUR.

Comment, vous seriez homme à me sauver la vie ? à me donner chez vous un appartement ?

ANSELME.

Très-volontiers, Milord.

LAFLEUR.

A vouloir bien recevoir de moi deux cents louis par mois de loyer ?

ANSELME.

Je vous l'ai dit, Mylord, je suis tout à votre service.

LÉANDRE.

Puisque M. Anselme a pour vous cette complaisance, acceptez, Milord, acceptez.

LAFLEUR.

Docteur, vous êtes bien pressant, & vous me feriez abuser des bontés de M. Anselme.

ANSELME.

Milord, vous ne me gênez point, & j'ai là un appartement dont je vous prie de disposer. -- Venez le voir.

LAFLEUR.

Allons. — Je céde à vos instances; mais je mets dans mon arrangement deux conditions auxquelles il faut, s'il vous plaît, vous soumettre.

ANSELME, *troublé.*

Voyons, Milord.

LAFLEUR.

L'une de vous compter d'avance le paiement de quatre mois.

ANSELME.

Je n'ai rien à vous refuser.

LAFLEUR.

L'autre, qu'il n'entrera jamais ici aucune femme.

ANSELME.

Non, Milord, je sais tout le mal que vous fait leur présence, & vous n'en verrez point. J'ai seulement deux petits neveux qui passent chez moi les vacances.

Digitized by Google

LAFLEUR.

Pour des neveux tant qu'il vous plaira ; mais point de nieces.

ANSELME.

N'ayez pas peur : je vais donner mes ordres pour que vous ſoyez bien chez moi.

(*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCENE VII.

LAFLEUR, LÉANDRE.

LÉANDRE.

COURAGE, Lafleur : tout va bien.

LAFLEUR.

Les deux cents louis ont fait merveille, & il n'eſt pas difficile de deviner quels ſeront les petits neveux, mais ce n'eſt pas aſſez que de ſe voir & de ſe parler à ſon aiſe. Il faut ſe marier : c'eſt-là le difficile & c'eſt à quoi pourtant il faut tâcher de réuſſir.

LÉANDRE.

Ah ! je n'oſe encore l'eſpérer.

Digitized by Google

SCENE VIII.

Les précédens, ANSELME.

ANSELME.

Tous mes arrangemens sont faits, & vous serez le mieux du monde. Venez voir votre appartement.

LAFLEUR.

De quel côté?

ANSELME.

De ce côté-là.

LAFLEUR, *à part.*

(Il faut me délivrer de lui.) (*Voyant qu'Anselme veut le suivre.*) Où allez-vous donc?

ANSELME, *avec respect.*

Je vais, Milord, avoir l'honneur.....

LAFLEUR.

L'honneur de me conduire, n'est-ce pas?

ANSELME.

Oui, Milord.

LAFLEUR.

Me croyez-vous aveugle? Point de façon, s'il vous plaît.

Digitized by Google

ANSELME.

Mais, Milord, il faut bien que vous me permettiez....,

LAFLEUR.

Non, tout cela me gêne. -- Ne m'avez-vous pas dit que j'étais chez moi?

ANSELME.

Oui, Milord.

LAFLEUR.

Si cela eſt, laiſſez moi libre. Je ne puis ſouffrir vos manieres françaiſes; on ne peut ici faire un pas ſans être accompagné. Moi, je veux être ſeul.

ANSELME.

Milord, tout à votre aiſe, je ne prétends pas vous gêner.

LAFLEUR, *à part.*

(Voyons ſi je pourrai les dénicher.) (*Haut.*) Laiſſez moi donc?

(*Il rentre du côté où Anſelme lui a montré l'appartement.*)

SCENE IX.

ANSELME, LÉANDRE.

LÉANDRE.

Avec Milord il faut s'accoutumer à ce ton-là. Il eſt un peu bruſque, mais il eſt bon-homme.

ANSELME.

Excellent homme aſſurément. — Quel dommage, Monſieur le Docteur, qu'il ſoit attaqué de cette maladie?

LÉANDRE.

Ce n'eſt rien; je l'en guérirai.

ANSELME.

Et d'où lui vient cette anthipatie pour les femmes?

LÉANDRE.

Elle lui vient d'un excès d'amour. C'eſt un homme paſſionné qu'on a trompé, trahi, déſeſperé; ſon mal eſt dans le cœur, dans la tête, dans tout ce qu'on appelle le ſyſtême nerveux.

ANSELME.

Que vous êtes un habile homme! Mon frere me l'a dit. Vous paſſez pour un puits de ſcience.

Digitized by Google

LÉANDRE.

Oui, je sais à peu près tout ce qu'on peut savoir.

ANSELME.

Vous avez donc bien lu?

LÉANDRE.

Je ne lis jamais.

ANSELME.

Et comment donc savez-vous tant de choses?

LÉANDRE.

Le temps que les autres perdent à lire je l'employe à observer, à épier, à interroger le nature & à la prendre sur le fait.

ANSELME.

Si jamais j'ai quelque incommodité, je ne veux d'autre Médecin que vous. Les nôtres nous ruinent en mémoires d'Apothicaires, & l'on ne peut avoir seulement deux accès de fievre, sans qu'il en coûte en vilaines drogues des sommes si considérables, qu'en vérité cela dégoûte d'être malade.

LÉANDRE.

Des drogues? Moi je n'en donne aucune. -- La Botanique, la Chymie, la Pharmacie; j'ai laissé tout cela. Ma Médecine à moi est dans le tact.

ANSELME.

Dans le tact?

Digitized by Google

LÉANDRE.

Oui, Monſieur, & mon remede eſt un aimant.

ANSELME.

Cela eſt merveilleux.

LÉANDRE.

Si merveilleux qu'on ne veut pas y croire. Mais les faits ſont des faits. Tenez. — Mettez vous là. Je ſuppoſe que vous ſoyez un de mes malades paralitique, apoplétique, éthique, tout ce qu'il vous plaira. D'un tour de main je vais vous rendre auſſi ſain & diſpos que je le ſuis moi-même, & vous m'allez voir opérer.

AIR.

D'abord il me faut un type
Du mal que je veux guérir.
Quand j'ai pu le découvrir,
Je dirige mon principe.
Attentif & curieux
Je regarde, j'examine,
Et l'attitude & la mine,
Et rien n'échappe à mes yeux.
L'eſprit, qu'on nomme nerveux,
En vain s'enflamme & s'irrite,
Je le preſſe, je l'agite,
Il me fuit, ſe précipite;
Mais il ſe dérobe en vain.
Bientôt mon active main

Lui fait ſentir ma puiſſance,
Je le touche & ma ſcience
Le fait plier ſous mes loix.
C'eſt alors que le mal céde,
Et tout l'effort du remede
Etait au bout de mes doigts.

ANSELME.

En vérité, Docteur, rien n'eſt plus admirable.

LÉANDRE.

Ce n'eſt pas tout : je ſuis le Médecin de l'ame auſſi bien que du corps ; & par exemple ici c'eſt l'imagination de Milord que je veux guérir la premiere, mais il faut pour cela que nous ſoyons d'intelligence vous & moi.

ANSELME.

Vous & moi ?

LÉANDRE.

Et c'eſt pour cela que je l'amene ici. Je veux lui faire voir des femmes, mais déguiſées & ſi bien déguiſées qu'il les prenne pour des garçons.

ANSELME.

Je vous entends, j'ai votre affaire, & comme ſi j'avais prévu votre penſée je me ſuis préparé à vous ſervir tout à ſouhait.

LÉANDRE.

Quoi ! vous avez ?....

ANSELME.

Vous allez voir ſi je vous ai bien deviné. (*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCENE X.

LÉANDRE, LAFLEUR,

LÉANDRE, *à Lafleur qui entre.*

LAFLEUR, mon cher Lafleur, nous allons les voir dans l'instant. Souviens-toi bien que j'ai dit à Anselme que tu n'étais malade que d'imagination, & fais semblant de croire que ces deux femmes sont des hommes.

LAFLEUR.

Eh bien, qu'en résultera-t-il ?

LÉANDRE.

Que je verrai ma chere Irene, que je lui parlerai quelques momens en liberté.

LAFLEUR.

Et dans une heure on apprendra que je ne suis qu'un faux Milord, que le véritable est là-bas dans le village, & que vous êtes un Amoureux qui cherche à s'introduire ; aussi-tôt nous serons chassés comme deux francs vauriens. Le beau fruit de mes peines ! Non, Monsieur ce ne sont-là que des tours d'écolier, & je veux faire un coup de maître.

Digitized by Google

SCENE XI.

LÉANDRE, LAFLEUR, ANSELME, IRENE ET FINETTE, *en hommes, mais habillées en Écoliers.*

ANSELME, *aux femmes au fond du Théatre.*

ALLONS, petits drôles, saluez, embrassez Milord, tâchez de le distraire. (*Irene & Finette saluent Milord gauchement.*) Pardon, Milord, ils sont un peu timides.

LAFLEUR.

Ils se rassureront. Venez mes beaux enfans.

LÉANDRE.

Ils sont jolis.

LAFLEUR.

Mais très-jolis.

LÉANDRE.

Voyez, Milord, comme ils rougissent.

ANSELME.

C'est qu'à cet âge l'on a de la pudeur.

Digitized by Google

IRENE, *à Lafleur.*

AIR.

C'eſt notre oncle qui l'ordonne,
Le devoir eſt un plaiſir.
Aux doux ordres qu'il nous donne
Nous ſaurons mal obéir.
Mais Milord a l'ame bonne;
La faibleſſe ſe pardonne
Quand elle eſt jointe au deſir.
C'eſt notre oncle qui l'ordonne;
Le devoir eſt un plaiſir.
Près de vous, même l'étude
Nous amuſera toujours.
Loin de vous la ſolitude,
Les ennuis, l'inquiétude,
Conſumaient nos triſtes jours.
C'eſt notre oncle qui l'ordonne
Le devoir eſt un plaiſir.
Les doux ordres qu'il nous donne
Vont combler notre deſir.

LAFLEUR.

C'eſt parler à merveille.

ANSELME.

Fort bien, mon neveu, fort bien.

FINETTE, *à Anſelme.*

Ferai-je auſſi mon petit compliment?

Digitized by Google

ANSELME.

Non, c'eſt aſſez.

FINETTE.

C'eſt que j'en ſais bien faire auſſi des complimens.

ANSELME.

Ce ſera pour une autre fois.

LÉANDRE, *à Anſelme.*

Sont-ils déja bien ſavans?

FINETTE.

Pas encore, Monſieur le Docteur, mais avec le temps.

LAFLEUR, *à Anſelme, en montrant Finette.*

Celui-ci a l'air bien malin.

LÉANDRE, *à Anſelme, en montrant Irené.*

Oui, mais l'autre a l'air bien modeſte.

LAFLEUR.

Docteur, je ne veux pas qu'ils perdent leur temps à la campagne. Vous je vous charge de donner quelques leçons à celui-là; moi j'aurais ſoin de celui-ci & le peu que je ſais je me ferai un amuſement, un vrai plaiſir de le lui apprendre.

ANSELME.

Ah! Milord! vous êtes trop bon.

LÉANDRE.

Digitized by Google

LÉANDRE.

Nous ſerons trop heureux d'avoir à la campagne cette petite occupation.

FINETTE.

Et nous bien plus heureux d'avoir de ſi bons Maîtres.

QUINQUE.

LAFLEUR, *à Finette.*

Il faut faire connaiſſance.

FINETTE.

De bon cœur nous la ferons.

LÉANDRE, *à Irene.*

Il faut de l'obéiſſance.

IRENE.

Oui, Monſieur, nous en aurons.

LAFLEUR, *à Finette.*

Vous vous ennuirez peut-être?

FINETTE.

Non, l'étude me plaira.

LÉANDRE, *à Irene.*

Aimerez-vous votre maître?

IRENE.

Bien plus qu'il ne m'aimera.

LÉANDRE, LAFLEUR, *à Anſelme.*

Nos Eleves ſont dociles.

Digitized by Google

ANSELME.

Ils ne ſont pas imbéciles.

LÉANDRE, LAFLEUR.

Avant la fin de l'été :
Nous vous les rendrons habiles.

ANSELME.

Ah ! quel excès de bonté.

LAFLEUR.

Je me plais avec la jeuneſſe,
Ah ! que cet âge m'intéreſſe !
Peut-on les voir ſans les chérir !

ANSELME, *bas à Léandre.*

(Il n'a plus tant de rudeſſe,
Il commence à ſe guérir.)

LÉANDRE, *bas à Anſelme.*

(Voyez comme il les careſſe !
Je ſuis ſûr de le guérir.)

LÉANDRE, *à Irene.* LAFLEUR, *à Finette.*

Mes chers enfans à votre âge
Il faut s'armer de courage,
De-là dépend le ſuccès.

FINETTE.

On a du cœur à notre âge,
Pour peu qu'on nous encourage
On verra de nos eſſais.

ANSELME, *bas à Léandre.*

(Mais je doute ſi je veille !
Mon cher Docteur quel plaiſir !)

Digitized by Google

LÉANDRE, *bas à Anſelme.*

(Paix.... tout ſe paſſe à merveille,
Tout va ſelon mon deſir.)

LAFLEUR, *égaré.*

Ah! je tremble, je friſſonne,
Je frémis, mon ſang bouillonne.

IRÈNE, FINETTE.

Ah! ſes yeux me font trembler.

ANSELME, *à Léandre.*

Ciel! je le vois ſe troubler.

LAFLEUR, *aux femmes.*

De leurs yeux ſortent des flammes
Qui vont dévorer mon cœur.
Ciel! ſerais-je avec des femmes?
Fuyez, craignez ma fureur.

ANSELME, *à Léandre.*

Calmez-vous, Milord, de grace,
Nulle femme n'entre ici.

LAFLEUR.

Nulle femme! quelle audace!
Vous, Docteur! quoi! vous auſſi!

LES FEMMES, *à part.*

(Qu'eſt-ce donc qu'il prétend faire!)

LAFLEUR, *à Anſelme.*

Trompeur, ingrat, téméraire
Vous me jouez ce tour-là?

ANSELME.

Eh! Milord point de colere....
(Comment me tirer de là!)

LÉANDRE, *à Irene & Finette.*

Mes enfans sortez de grace,
Par pitié sortez d'ici.

IRENE, FINETTE.

Oh! comme il fait la grimace!
Il fait peur, sortons d'ici.

ANSELME.

Calmez-vous, Milord, de grace....

LAFLEUR, *à Léandre.*

Ah! Docteur! dans ce moment
J'ai recours à votre aimant.
J'en serai six mois malade.

LÉANDRE, IRENE, FINETTE.

(D'où lui vient cette boutade
Dans le plus heureux moment!
Et pourquoi ce changement!)

ANSELME.

Je le croyais moins malade,
Mais il l'est bien gravement.

LAFLEUR.

Ah! Docteur! dans ce moment,
J'ai recours à votre aimant.

LÉANDRE, IRENE, FINETTE.

(Je cours chercher mon aimant;
Et pourquoi ce changement!
Dans le plus heureux moment.)

(Irene & Finette rentrent dans l'appartement. Léandre sort du côté opposé, & Lafleur se jette dans un fauteuil.)

Digitized by Google

SCENE XII.

ANSELME, LAFLEUR, *dans un fauteuil.*

LAFLEUR.

AH! je n'en puis plus! quelle criſe! cruel Anſelme! vous m'avez trompé?

ANSELME.

Hélas! Milord! c'était d'intelligence avec votre Médecin, & ce déguiſement eſt de ſon ordonnance.

LAFLEUR.

Il veut donc me faire mourir? Ah! qu'il vienne bien vîte reparer le mal qu'il a fait. — Vous avez donc chez vous des femmes? Et dans cette maiſon où je croyais guérir je retrouve la cauſe de mon tourment? j'en vais ſortir.

ANSELME.

Eh quoi! Milord, en prenant ſoin de cacher à vos yeux ce qui peut vous déplaire.

LAFLEUR.

Il faut les éloigner.

ANSELME.

Hélas! Milord, cela n'eſt pas poſſible: l'une des deux eſt ma fille & l'autre eſt ſa ſervante.

Digitized by Google

LAFLEUR.

Que je ſuis malheureux ! En effet ſi c'eſt votre fille il n'y a pas moyen..... Cependant, j'aurais encore une eſpérance..... ce ſerait de la marier.

ANSELME.

De la marier ? Pour cela il faut un mari, une dot.

LAFLEUR.

Pour la dot je n'en ſuis pas en peine, & ſi vous avez pour moi la complaiſance de marier votre fille, il eſt trop juſte, Monſieur Anſelme, que ce ſoit à mes frais.

ANSELME.

(Eſt-il poſſible ?) Vous auriez cet excès de bonté pour moi ?

LAFLEUR.

A l'égard du mari n'auriez-vous pas quelqu'un en vue ?

ANSELME.

Hélas ! non ; ma fille eſt ſi jeune que je n'y ai pas même penſé.

LAFLEUR.

Tenez, il me vient une idée..... Mais oui... Pourquoi pas ?..... Le Docteur eſt mon ami, c'eſt à lui que je dois la vie, & ce ſerait remplir deux obligations à la fois que de leur faire un

Digitized by Google

heureux ſort. — Allons, Monſieur Anſelme, voilà le gendre qui vous convient.

ANSELME.

Aſſurément. Mais croyez-vous, Milord, qu'il voulût épouſer ma fille!

LAFLEUR.

Oui, de ma main il l'acceptera j'en ſuis ſûr. Je n'y vois qu'une difficulté. C'eſt ſon extrême délicateſſe; croiriez-vous bien qu'il n'a jamais reçu de mon argent?

ANSELME.

Il eſt donc riche?

LAFLEUR.

Il eſt fort à ſon aiſe. Mais il eſt encore plus généreux, & s'il ſait que c'eſt moi qui dot votre fille il n'y voudra pas conſentir.

ANSELME.

Quel remede à cela?

LAFLEUR.

Je n'en vois qu'un : c'eſt de lui laiſſer croire que c'eſt vous-même qui la dotez.

ANSELME.

Mais, Milord, le contrat.....

LAFLEUR.

N'en parlons plus, Anſelme, je ne ſuis point

connu de vous, ſachez que jamais Lord Greidneigh ne ſouffrira que perſonne au monde le ſurpaſſe en magnificence & qu'il rend au décuple ce que l'on fait pour lui.

ANSELME.

J'entends bien, Milord..... Mais enfin.....

LAFLEUR.

N'en parlons plus, vous dis-je.

ANSELME, *à part.*

(Quelle fortune je laiſſe échapper de mes mains!) (*Haut.*) Eh bien, Milord, dans le contrat j'aurai l'air de doter ma fille. J'y conſens, mais ſongez que je ſuis un pauvre homme.....

LAFLEUR.

Allez, Anſelme, avant qu'il ſoit peu vous ſerez plus riche que moi. Prenez ſoin ſeulement d'arranger cette affaire; le reſte me regarde. Je ne veux point voir votre fille & vous ſavez pourquoi. Envoyez chercher le Notaire, que le Docteur arrive & que le contrat ſoit ſigné! c'eſt alors que je parlerai

ANSELME.

Holà. — Mon Notaire au plus vîte.

(*Un Valet entre & après avoir reçu l'ordre d'Anſelme, il ſort.*)

Digitized by Google

SCENE XIII.

Les précédens, LÉANDRE.

LÉANDRE.

MILORD, voilà votre bague aimantée.

LAFLEUR.

Donnez-la moi bien vîte. — Me voilà ſoulagé! Ah! vous m'avez fait bien du mal, Docteur, il faut le réparer; vous le devez & je l'exige. Anſelme va vous dire ce que j'attends de vous. Vous ſavez combien je vous aime, & j'ai droit de compter ſur votre complaiſance.

LÉANDRE.

Milord.....

LAFLEUR.

Accordez-vous enſemble. Je vais faire un tour au jardin. (*Il ſort.*)

Digitized by Google

SCENE XIV.

ANSELME, LÉANDRE.

DUO.

ANSELME.

(JE ne ſais comment m'y prendre!
Me voilà tout interdit.)

LÉANDRE.

(Il a l'air tout interdit!
Qu'aura-t-il donc à m'apprendre?
Et Lafleur qu'aura-t-il dit.)

ANSELME.

Mais je vais bien vous ſurprendre....

LÉANDRE.

Qu'avez-vous donc à m'apprendre?

ANSELME.

(Me voilà tout interdit.)

LÉANDRE.

(Et Lafleur qu'aura-t-il dit?)

ANSELME.

Je ſuis chargé d'une fille,
Très-aimable, très-gentille,
Mais d'un pere de famille
Vous ſavez tous les ſoucis.

Digitized by Google

LÉANDRE.

C'eſt un dépôt bien fragile,
Le garder eſt bien difficile.

ANSELME.

N'eſt-ce pas ?

LÉANDRE.

C'eſt mon avis.

ANSELME.

Le garder eſt difficile,
S'en défaire, ah! c'eſt bien pis.

LÉANDRE.

Pourquoi?

ANSELME.

Trouver des maris
N'eſt pas choſe ſi facile.

LÉANDRE.

Sériez-vous trop difficile?

ANSELME.

Je ſuis un peu difficile.

LÉANDRE.

Rien qu'un peu?

ANSELME.

Beaucoup.

LÉANDRE.

Tant pis.

ANSELME.

Certain homme que j'honore,
Serait l'objet de mes vœux;
Mais par malheur il ignore
Tout le bien que je lui veux.

Digitized by Google

LÉANDRE.

Il eſt bienheureux, ſans donte.

ANSELME.

D'y penſer je ſuis confus.
Et de ſa part je redoute....

LÉANDRE.

Quoi donc !

ANSELME.

Hélas ! un refus.

LÉANDRE.

Eh, quoi ! pere d'une fille,
Très-aimable, très-gentille,
Vous craignez ?

ANSELME.

Qui peut ſavoir ?
S'il allait n'en pas vouloir ?
Ça, parlez en conſcience,
Cet époux à qui je penſe,
Par haſard ſi c'était vous ?

LÉANDRE.

Moi ! Monſieur, quelle apparence ?
Quoi ! j'aurais la préférence ?

ANSELME.

Oui, c'eſt tout juſtement vous
Qu'à ma fille ſi gentille,
En bon pere de famille
Je deſire pour époux.

LÉANDRE.

Moi ! Monſieur !

Digitized by Google

ANSELME.

Eh, oui, vous-même.
Puis-je faire un choix meilleur?

LÉANDRE.

(Quel plaisir! bravo Lafleur!)
Ah! ma surprise est extrême.

ANSELME, LÉANDRE.

ENSEMBLE. (Oui, Monsieur, oui c'est vous-même,
Puis-je faire un choix meilleur!
Oh! bonheur! surprise extrême!
Quel plaisir, bravo Lafleur!)

ANSELME.

Ah ça, Docteur, parlez-moi vrai. Ce mariage que Milord désire, vous convient-il?

LÉANDRE.

Milord a toujours disposé de moi. Mais ici, Monsieur, ce ne sera pas sa volonté que je ferai, ce sera la mienne, en répondant comme je le dois à tout l'honneur que vous me faites.

ANSELME.

Vous me comblez de joie. — Mais Docteur, ma fille n'est pas riche.

LÉANDRE.

Ah, Monsieur, gardez-vous de parler de cela devant Milord, je le connais; il voudrait lui-même suppléer à la dot & je n'y consentirais pas.

Digitized by Google

ANSELME.

(Quelles gens ! quel combat de générosité ! Ah ! je le répéte ; il n'y a que des Anglais qui soient capable de ces choses-là.) Allons, Docteur, je ménagerai sa délicatesse & la vôtre ; (& je me donnerai moi-même la gloire d'être généreux.) Je m'en vais appeller ma fille. Holà ! (*un Valet entre, & après avoir reçu l'ordre d'Anselme, il sort.*) que Irene descende.

SCENE XV.

Les précédens, FINETTE, IRENE.

IRENE.

ME voilà, mon pere.

ANSELME, *à Léandre.*

Comment la trouvez-vous ?

LÉANDRE.

Charmante, très-jolie.

ANSELME.

Oh ça ma fille, sais-tu bien ce que c'est qu'un homme habile ? qu'un fameux Médecin.

IRENE.

Je sais, mon pere, que c'est un homme fort nécessaire quand on est malade.

Digitized by Google

ANSELME.

Oui, ma fille & qu'on trouve encore fort aimable en bonne ſanté. — Avec toi, les détours ſont inutiles ; je veux te marier & Monſieur le Docteur eſt le mari que je te donne.

IRENE.

Lui? mon pere.

ANSELME.

Oui, lui-même, & je ne pouvais mieux choiſir.

IRENE.

Pardon, mon pere, j'ai beaucoup de reſpect pour votre choix, mais donnez-moi le temps de conſulter mon cœur.

ANSELME.

Votre cœur, votre cœur..... le beau conſeil que le cœur d'une fille ! Je le veux, tout eſt conſulté. Mais le contrat ſigné, ma fille, vous ſortirez dans l'inſtant de chez moi, & Finette auſſi à qui je donne deux mille écus pour n'en plus entendre parler.

FINETTE.

Ah ! Monſieur, votre généroſité me confond & ma reconnaiſſance égale ma ſurpriſe. (*A part.*) (Lafleur eſt un Sorcier.)

ANSELME, *à part.*

(Tout cela me ſera rendu avec uſure.)

Digitized by Google

SCENE XVI.

Les précédens, LE NOTAIRE.

ANSELME.

VENEZ, Monsieur Jerome, & griffonez-nous un contrat tel que je m'en vais le dicter.

(*Anselme s'assied avec le Notaire.*)

IRENE, *à part.*

Ah! Léandre, le cœur me bat. Je n'en puis plus. Qu'a fait Lafleur?

LÉANDRE.

Il a fait un miracle : mais je n'y comprends rien, & je suis aussi étonné, aussi tremblant que vous.

ANSELME.

Tenez, voilà qui est fait. Cent mille francs de dot & le bien de sa mere; je crois que je fais bien les choses.

FINETTE, *à part.*

Je crois rêver.

IRENE.

Mon pere, si j'ai fait une faute pardonnez-la moi. Je serai plus digne, à l'avenir, de vos bontés.

ANSELME.

Digitized by Google

ANSELME.

Allons, ce n'eſt rien. Le moment de contradiction ſe pardonne à l'eſprit d'une femme. Tu m'obéis, je ſuis content; & nous n'avons plus qu'à ſigner.

FINETTE.

Et mes deux mille écus, Monſieur?

ANSELME, *au Notaire.*

Ecrivez au bas du contrat deux mille écus que je donne à Finette. (*Le Notaire écrit; tous ſignent, & Anſelme voyant le nom de Léandre dit:*)

Comment Léandre?

LÉANDRE.

Oui, Monſieur, Léandre eſt mon nom de famille. Andros eſt mon nom doctoral.

(*Le Notaire veut partir.*)

ANSELME.

Demeurez, Monſieur Jerôme, demeurez, j'ai encore beſoin de vous. (*Aux femmes.*) Allez-vous-en bien vîte toutes les deux. Voilà Milord.

(*Les femmes ſe retirent au fond du Theatre.*)

SCENE XVII, & *derniere.*

Les précédens, LAFLEUR.

ANSELME.

ENFIN tout eſt conclus. Mais, Milord, les époux vous demandent l'aſyle, & vous trouverez bon que la nôce ſe faſſe dans la maiſon que vous quittez.

LAFLEUR.

Non, c'eſt ici que ſe fera la nôce.

ANSELME.

Mais, Milord, votre mal vous reprendra.....

LAFLEUR.

Non, non, je ſuis guéri ; & me voilà défait de ma perruque & de mes vapeurs.

(*Il quitte ſa perruque.*)

ANSELME.

Que vois-je ! quelle eſt cette ſcene ?

LAFLEUR.

C'eſt la derniere, Monſieur Anſelme, puiſque le mariage eſt fait.

Digitized by Google

ANSELME.

Comment? Monſieur le Docteur?....

LAFLEUR.

Eſt Léandre, fils de Monſieur Dorenville, & moi je ſuis ſon Valet & le vôtre, Monſieur Anſelme, de tout mon cœnr.

ANSELME.

Oh Ciel! je me meurs.....

LAFLEUR.

Oh! vous en reviendrez. J'ai été au moment de mourir bien des fois pour vous, chacun a ſon tour.

DERNIER MORCEAU D'ENSEMBLE.

ANSELME.

Fourbes, craignez ma colere,
Je me vengerai de vous.

LAFLEUR.

Eh! Monſieur, point de colere,
Riez plutôt avec nous.

ANSELME.

Scélérat!

IRENE.

Mon tendre pere,
Que mon bonheur ſera doux!

Digitized by Google

ANSELME.

Effrontée !

LÉANDRE.

Ah ! mon beau-père,
Point de bruit, appaisez-vous.

TOUS.

Allons donc, plus de courroux.

ANSELME, *à Léandre.*

Ah ! le perfide ! (*à Lafleur.*) Ah ! le traître !

FINETTE, *avec ironie.*

Lafleur ? rend grace à mon maître,
Il comble notre desir.
Viens, approche, il te pardonne,
Deux mille écus qu'il nous donne
Serviront à nous unir.

LAFLEUR.

Deux mille écus ! quel plaisir !

ANSELME, *à Finette.*

Impudente, impertinente,
Fuis, redoute mon courroux.

TOUS.

L'aventure est fort plaisante,
Ah ! riez-en comme nous.

Digitized by Google

ANSELME.

Ah Dieu! quelle injure!
Ah! quelle imposture!
C'eſt trop m'outrager.
Je creve, j'enrage,
D'un pareil outrage.
Je veux me venger.

TOUS.

Pourquoi ce tapage?
De qui vous venger?

ANSELME.

Mais que pourai-je faire!
Qu'obtiendra mon couroux!
Ah! dans pareille affaire
Il vaut mieux filer doux.

TOUS.

Allons point de colere,
Et riez avec nous.

ANSELME.

Je ſuis pere tendre,
Je veux bien me rendre,
Mais c'eſt à regret;
Car votre malice
Détruit mon projet.

TOUS, *hors Irene.*

De votre avarice
C'eſt le digne effet.

Digitized by Google

CHŒUR GÉNÉRAL.

Quand l'Amour veut quelque choſe
Quelque obſtacle qu'on oppoſe,
Il en vient toujours à bout.
Rien n'arrête ſon adreſſe,
Age, intérêt, ni fineſſe,
Ni prudence, ni ſageſſe,
Il ſait triompher de tout.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Arnaud, Thomas Marie de Baculard d'

FAYEL,

TRAGÉDIE,

PAR M. D'ARNAUD.

NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE ET RÉTOUCHÉE.

. . . . *Furit, æstuat, ardet.*

A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Française.

M. DCC. LXXVIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LE CHATELAIN DE FAYEL.

GABRIELLE DE VERGI.

LE SIRE DE COUCI.

LE PREUX DE VERGI.

RAYMOND, Ecuyer de FAYEL.

ADELE, qui a été Gouvernante de GABRIELLE.

MONLAC, Ecuyer de COUCI.

Autres Ecuyers & Officiers de FAYEL.

Autres Ecuyers & Hommes d'Armes de COUCI.

La Scene eſt près de Dijon, dans un Château appartenant au Seigneur de Fayel.

Digitized by Google

FAYEL,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le rideau se leve. Le Théâtre repréſente l'appartement d'un Château, un veſtibule au bout, d'un côté un parc & de l'autre une tour.

SCENE PREMIERE.

FAYEL, RAYMOND, ADELE, *pluſieurs autres Ecuyers & Officiers.*

FAYEL, *à un des côtés du Théâtre; ouvrant une porte avec fureur, s'avançant ſur la Scene précipitamment, & s'adreſſant à ſes Ecuyers & Officiers qui ſont autour de lui dans diverſes attitudes de douleur.*

NOn, je n'écoute rien.

UN ECUYER.

Seigneur...

FAYEL, *avançant toujours ſur la Scene.*

Retirez-vous.

ADELE, *à Fayel.*

Nos larmes...

FAYEL.

Ne feront qu'allumer mon courroux.

Digitized by Google

ADELE.

Vous ne l'aimeriez plus ?

FAYEL.

Ah ! je l'ai trop aimée !

ADELE.

Vous devez...

FAYEL.

Me venger. Dans la tour enfermée,
Qu'elle pleure... à jamais... ôtez-vous de ces lieux,
Tout me perce le cœur ; tout me bleſſe les yeux.

ADELE, *tombant aux genoux de Fayel.*

Je tombe à vos genoux ; daignez m'entendre encore ;
Pour une épouſe, hélas ! mon amour vous implore ;
De tous ſes ſentimens mes regards ſont témoins ;

(Fayel ne l'écoute pas & montre un fureur ſombre.)

Au ſortir du berceau, confiée à mes ſoins,
Et des bras maternels entre mes bras remiſes,
Toujours à ſon devoir elle parut ſoumiſe ;
L'innocente candeur l'éleva dans mon ſein ;
Moi-même, à ſes vertus j'ai tracé le chemin ;
Quel crime a pu flétrir une vie auſſi pure ?

FAYEL, *avec emportement.*

Quel crime ! le plus noir, la plus cruelle injure,
Qu'auroit dû prévenir l'œil vengeur du ſoupçon...
Mais je ne prétends point éclaircir la raiſon
Qui me force à punir une épouſe coupable.
Ciel ! de tant d'artifice une femme eſt capable !

(A Adele d'un ton concerté.)

Dites-lui... que ſes pleurs, dont j'étois ſi jaloux,
Couleroient vainement dans le ſein d'un époux,
Que je puis repouſſer les impuiſſantes armes
Qu'un ſexe, qui ſait feindre, emprunte de ſes charmes ;
Ces tyrans ſéducteurs ne regnent plus ſur moi :
Son crime... Ma vengeance eſt tout ce que je voi.
Oui, d'un œil ſans pitié, d'une ame indifférente,
Je verrois la perfide à mes pieds expirante ;
Je verrois, ſans pâlir des horreurs de ſon ſort,
Ses yeux, que j'adorois, ſe couvrir de la mort...
C'eſt elle qui ſans ceſſe, avançant ma ruine,
De mille coups mortels me frappe & m'aſſaſſine !
Que mes maux, s'il ſe peut, paſſent tous dans ſon cœur
Et... portez-lui ma haine, & toute ma fureur.

Digitized by Google

ADELE.

Souffrez...

FAYEL.

Je ne veux rien entendre davantage.
C'eſt aſſez. Qu'on me laiſſe à l'excès de ma rage,
Qu'on me laiſſe. Sortez, & ne repliquez pas.
(A Raymond.)
Toi, demeure.

(Ils ſortent conſternés.)

SCENE II.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL, *ſe précipitant dans un fauteuil.*

LE Ciel retarde mon trépas!
Il me fait éprouver un tourment plus horrible!
Devoit-il me donner une ame ſi ſenſible,
Y verſer tant d'amour avec tant de fureur?
(A Raymond.)
Cet écrit fut trouvé dans ces murs?

RAYMOND.

Oui, Seigneur.

FAYEL.

Ne crains point d'animer un flamme jalouſe;
Répete: où?...

RAYMOND.

Près des lieux qu'habite votre épouſe.

FAYEL, *toujours aſſis.*

Achevons d'enflammer un poiſon infernal;
Reliſons cet écrit à mon cœur ſi fatal:
(Il tire de ſa poche une lettre & lit haut.)

„ Envain tout combat ma tendreſſe:
„ Elle s'accroît avec le temps;
„ Je vous vois, je vous parle, & vous redis ſans ceſſe
„ Que vous êtes l'objet de tous mes ſentimens,
„ Que rien ne pourra les détruire;
„ Je chéris juſqu'aux pleurs que pour vous je répans;
„ Jamais l'amour n'eut ſur moi plus d'empire,
„ Et le ſort me contraint à cacher cette ardeur!...
„ Peut-être un jour viendra, trop lent pour mon bonheur...
Et le Ciel, ou plutôt ce barbare Génie,

Digitized by Google

Qui parut de tout temps s'armer contre ma vie,
Se jouant de mes maux, & m'accablant enfin,
M'ôte de cette lettre & l'adreſſe & la fin!
Et je ne connois pas la main qui l'a tracée!
De ſentimens divers mon ame eſt oppreſſée...
Crois-tu que Gabrielle aura vu ce billet?
Que penſes-tu? Peut-être une autre en eſt l'objet:
Trop prompt à condamner une épouſe fidelle,
Je cede à des ſoupçons, qui ſont indignes d'elle.
Je doute qu'une femme, inſtruite à la vertu,
Cache ſous tant d'attraits un cœur ſi corrompu;
Qu'elle outrage ſon nom, ſa famille, ſon pere,
Qu'elle oſe entretenir une flamme adultere,
Répandre l'amertume & l'horreur ſur mon ſort...
Quand on n'aima jamais avec plus de tranſport...

(*Il ſe leve avec fureur.*)

Eſt-ce à moi de douter? On me hait, on m'offenſe;
C'eſt envain que l'amour embraſſoit ſa défenſe:
Le crime eſt avéré. Voilà pour quel ſujet
Ses jours ſont conſumés par un chagrin ſecret,
D'où naît ce ſombre ennui que ma tendreſſe irrite,
Qui juſques dans mes bras la pourſuit & l'agite!
J'ai découvert enfin la ſource de ſes pleurs,
Qui des plaiſirs d'hymen corrompoient les douceurs;
Je voulois dévoiler ce ténébreux myſtere,
Et c'eſt en ce moment la foudre qui m'éclaire!
Sur mes yeux qui fuyoient ce funeſte flambeau,
Ma raiſon complaiſante étendoit le bandeau!
Malheureux! j'accuſois ſa ſeule indifférence
De ces triſtes froideurs, qui laſſoient ma conſtance...
Du moins, ſi j'adorois l'ingrate ſans retour,
Je pouvois eſpérer de l'attendrir un jour
A force de ſoupirs, de prieres, de larmes...
Eh! qui ſent plus que moi le pouvoir de ſes charmes?
Elle eſt ſenſible! elle aime! & c'eſt un autre! ô Ciel!

(*A Raymond.*)

Enfonce le poignard dans le ſein de Fayel;
Montre-moi mon rival; hâte-toi de m'inſtruire;
Dis, dis, quel eſt le cœur qu'il faut que je déchire.

RAYMOND.

Je n'ai rien découvert. Ce guerrier révéré,

Digitized by Google

Dans un château voisi, loin des cours retiré,
Qui mérita ce nom, le prix de la vaillance,
Et de qui votre épouse a reçu la naissance,
Le PREUX de Vergi seul fut jusques à ce jour
Par vos ordres, Seigneur, admis en ce séjour.

FAYEL.

Il verra mes tourmens, l'excès de mon supplice;
Quoique Vergi soit pere, il me rendra justice;
Entre sa fille & moi, l'honneur prononcera;
Contre la voix du sang lui-même il s'armera.
Qu'elle souffre... Eh! que veut mon cœur impitoyable?
La fureur qui m'anime est-elle insatiable?
Faut-il savoir haïr comme je sais aimer?
Dans l'ombre d'une tour, j'ai pu la renfermer,
La voir à mes genoux prête à perdre la vie!
Ah! cher ami, sans doute, elle est assez punie,
J'aurai rempli ses sens de douleur & d'effroi;
Elle verse des pleurs... & ce n'est pas pour toi,
Trop foible époux, renonce à venger ton injure;
Vas, cours t'humilier aux pieds de la parjure,
Implorer un pardon, que tu n'obtiendras pas...
Non, ne soutenons plus d'inutiles combats:
Sachons-en triompher; que la haine plus forte
Seule aujourd'hui décide, & sur l'amour l'emporte...
Quelqu'un vient, c'est Vergi; qui l'amene en ces lieux?

(*A Raymond.*)

Porte de tous côtés des regards curieux:
La plus foible clarté perçant la nuit du crime,
Peut, au coup qui l'attend, indiquer la victime.
Examine; sur-tout tâche de t'assurer
Du mortel odieux qu'on m'ose préférer.
Ce cœur, qui de l'amour ressent la violence,
Avec la même ardeur brûle pour la vengeance.

Le *Preux*. On ne peut gueres débrouiller l'origine de ces *Preux*, dont parlent tant nos anciens romanciers; ce qu'il y a de certain, c'est qu'on donnoit ce nom aux chevaliers d'une valeur éprouvée.

Digitized by Google

SCENE III.

FAYEL, VERGI.

VERGI.

JE venois voir ma fille, & près d'elle adoucir
D'un âge qui s'éteint le sombre déplaisir;
Mon cœur, hélas! qu'afflige une vérité dure,
Cherche à se consoler au sein de la nature:
Elle nous touche plus au déclin de nos ans,
Et nos derniers regards demandent nos enfans.
Quoi! lorsqu'avec transport, j'ouvre les bras d'un pere,
Je n'y vois point voler cette fille si chere!
Qui peut la dérober à mes embrassemens?
J'interroge: on se tait, ou des gémissemens
Jettent un trouble affreux dans mon ame inquiete;
Tout présente à ma vue une douleur muete;
Vous-même en ce moment... vous soupirez, ô Ciel!
Tirez-moi par pitié de ce doute cruel;
Parlez... Quelque danger menaceroit sa vie?
Ma fille... à ma vieillesse elle seroit ravie?

FAYEL, *avec une fureur renfermée.*

Non... elle vit, Seigneur... *avec emportement.*
Pour déchirer mon sein;
Pour y verser le fiel, le plus mortel venin,
Pour y porter l'enfer, & toutes les furies,
Pour me faire souffrir mille morts réunies.

VERGI.

Comment? Expliquez-vous...

FAYEL.

Mon honneur...

VERGI, *avec étonnement & fierté.*

Votre honneur!

FAYEL.

Que dis-je? Mon amour, tout est blessé, Seigneur.
Le comble des tourmens, le comble de l'outrage,
Des transports éternels de désespoir, de rage:
Voilà quel est mon sort.

VERGI.

Ma fille... ô justes cieux!

FAYEL.

Digitized by Google

FAYEL.

Me rend auſſi cruel que je ſuis malheureux.
Ah ! mon pere ! ah Vergi ! vous ſavez ſi je l'aime !
Elle auroit d'un époux fait le bonheur ſuprême ;
A la cour de Philippe, appellé par le rang,
Joignant à la faveur, la nobleſſe du ſang,
Oſant même nourrir la ſuperbe eſpérance
De balancer un jour l'ACHILLE DE LA FRANCE,
Cher aux Montmorencis, aux Dreux, aux Dammartins,
L'égal des Châtillons, des Harcourts, des Deſtaings,
Seigneur, j'ai pu quitter les bords qui m'ont vu naître,
Et Français & Mailli ſervir un nouveau maître,
De votre Duc enfin venir prendre des loix,
Quand l'orgueil de mon nom ne cédoit qu'à des rois.
Au ſéjour, où des lys le ciel fixa le trône,
J'ai préféré les champs arroſés de la Saone ;
J'ai marché ſur vos pas ; près des murs de Dijon,
J'ai fermé la carriere à mon ambition ;
Revêtus de la croix, plein d'une ardeur ſublime,
Nos braves Chevaliers, aux rempars de Solime,
Courent mêler, ſans moi, ſur leurs fronts triomphans,
Les palmes d'Idumée, à leurs lauriers ſanglans ;
Ce prix de la valeur, la gloire, ma famille,
J'ai tout abondonné, Seigneur, pour votre fille ;
Je ſuis venu former au pied de vos autels,
D'un hymen deſiré les liens ſolemnels ;
Et lorſque chaque inſtant enflammoit ma tendreſſe,
Qu'elle étoit de mon cœur ſouveraine maîtreſſe,
Lorſqu'amant idolâtre, & toujours plus épris,
Je briguois un regard de ſes yeux attendris...
Elle me haïſſoit... elle étoit infidelle.

VERGI.

Ce bras appeſanti va ſe lever ſur elle,
Et vous épargnera le ſoin de la punir...

L'*ACHILLE DE LA FRANCE*. Guillaume Desbarres, grand Sénéchal de la Couronne, & qui par ſa bravoure mérita le glorieux ſurnom d'*ACHILLE DE LA FRANCE*.

Et Français & Mailli. Quelques hiſtoriens ont prétendu que le Seigneur de Fayel étoit de la maiſon de Mailli.

Digitized by Google

(Il fait quelques pas, & revient, & après une longue pause.)

La fille de Vergi ne sauroit vous trahir.

FAYEL.

C'étoit peu de n'offrir à ma vive tendresse
Qu'un spectacle offensant de gêne & de tristesse,
De rejetter le dons que lui faisoit ma main,
D'opposer à mes feux les froideurs du dédain,
De me percer de traits, qui, sans cesse en mon ame,
Revenoient irriter mes fureurs & ma flamme :
Il falloit, il falloit qu'un trop sensible époux
Fut aujourd'hui, grand Dieu ! frappé de tous les coups ;
Qu'il ne me resta rien, dans un tourment si rude,
Qui pû flatter mon cœur de quelque incertitude.
Non, je ne puis douter de mon malheur affreux ;
Jugez s'il est au comble ; en croirez-vous vos yeux ?

(Il lui donne la lettre.)

VERGI, *à peine y a jetté les yeux.* *(à part.)*

O Ciel ! *Il cherche à se remettre de son trouble,* *(à Fayel.)*
De ce billet je cherche en vain l'adresse ;
(à part.)
La fin, le seing... cachons le trouble qui m'oppresse.

FAYEL.

C'est ainsi qu'en mes mains le hasard l'a remis.
Il a trop éclairé votre malheureux fils ;
La vérité terrible a rompu le nuage.

VERGI, *déchirant la lettre, & la jettant à ses pieds.*

Voilà comme on reçoit un pareil témoignage.

FAYEL.

Que faites-vous ?

VERGI.

J'écarte un indigne soupçon,
Et mon esprit plus sûr se sert de sa raison.
Vous pouvez sur la foi d'un indice semblable
Condamner votre épouse, & la juger coupable !
Ce billet, sans dessein peut-être ici laissé ;
Qui vous dit qu'à ma fille il étoit adressé ?
Et quant un fol amour osant tout se permettre,
Auroit jusqu'en ses mains fait tomber cette lettre,
Quand son cœur, contre vous en secret prévenu,
Sous le joug de l'hymen gémiroit abattu,
Que malgré son devoir, à vos feux insensible,
Elle n'éprouveroit qu'un dégoût invincible,

Digitized by Google

Penſez-vous que l'honneur dont elle ſuit la loi,
Partage des Vergis, qu'elle a reçu de moi,
Ne l'eût pas engagée à ſe montrer rebelle,
A l'eſſor indiſcret d'une flamme infidelle ?
Dans une ame formée à de hauts ſentimens,
La vertu ſait combattre & dompter les penchans ;
L'orgueil ſeul lui ſuffit pour s'armer d'un courage,
Qui ſoumet la nature au frein de l'eſclavage.
Vous demandez pourquoi, livrée à la douleur,
Ma fille de ſes jours voit ſe faner la fleur,
D'où vient que ſous l'ennui ſes yeux s'appeſantiſſent,
Quel ſujet fait couler ces pleurs qui les rempliſſent,
La cauſe de ſes maux... C'eſt vous, cruel, c'eſt vous,
C'eſt vous, qui n'écoutez que des tranſports jaloux,
Dont l'amour inquiet, ſoupçonneux & biſarre,
A toutes les fureurs de la haine barbare ;
C'eſt vous, qui, peu content de déchirer un cœur,
Y verſez goûte à goûte un poiſon deſtructeur ;
C'eſt vous, qui lui rendez l'exiſtence odieuſe,
Qui plongez au tombeau ma fille malheureuſe !
Eh bien ! trainez-y donc un pere infortuné ;
Que mon triſte deſtin par vous ſoit terminé ;
De mon gendre j'attends cette faveur ſuprême :
Qu'il m'immole.. Ah ! Fayel, eſt-ce ainſi que l'on aime ?
Toujours vous enflammer d'un aveugle courroux !
L'amour a, croyez-moi, des ſentimens plus doux ;
Il fuit l'emportement, la triſte défiance ;
Aliment des vertus ; il eſt leur récompenſe ;
Au chemin de l'honneur, il affermit nos pas,
Et conduit le guerrier au milieu des combats :
Vous rejettez ſur lui cette langueur oiſive,
Où l'ame d'un ſoldat peut demeurer captive !
C'eſt l'amour qui, la palme & la croix à la main,
S'indigne, & vous appelle aux rives du Jourdain.
Si vous aimez ma fille, allez, plein d'un beau zele,
Servir notre Dieu même, & venger ſa querelle.
Ah ! que ne puis-je encor, héros ſi reſpectés,
O Vienne, ô Beaufremont, combattre à vos côtés !

O Vienne, ô Beaufremont. On ſait que ce ſont des plus anciennes maiſons de Bourgogne.

Digitized by Google

Mais l'âge ici m'enchaîne, & mon ſang qui ſe glace,
Ne laiſſe à mes deſirs qu'une impuiſſante audace !
Aux plaines de Damas, défenſeur de la foi,
Allez tenir ma place, & triomphez pour moi.
Revenez dépoſer aux pieds de Gabrielle
Les lauriers du héros, ſeul préſent digne d'elle ;
Alors vous lui prouvez vos feux & votre amour ;
Alors, je vous réponds de ſon juſte retour.

FAYEL.

Gabrielle... mon pere... elle ſeroit fidelle !
Elle n'auroit point lu cette lettre cruelle !
Elle pourroit m'aimer !

VERGI.

Elle vous aimera,
Et de nouveaux liens l'amour l'enchaînera :
Non, l'hymen ne doit pas accuſer ſa tendreſſe ;
Je vous l'ai dit : ſenſible au ſoupçon qui la bleſſe,
La fille de Vergi ne peut trahir l'honneur.
Mais un démon jaloux corrompt votre bonheur.

FAYEL, *avec tranſport.*

Oui, je ſuis un cruel qui s'enivre de larmes,
Qui ſe plaît a ſemer le trouble, les alarmes,
Qui nourrit dans ſon ſein un vautour renaiſſant ;
Oui, je ſuis un barbare, un tigre rugiſſant
Qui ſans ceſſe demande à déchirer ſa proie.
Contre mon propre cœur, ma rage ſe déploie.
Le ciel a dans mon ame, ouverte aux noirs ſoupçons,
Allumé tous les feux, verſé tous les poiſons ;
Tout, la nature même a reçu des outrages
De ce cœur emporté d'orages en orages,
Mon caractere altier, violent effréné,
A ſon eſſor fougueux étoit abandonné ;
Le monde à mes regards devenu haïſſable,
Chaque jour, me rendoit plus dur, plus intraitable ;
Je vis dans Gabrielle un objet enchanteur,
Et dès ce même inſtant, je n'eus qu'une fureur,

Tout, la nature même. Fayel s'étoit armé contre ſon pere.

Le monde à mes regards. Il étoit devenu farouche, miſanthrope ; l'hiſtoire nous le dépeint, tel qu'on l'annonce ici, le plus violent & le plus emporté des hommes.

Digitized by Google

Qui toutes les rassemble & dévore mon ame,
La fureur de l'amour, sa plus ardente flamme;
Je livrai tous mes sens à sa séduction;
Voilà mon seul transport, ma seule passion,
Le soutien, le tourment, le charme de ma vie!
Je porte cette ardeur jusqu'à l'idolâtrie.
Fayel connoît un maître; & mon tyran jamais
Ne regna plus sur moi, ne m'offrit plus d'attraits;
Une larme échappée à ses yeux, où sans cesse
Je reprends l'aliment de ma jalouse ivresse,
Un seul de ses soupirs, une ombre de chagrin,
Qui ternit de son front l'éclat pur & serein,
Me causent un supplice horrible, insupportable;
Et... jugez si mon sort est assez déplorable,
Si le ciel à ma rage égale mon malheur,
Si je mérite assez & la haine & l'horreur,
Ou plutôt la pitié, qui sans doute m'est due;
J'idolâtre une épouse... & c'est moi qui la tue!

Quoi? Votre bras...

RAOUL.

Mon bras n'a point versé son sang;
Je n'ai point enfoncé le couteau dans son flanc;
Mais j'y porte une mort plus cruelle, plus lente.
Mais j'ai pu dans la tour la traîner expirante!
C'est dans ces murs remplis d'un effroi ténébreux,
Que Gabrielle en pleurs leve au ciel ses beaux yeux,
Gémit d'un noir penchant à tous deux si funeste,
Meurt dans le désespoir, m'accuse, me déteste.
Allez la rendre au jour, on vous obéira,
Mon pere, à votre voix sa prison s'ouvrira;
Allez, & dissipez ses mortelles alarmes;
Peignez-lui mes remords, mon repentir, mes larmes,
Mon amour, mon amour, qui va tout réparer;
Non, mon cœur n'a jamais cessé de l'adorer.
L'excès de ma tendresse a fait seul tout mon crime.
Je suis de mes fureurs la premiere victime.
Que mes soupçons honteux, nos maux soient oubliés;
Du moins qu'elle me voie expirer à ses pieds.

(Il sort.)

Digitized by Google

SCENE IV.

VERGI, *seul, après une longue pause.*

AH ! pere malheureux !... accablé de la foudre,
Je ne sais que penser, je ne sais que résoudre.
Qu'ai-je lu ? De Couci j'ai reconnu la main !
Auroit-il emporté sur les bords du Jourdain
Cet amour qui, par moi flatté dans sa naissance,
Lui fit de ma famille espérer l'alliance,
Et que depuis, la haine entre nos deux maisons,
Nos débats éternels, & nos divisions
Ont dû vaincre, ou du moins condamner au silence ?
Ma fille... seroient-ils tous deux d'intelligence ?
Je la portai mourante aux marches de l'autel,
Et je la mis en pleurs dans les bras d'un cruel...
Peut-être d'un amant l'image trop chérie
Vient se représenter à son ame attendrie...
Elle peut soupirer, se combattre, mourir :
Mais sa foi, son honneur ne peut se démentir.
De l'ombre d'une faute elle est même incapable ;
Elle n'entretient point une flamme coupable ;
Gabrielle, j'en crois un sentiment secret,
N'a point jetté les yeux sur ce fatal billet.
Ne songeons aujourd'hui qu'à nous montrer sensible ;
Allons la retirer de ce séjour horrible.
Sur-tout, sur ce billet n'éclairons point Fayel ;
S'il va craindre un rival, ma fille expire, ô ciel !
Un amour furieux demande une victime,
Et les transports jaloux sont toujours près du crime.

(*On baisse le rideau.*)

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

On leve la toile ; on voit l'interieur d'une tour qui a toute l'horreur d'une prison ; au milieu eſt une petite table peu élévée, ſur laquelle ſont poſés une écritoire, du papier & une lampe qui éclaire à peine ; à quelque diſtance, eſt une chaiſe de paille, &c.

SCÈNE PREMIERE.

GABRIELLE, *ſeule.*

GABRIELLE eſt à genoux, les cheveux épars, les deux bras croiſés, & la tête appuyée ſur le milieu de la table ; elle tourne les yeux au ciel, avec un long ſoupir, en élevant ſes deux mains jointes ; elle en met une ſur ſon cœur, & retombe dans ſon accablante ſituation : cette ſcène muette doit durer quelques minutes.

SCÈNE II.

GABRIELLE, ADELE.

ADELE.

(*à part.*)

MAdame... En quel état elle s'offre à mes yeux !
Madame, écoutez-moi ; calmez ce trouble affreux...
(*Gabrielle fait pluſieurs ſignes de la main à Adele pour l'engager à ſe retirer, & reprend la même attitude.*)
C'eſt vous qui refuſez de me voir, de m'entendre !
A ce prix de mes ſoins devois-je, hélas m'attendre ?
(*Gabrielle fait le même geſte.*
Vous fuyez mes regards ! Vous me cachez vos pleurs !

Digitized by Google

Verſez-les dans un ſein ouvert à vos douleurs...

GABRIELLE, *relevant la tête, & d'un ton pénétré.*

Qu'on me laiſſe.

ADELE.

Daignez...

GABRIELLE.

Retirez-vous.

ADELE.

Cruelle,
Pouvez-vous affliger la malheureuſe Adele!
Elle ne ſent que trop l'excès de vos chagrins;
Elle pleure avec vous ſur vos triſtes deſtins.
Avez-vous oublié qu'à peine à la lumiere
Vous eûtes entr'ouvert une foible paupiere,
Je vous pris dans mes bras, qu'entre ma fille & vous;
Je ne diſtinguai point ces mouvemens ſi doux,
Du plus puiſſant amour le touchant caractere?
Votre mere elle-même...

GABRIELLE.

Ah! je n'ai plus de mere!

ADELE.

J'en ai pour vous le cœur, & vous le déchirez!
De vos ſecrets ennuis mes ſens ſont pénétrés.

GABRIELLE, *relevant la tête.*

Adele... que veux-tu?

ADELE.

Qu'à mes larmes ſenſibles,
Vous tentiez d'adoucir ce déſeſpoir horrible.

GABRIELLE.

Dis plutôt que j'ajoute aux horreurs de la mort;
C'eſt ici qu'eſt marqué le terme de mon ſort;
C'eſt ici que la tombe attend ma triſte cendre;
Il ne me reſte plus qu'une marche à deſcendre,
Et... je m'y précipite.

ADELE.

Égarement cruel!
Madame, eſpérez tout du ciel vengeur.

GABRIELLE.

Le ciel.
Adele!... il ſait mes maux; il ſait mon innocence,
Mes efforts, mes combats... tu vois ma récompenſe!

ADELE.

D'un voile impénétrable il couvre ſes décrets.
Le crime rarement jouit d'un long ſuccès.

La

La vertu malheureuſe en a plus de conſtance,
Un triomphe certain couronne ſa ſouffrance.
Eh, comptez-vous pour rien de ne ſentir jamais
Ces remors dévorans, le tourment des forfaits?...
Ma fille... permettez ce nom à ma tendreſſe,
Madame, mon amour vous conjure, vous preſſe;
Adele ſuppliante embraſſe vos genoux:
Ne la rejettez point; de grace, levez-vous.

(*Adele ſoulève Gabrielle comme malgré elle, la prend dans ſes bras, & va l'aſſeoir ſur une chaiſe qui eſt un peu éloignée de la table.*

Rappellez à ma voix votre ame fugitive.

GABRIELLE.

Tu peux m'aimer, Adele, & vouloir que je vive!
Ce ſommeil de douleur auroit fini mes jours.
Quel fruit me reviendra de tes cruels ſecours?
La mort eſt l'eſpoir ſeul de l'infortune extrême...
Quand mon cœur, chaque inſtant, armé contre lui-même,
De traits qui lui ſont chers, loin de s'entretenir,
Tâchoit d'en écarter le moindre ſouvenir,
Puiſoit dans ma raiſon une force incertaine
Pour s'immoler entier au tyran qui l'enchaîne;
Quand voulant m'aveugler ſur ma ſombre langueur,
Mon devoir s'efforçoit de m'en cacher l'auteur,
D'affoiblir une image, au fond de l'ame empreinte;
Lorſque je repouſſois la plus légere plainte,
Ce qui pouvoit nourrir un malheureux penchant,
Par la vertu détruit, & toujours renaiſſant;
Le ſoupçon ombrageux qui m'aſſiege ſans ceſſe,
Avec des yeux jaloux obſerve ma triſteſſe;
Il ne m'eſt pas permis, au comble du malheur,
De laiſſer un ſoupir s'échapper de mon cœur!
Ainſi qu'une coupable à périr condamnée,
C'eſt dans un noir cachot que je ſuis entraînée.
De ſanglots douloureux, mes cris entrecoupés,
Les pieds de mon bourreau de mes larmes trempés,
La lumiere du jour prête à m'être ravie,
Rien ne peut d'un cruel déſarmer la furie!
Sans l'avoir mérité, ſoumiſe au châtiment,
Éprouvant en ſecret un plus affreux tourment,
D'amertumes nourrie, & de pleurs abreuvée,

Digitized by Google

A des bruits outrageans peut-être réservée ;
Je meurs ; victime enfin d'un trop barbare époux !
Eh !... Ce n'eſt pas Couci qui m'eût porté ces coups !...
Quel nom j'ai prononcé ! Qu'ai-je dit, malheureuſe ?...
Peins-toi ce digne objet d'une ardeur vertueuſe,
Que de ſes dons heureux la nature embellit,
Qui joint à la valeur les graces & l'eſprit,
Des Chevaliers François la gloire & le modele...

ADELE.

Il le faut oublier !

GABRIELLE.

Je le ſais, chere Adele ;
Je ſais que de mon cœur je devrois le bannir,
Et l'inhumain Fayel m'en fait trop ſouvenir !
Oui, pour jamais, Adele, éloignons cette image ;
Qui dans mes ſens excite un éternel orage...
Que fait-il ſur ces bords, théâtre des combats,
Où nos héros chrétiens vont chercher le trépas ?
Auroit-il de ſon ſang arroſé cette terre ?
Cueille-t-il des lauriers dans ces champs de la guerre ?
S'il étoit informé qu'aux autels, malgré moi,
Un pere a diſpoſé de ma main, de ma foi,
Que je ſuis aſſervie au pouvoir d'un barbare,
Que dans les bras d'un autre... Adele... je m'égare...
Je n'y veux plus ſonger, & j'en parle toujours !
La raiſon, le devoir me ſont d'un vain ſecours !
Arrache donc ce trait de mon ame expirante ;
Chere Adele, ſoutiens ma force languiſſante ;
Parle-moi d'un époux, qui fait tous mes malheurs !
Dis-moi : pour quel ſujet s'allument ſes fureurs ?
Qui peut envenimer ſa ſombre jalouſie,
Contre de foibles jours armer ſa barbarie ?

ADELE.

J'ignore le motif de ces nouveaux excès ;
Il paroit dominé par les plus noirs accès ;
C'eſt un lion terrible, étincelant de rage
Qui dévore de l'œil & s'apprête au carnage ;
Jamais ce cœur brûlant, à ſes tranſports livré,

Les graces & l'eſprit. Raoul de Couci a compoſé des chanſons que l'on comparoit dans le temps à celles d'Abaillard.

Digitized by Google

Par les ſoupçons jaloux ne fut plus déchiré ;
Cependant à travers cette fureur extrême,
On découvre aiſément que le cruel vous aime- - -

GABRIELLE.

Il m'aime, chere Adele ! ah ! qu'eſt-ce donc qu'aimer,
Si de ſemblables feux l'amour peut s'enflammer ?
On n'aime point ainſi- - - j'en ſuis trop aſſurée.

ADELE.

Croyez-en mes conſeils, ma tendreſſe éclairée :
A vos pieds, d'un ſeul mot, vous pouvez appeller,
Et calmer ce tyran, qui nous fait tous trembler :
Qu'une lettre touchante, à mes mains confiée,
Reçoive vos douleurs, & lui ſoit envoyée,
Qu'il liſe- - -

GABRIELLE.

Eſt-ce bien toi, qui m'oſes propoſer
D'implorer la pitié quand j'ai droit d'accuſer,
Que dis-je, de punir l'auteur de mon ſupplice,
Si la force toujours appuyoit la juſtice ?
Quel crime ai-je commis ? de l'aveu paternel,
Je goûtois les douceurs d'un penchant mutuel.
Couci, de qui la race en héros ſi féconde,
Voit monter ſes rameaux juſqu'aux maîtres du monde,
Etoit prêt d'allier par des nœuds aſſortis,
La ſplendeur de ſon nom à l'éclat des Vergis.
Un débat imprévu vient diviſer nos peres ;
Il me faut renoncer à des ardeurs ſi cheres,
Etouffer les ſoupirs de mon cœur mutiné,
D'un autre que l'amant qui m'étoit deſtiné,
Subir, & pour jamais, le joug inſupportable,
D'un devoir odieux eſclave miſérable,
Contrainte à me combattre, à me tyranniſer,
Lutter contre des loix que j'ai dû m'impoſer,
Trembler, à chaque inſtant, de ſurprendre en mon ame
Quelque éteincelle, hélas ! de ma premiere flamme,
Redouter d'éclaircir des ſentimens confus- - -
O Dieu ! que ſans mêlange il eſt peu de vertus !
Et, lorſqu'on y deſcend, quel cœur n'eſt point coupable !

Juſqu'aux maîtres du monde. Couci étoit allié aux maiſons ſouveraines de France, d'Ecoſſe, de Savoie, de Lorraine, &c.

Il n'eſt qu'un ſeul remede au tourment qui m'accable :
Adele, cette mort, trop lente pour mes vœux,
Ne ſauroit aſſez tôt fermer mes triſtes yeux.
Si tu m'aimes, tu dois ſouhaiter que j'expire ;
Le trépas mettra fin au mal qui me déchire ;
Et qui te répondra, ſi je vis plus long-temps,
Que ma fierté réſiſte à des aſſauts conſtans ?
Car tous ces mouvemens, qu'à regret on ſurmonte,
Ce n'eſt point la vertu, c'eſt l'orgueil qui les dompte.
Laiſſe-moi donc mourir, digne encor de pitié,
Digne de mon eſtime & de ton amitié...
Si tu voyois un jour cet objet de ma peine,
Dont juſques au cercueil j'aurai traîné la chaîne...
Ce n'eſt pas avec toi qu'il faut diſſimuler ;
Pour lui, plus que jamais mon cœur ſe ſent troubler ;
Dis lui que cet amour--- non, ſoutiens mieux ma gloire,
Adele, que Couci reſpecte ma mémoire ;
Qu'il prête plus de force à mon dernier ſoupir,
Qu'il penſe que j'ai pu triompher- - - & mourir !

ADELE.

Madame...

GABRIELLE.

En ce moment où s'entrouvre m'a tombe,
Où laſſe de combattre, à la fin je ſuccombe,
Je voudrois voir mon pere, expirer dans ſes bras,
Quoique vers cet abîme il ait conduit mes pas
Ceux à qui nous devons, Adèle, la naiſſance,
Semblent nous conſoler par leur ſeule préſence,
Et les doux nœuds du ſang, tout prêts d'être rompus,
Nous deviennent plus chers, & ſe reſſerrent plus.
Que dans ſon ſein mon ame exhalée...

SCENE III.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

GABRIELLE, *appercevant ſon pere, s'efforce de ſe lever, & va tomber dans ſes bras.*

AH ! mon pere !

VERGI, *cédant à ſa tendreſſe, embraſſe ſa fille.*

Ma fille !... *Il reprend ſa fermeté & change de ton.*

Digitized by Google

Gabrielle, il faut ne me rien taire,
Répondre à ma franchiſe avec ſincérité,
Et ne pas offenſer du moins la vérité.
Sans doute, des vertus dans votre ame gravées
Quelques-unes encor s'y ſeront conſervées.
Avant que de pourſuivre un plus long entretien,
J'attends de vous un mot. Examinez-vous bien;
Ce mot décidera ce qui me reſte à faire:
Dois-je être votre juge?.. *Avec attendriſſement.*
Ou ſerois-je ton pere?

GABRIELLE, *avec une noble fermeté.*

Mon pere. Avez-vous pu balancer un inſtant,
Seigneur, & m'accabler par ce doute affligeant?
Je ſais ce que je dois au rang de ma famille,
A l'honneur de porter le nom de votre fille;
C'eſt vous en dire aſſez, pour mériter, Seigneur,
Que mon pere aujourd'hui daigne voir ma douleur.

VERGI, *regardant attentivement ſa fille.*

De quelque audacieux, ſi l'ardeur inſenſée,
Par un nœud reſpecté n'étoit point repouſſée,
Si juſques dans tes mains, un coupable billet
Apportoit les ſermens d'un amour indiſcret,
Parle, que ferois-tu?

GABRIELLE.

Ce que l'honneur commande,
De votre fille enfin ce qu'il faut qu'on attende;
Je connois de l'hymen les auſteres égards;
Cet écrit n'auroit pas un ſeul de mes regards,
Et... (*à part.*) qui pourroit, hélas! aſpirer à me plaire?
(*A ſon pere.*)
Mais d'où vient?

VERGI, *regardant ſa fille avec plus d'attention & d'un ton encore plus ferme.*

Quel que fût cet amant téméraire,
Son rang, ſon fol amour...

GABRIELLE, *marquant une eſpece d'embarras.*

Seigneur--- je vous l'ai dit;
Je ne trahirai point l'honneur qui m'aſſervit.

VERGI, *ſerrant Gabrielle dans ſon ſein.*

Eh bien! ſi cette fille à mon cœur toujours chere
N'a point, & je l'en crois, de reproche à ſe faire;
Si, digne de mon ſang dont l'éclat juſqu'ici

Digitized by Google

Dans six siecles entiers ne s'est pas démenti,
Elle a su conserver sa splendeur noble & pure;
Pourquoi ces noirs ennuis dont un époux murmure?

GABRIELLE, *troublée.*

Vous me le demandez?---

VERGI.

Qu'ai-je entrevu?--- mes yeux
Veulent bien se fermer sur un trouble honteux.
Ma fille... plains Fayel, le feu qui le dévore,
C'est un amant jaloux qui brûle, qui t'adore---

GABRIELLE.

Il m'aime, lui, mon pere! il ne peut que haïr.
Il m'aime! ah! les tourmens qu'il me fait ressentir,
Mes yeux noyés de pleurs, ses fureurs, ses outrages,
Ces murs--- d'un cœur épris sont-ce les témoignages?

VERGI.

Je viens t'en retirer; par un retour constant,
Fayel s'est laissé vaincre, il gémit, il t'attend;
L'amour a de son front chassé toutes les ombres;
Je l'avois attendri; j'atteignois ces lieux sombres;
Il vole sur mes pas, plein d'un nouveau transport,
M'arrête--- enfin il cede, & va changer ton sort;
Tu n'éprouveras plus cette fureur jalouse;
Il te rend un époux--- qu'il retrouve une épouse.

GABRIELLE.

L'épouse de Fayel! oui, grace à vos rigueurs,
L'hymen joint nos destins, sans unir nos deux cœurs.
Le respect de moi-même, & ma persévérance,
Mes soupirs renfermés dans la nuit du silence,
Tout ce que le devoir impose de fardeau,
Je saurai le traîner jusqu'au bord du tombeau.
Mais arracher le trait dont mon ame est blessée,
Détruire un souvenir qui vit dans ma pensée,
Mais dans le fond du cœur préférer un cruel,
A--- vous savez l'époux que me nommoit le ciel,
D'un tigre rugissant apprivoiser la rage,
Cet effort généreux surpasse mon courage,
Je ne puis qu'expirer, & j'attens ce moment

Dans six siecles entiers. La maison de *Vergi* étoit déjà une des plus illustres de la Bourgogne.

Digitized by Google

Comme l'unique terme à mon affreux tourment- - -
(Avec emportement.)
Et pourquoi me contraindre à cacher ma bleſſure,
A dévorer des pleurs ſous un maintien parjure?
Que ce cœur gémiſſant, à Fayel dévoilé,
Lui montre tous les maux dont il eſt accablé,
Qu'il apprenne qu'un autre- - -

VERGI.

Arrête, malheureuſe;
Sont-ce là les tranſports d'une ame vertueuſe?
Je frémis! ſi jamais Fayel étoit inſtruit
Qu'un ſeul de tes ſoupirs- - - A quoi ſuis-je réduit?
(Avec attendriſſement.)
Sais-tu quel eſt ton ſort, ô fille infortunée?
Sais-tu- - - que je te perds, qu'au cercueil entraînée- - -

GABRIELLE.

Penſez-vous que la mort dans toutes ſes horreurs
Ne ſoit pas préférable à des jours de douleurs,
Et ne vaut-il pas mieux s'enfermer dans la tombe
Que de porter un cœur qui ſans ceſſe ſuccombe?

VERGI.

Et dis-moi: que te ſert la vertu?

GABRIELLE.

La vertu
Ne ſauroit empêcher qu'on ne ſoit combattu,
Et le ſuprême effort de l'humaine ſageſſe,
N'eſt pas de triompher, mais de lutter ſans ceſſe;
Ce choc renaît toujours dans mes ſens éperdus;
Je réſiſte à mon cœur, qu'exigez-vous de plus?

VERGI.

Que de tes ſentimens tu te rendes maîtreſſe,
Que tu domptes l'amour- - - qui n'eſt qu'une foibleſſe

GABRIELLE.

Dompter l'amour, mon pere! ah! vous ne ſavez pas
Ce que c'eſt que l'amour, ſon trouble, ſes combats,
Le nouveau ſentiment dont il frappe notre ame,
Ce premier trait ſuivi d'une invincible flamme?
Ce feu ne s'éteint point, & ces penchans ſi doux
Affermis par le temps, ne meurent qu'avec nous.
Cependant je répons, mon pere, de ma gloire;
Jamais ce feu caché n'obtiendra la victoire.
Laiſſez-moi ſeulement implorer le trépas,
Finir ici mon ſort- - - ne vous oppoſez pas- - -

Digitized by Google

Daignez---

VERGI.

C'eſt toi qui vas me fermer la paupiere ?
Le chagrin m'attendoit au bout de la carriere !
Un vieux ſoldat ainſi devoit-il expirer ?
O vous qu'un beau trépas acheva d'illuſtrer,
Qui pour notre foi ſainte avez perdu la vie,
Trop heureux Chevaliers, que je vous porte envie !
(A ſa fille d'un ton attendri.)
Mes jours ſeront par toi conſumés de douleur,
Ma fille, tous mes vœux étoient pour ton bonheur.
Du pere de Couci la fierté révoltante,
M'a forcé d'arrêter une flamme naiſſante,
De ſerrer d'autres nœuds où je croyois hélas !
Attacher ce bonheur qui fuit loin de tes pas.
Des plus affreux liens, mes mains t'ont enchaînée !
A ce joug accablant ſoumets ta deſtinée ;
Obéis au devoir ; crains ſur-tout de montrer
Ce cœur qu'un œil jaloux s'attache à pénétrer.
Crois-moi : ſans offenſer la vérité ſuprême,
Ton ſexe a des ſecrets que l'amour, l'honneur même
Ordonne de cacher aux regards d'un époux,
Et qui devoient reſter entre le ciel & vous---
Ecoute mes conſeils, & cede à ma priere ;
Viens auprès de Fayel... ma fille...

GABRIELLE, *avec un profond ſoupir.*

Allons, mon pere !

SCENE IV.

GABRIELLE, VERGI, ADELE, UN ECUYER.

L'ECUYER, *remettant une lettre à Vergi.*

CEtte lettre, Seigneur, remiſe dans mes mains---

Du pere de Couci. Enguerrand de Couci, pere de Raoul de Couci, avoit joui ſous pluſieurs de nos rois de la plus haute faveur ; ſon caractere dur & inflexible lui fit des ennemis.

VERGI,

Digitized by Google

VERGI, *avec précipitation.*

Donnez- - - *Il regarde la ſuſcription.* (*avec joie.*)
De nos croiſés on m'apprend les deſtins!
(*L'Ecuyer ſort.*)

SCENE V.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

VERGI, *en ouvrant la lettre.*

C'Eſt ta cauſe, ô mon Dieu!
(*A peine a-t-il lu, il s'écrie.*)
Ptolémaïs rendue!
Je triomphe!- - - à la fin te voilà confondue,
Puiſſance de l'enfer! *Il jette encore durant quelques inſtant les yeux ſur la lettre, quitte ſa lecture.*
Nos dignes Chevaliers,
(*Il s'adreſſe à ſa fille.*)
A ce ſiege ont cueilli des moiſſons de lauriers.
(*Il lit encore tout bas, & interrompt encore ſa lecture.*)
Que de beaux noms marqués du ſceau de la victoire!
Le mien n'eſt point inſcrit dans ces faſtes de gloire!
Je n'ai pu partager l'éclat d'un pareil ſort!
Ah! c'eſt-là pour mon cœur le vrai coup de la mort!
(*Il reprend la lettre & lit haut.*)
Beaumont, Lonchamp, Brézé, Châtellerau, d'Aveſnes,
Garlande, Mauvoiſin, Rouvrai, Ponthieu, de Fiennes,
Les premiers ont ouvert le chemin de l'honneur.

GABRIELLE, *avec tranſport.*

Et Couci!

Ptolémaïs. Autrement nommée Acre ou St. Jean d'Acre, port néceſſaire aux Chrétiens pour conſerver leurs conquêtes. Il y avoit près de deux ans que Luſignan en formoit le ſiege.

Puiſſance de l'enfer. C'eſt Vergi qui parle, c'eſt un vieux Chevalier plein d'enthouſiaſme pour les croiſades.

Beaumont, Lonchamp, &c. Tous noms de notre antique nobleſſe, ainſi que les ſuivans, qui ſont conſacrés dans l'hiſtoire de ce ſiecle.

Digitized by Google

VERGI, *lisant toujours à haute voix.*

Sous les yeux de Philippe vainqueur,
Joinville a sur la brêche arboré sa bannière,
Et du Mets au tombeau suit Chabanne & Dampierre.
Leur immortel renom ne peut s'étendre assez,
Mais un jeune héros les a tous surpassés;
(Gabrielle laisse éclater plus d'intérêt.)
C'est Raoul de Couci : son Roi lui doit la vie;
Un trait l'alloit percer : on frémit; on s'écrie;
Couci se précipite, & de son corps entier,
A celui du Monarque il fait un bouclier;
Le javelot l'atteint...

GABRIELLE, *avec un cri.*

Ses jours?...

VERGI, *à part.*

Dois-je poursuivre?
Dans les bras de son maître il va cesser de vivre.

GABRIELLE.

Il n'est plus...
(Appercevant Fayel, & allant tomber sur sa chaise.)
Dieu! Fayel! je me meurs.

SCENE VI.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI, ADELE.

FAYEL, *se précipitant aux pieds de Gabrielle.*

OUi, c'est moi,
C'est moi qui, criminel, inhumain envers toi,
Ai pu te soupçonner, faire couler tes larmes,
Dans un sombre cachot enfermer tant de charmes!
C'est un cœur déchiré, plein de tous les transports,
Qui t'apporte ses feux, son trouble, ses remords---
Qui meurt à tes genoux--- pardonne, chere épouse,
Aux excès outrageans d'une ardeur trop jalouse;
Prends pitié des tourmens dont j'éprouve l'horreur;
Gabrielle--- l'amour est toute ma fureur.
Va, si je t'aimois moins, je serois moins coupable;
Fayel pleure à tes pieds--- le répentir l'accable.
(A Vergi, à Adele.)
Mon pere--- à mes efforts unissez-vous tous deux:
Que j'obtienne du moins un regard de ses yeux!

Digitized by Google

GABRIELLE, *éperdue de douleur.*

Ah !... laiſſez-moi mourir.

FAYEL.

Déſarme cette haine :
Je te fais de mon cœur maîtreſſe ſouveraine...
Non, je ne ſerai plus furieux, ni jaloux :
J'étouffe ces tranſports indignes d'un époux,
Je ſaurai repouſſer ces honteuſes alarmes,
Eſtimer tes vertus, en adorant tes charmes ;
Je veux que tes beaux jours plus ſereins déſormais
Coulent dans les douceurs d'une tranquille paix,
Que tu donnes des loix à mon ame aſſervie ;
Au ſeul ſoin de t'aimer, je conſacre ma vie ;
Mais parle : ſur ton front quelle ſombre langueur,
Décele un noir chagrin qui ſurcharge ton cœur ?
(*Il la regarde attentivement & reprend par degré ſon air ténébreux & farouche.*)
Mon œil ſurprend des pleurs qui t'échappent ſans ceſſe...
Eſt-ce à l'ame innocente à ſentir la triſteſſe ?
Tu ne me réponds point ?... tu pleures... quel objet...

GABRIELLE, *avec effroi à ſon pere.*

Mon pere !... *Vergi lui jette un regard, & court à elle.*

FAYEL, *avec emportement.*

Ah ! j'ai ſaiſi perfide, ton ſecret !

VERGI, *revenant à Fayel.*

Et toujours ces ſoupçons qui déchirent votre ame !
Toujours vous conſumer d'une jalouſe flamme !
Vous jettez dans ſon ſein le trouble & la terreur !
Elle n'oſe implorer un pere en ſa douleur !
Par la voix du courroux, votre amour ſe déclare !
Et vous voulez, cruel, être aimé ? vous, barbare ?
Achevez, achevez d'être ici ſon bourreau ;
Elle n'a plus qu'un pas pour deſcendre au tombeau !

FAYEL, *à Vergi.*

Eh bien ! par mes fureurs jugez ſi je l'adore :
Oui, ce feu qui s'accroît, me brûle, me dévore ;
Oui, ſi jamais le ſort, par un coup trop fatal,
A mes yeux inquiets découvroit un rival...
Moi-même je frémis de tant de violence :
Je défierois l'enfer d'égaler ma vengeance.
(*A Gabrielle, avec tranſport.*)
Déchire donc ce cœur qui ne ſauroit aimer,
Sans que tous les tranſports s'y viennent allumer ;

Digitized by Google

C'eſt la dernière fois, ô trop chere victime,
Que je laiſſe éclater la fureur qui m'anime ;
Une moins vive ardeur n'eſt pas digne de toi.
Quel mortel ſait haïr, ſait aimer comme moi !
Ne me refuſe pas cette main que je preſſe.
(Il la couvre de baiſers & de larmes.)
Où mon ame... où mes pleurs s'attacheront ſans ceſſe...
Viens, viens, le plus épris des époux... des amans,
Va te faire oublier tous ces affreux momens ;
Objet de tous mes vœux, ma chere Gabrielle,
Tourne ſur moi ces yeux qui te rendent ſi belle ;
Ah ! plutôt qu'une larme en terniſſe l'éclat,
Que j'expire cent fois...
(Avec un noble emportement à Vergi.)
Je ſers le Ciel, l'Etat,
Mon pere, de ſes pieds je m'élance à la gloire ;
Je porte ma banniere aux champs de la victoire,
Tandis que votre fils au ſortir de ces lieux,
Remettra dans vos mains ce dépôt précieux...
(Fayel paſſe avec vivacité ſon bras autour de Gabrielle, elle eſt d'un autre côté ſoutenue par Adele, ils ont déja fait quelques pas vers le fond du Théâtre.)

SCENE VII.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI, RAYMOND, ADELE.

A Peine Fayel a-t-il apperçu Raymond qu'il quitte précipitamment Gabrielle, qui reſte frappée d'étonnement avec ſon pere & Adele, & il vole à ſon écuyer : quelques mots que Raymond dit à l'oreille de Fayel, lui cauſe la plus grande agitation ; il ſort en lançant des regards enflammés de fureur à Gabrielle.

Je porte ma banniere. Les Seigneurs bannerets avoient leur banniere particuliere, leurs vaſſaux, leurs hommes d'armes, leurs Officiers, écuyers, &c. C'étoient des eſpeces de petits ſouverains qui jouiſſoient d'une autorité abſolue & qui ſouvent en abuſoient ; on retrouve encore des veſtiges de ces anciens uſages parmi les Princes d'Allemagne.

Digitized by Google

SCENE VIII.

GABRIELLE, VERGI, ADELE.

GABRIELLE, *à son pere.*

ET voilà donc l'époux à qui le Ciel m'enchaîne ?

VERGI, *dans l'accablement.*

Quelle fureur nouvelle & l'agite & l'entraîne ?
Ses regards enflammés... un si prompt changement !...
Je m'égare... & me perds dans cet événement.

GABRIELLE, *du sein de la profonde douleur, à son pere.*

Il est mort ! (*à part.*)
Je succombe & mon ame m'échappe !

VERGI, *troublé.*

De quoi me parles-tu ?

GABRIELLE, *en pleurant.*

Du seul coup qui me frappe.
Couci n'est plus ! hélas ! que sont mes autres maux !

VERGI.

Ma fille, Couci meurs de la mort des héros ;
C'est vaincre le trépas, c'est à jamais renaître.
Qu'il est beau, qu'il est doux d'expirer pour son maître !
Couci, du Chevalier a toute la splendeur,
Et de sa tombe, il monte au temple de l'honneur.
C'est moi qu'il faut pleurer ! au sein de la tristesse,
Se consume & s'éteint une obscure vieillesse !
Pour la premiere fois, j'ai connu la terreur :
J'ai vu l'instant affreux où s'échappoit ton cœur ;
Tremble, je te l'ai dit, on t'observe, on t'épie ;
Un seul mot, un soupir te coûtera la vie.
Le courroux est rentré dans le sein de Fayel :
Tente tous les moyens d'adoucir ce cruel ;
Espere. Un cœur jaloux envain s'ouvre à la haine ;
Ma fille, avec le temps la beauté le ramene.
Je ne te parle point de ce tourment secret...

Monté au temple de l'honneur. Expression consacrée dans le langage de l'ancienne Chevalerie ; pour désigner un Chevalier parvenu au comble de la gloire, on disoit qu'il étoit *monté au temple de l'honneur.*

Digitized by Google

La raiſon, la vertu t'arracheront ce trait;
Suis mes pas; qu'à mes loix ton ame s'abandonne;
Un ami t'en conjure; un pere te l'ordonne.

(*On baiſſe le rideau.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE II.

On voit un parc d'une vaſte étendue, dont les arbres auſſi épais qu'élevés s'avancent ſur le Théâtre; dans le lointain on découvre un Château, & une tour à côté, &c.

SCENE PREMIERE.

RAOUL DE COUCI, MONLAC; *Couci eſt précédé de ſa banniere, & entouré d'écuyers & d'hommes d'armes, qui portent toutes les pieces d'une armure, une hache, une maſſe, des gantelets, des braſſards, un caſque, &c. & un trophée formé de drapeaux enlevés ſur les Sarraſins, & entrelaſſé de pluſieurs palmes, &c.*

COUCI, *faiſant quelques pas, à Monlac.*

CEs drapeaux remportés ſur de fiers ennemis,
Vainqueurs de Luſignan, par Philippe ſoumis,

On voit un parc. Qu'on ſe ſouvienne que les parcs étoient alors ouverts & que ce fut ce même Philippe Auguſte dont il eſt queſtion ici, qui fit enfermer de murailles le parc de Vincennes.

Et d'hommes d'armes. Qu'on ſe rappelle que Couci étoit Chevalier banneret; c'étoit la premiere claſſe des Chevaliers ainſi nommés, parce qu'ils avoient ſeuls le droit de faire porter devant eux à la guerre leur banniere particuliere; elle étoit d'une

Digitized by Google

Ces palmes de Syrie à leurs mains enlevées,
A nos héros Chrétiens désormais réservées,
De mes foibles exploits cet appareil flatteur,
Ce noble prix enfin, dont un Dieu protecteur
A payé d'un soldat la bravoure & le zele,
M'entretient de ma gloire... & non de Gabrielle!

(*A ses autres écuyers & hommes d'armes.*)

Allez : que l'on m'attende auprès de ce séjour.

(*A Monlac qui porte la lance & le bouclier de Couci.*)

Monlac, reste avec moi.

(*Les écuyers se retirent.*)

SCENE II.

COUCI, MONLAC.

COUCI, *avec vivacité.*

Parlons de mon amour...

MONLAC.

Est-ce bien vous, Seigneur, qui tenez ce langage,
Vous dont l'Asie encore admire le courage ?

COUCI.

Monlac, dans les périls j'ai montré ma valeur;
J'ai satisfait mon roi, ma patrie & l'honneur;
Attaché constamment aux loix qu'elle m'impose,

---

forme quarrée, au lieu que celle des simples Chevaliers étoit prolongée à deux pointes, comme on en voit encore à l'Eglise dans quelques-unes de nos cérémonies religieuses; ces Seigneurs bannerets avoient à leur service cinquante hommes d'armes, qui à leur tour avoient sous leurs ordres deux Chevaliers & plusieurs domestiques; le nom de Chevalier banneret ne s'est conservé qu'en Angleterre.

Monlac, reste avec moi. C'étoit l'écuyer du corps; ces sortes d'écuyers accompagnoient partout leur maître; ils étoient chargés de sa lance, de son bouclier : celui de Couci est de forme ovale : la banderolle de sa lance est de couleur blanche, ainsi qu'un cordon de soie, mêlé de perles, qui est attaché à la partie supérieure de son casque.

Digitized by Google

De ma religion j'ai défendu la cause,
Et sans que le devoir ait droit d'en murmurer;
A sa flamme aujourd'hui Couci peut se livrer.

(*Vivement.*)

Profitons des momens d'une fête brillante
Qui retient à Dijon la marche impatiente
D'un Roi victorieux, à Paris attendu.
Ami, tout mon bonheur va donc m'être rendu!
Du moins je reverrai cette beauté si chere!
Tu penses que mes pas vers ce lieu solitaire;
Par un jeu du hasard, ont été détournés?
Par le plus tendre amour ils y sont amenés.

MONLAC.

Que dites-vous, Seigneur!

COUCI.

C'est ici la patrie
De l'objet enchanteur qui regne sur ma vie;
Dans ces climats heureux, non loin de ce séjour,
L'aimable Gabrielle ouvrit les yeux au jour;
Libre pour quelque instant, j'accours m'occuper d'elle;
Dans tout ce que je vois, adorer Gabrielle;
Vers ces bois, elle aura tourné ses premiers pas;
Ils auront vu s'accroître, & briller ses appas;
Elle sera venue y chercher la nature;
Elle a toujours de l'art rejetté l'imposture;
Ah! tu ne connois pas le pouvoir de ses yeux!

Qui retient à Dijon. On suppose que le Duc de Bourgogne, ou le Prince qui le représentoit, car Hugues étoit resté à la Terre Sainte, a invité Philippe Auguste au retour de la Palestine à passer par Dijon: c'est le chemin qui conduit à Paris, & ce Monarque effectivement prit la route de Lyon pour se rendre dans la Capitale. La Bourgogne, dès le temps de Charles le simple, avoit ses Ducs: un Richard dit le justicier, y commandoit en souverain plutôt qu'en vassal. Couci, aux portes de Dijon, a donc pu pour quelques momens se séparer de la cour, & quitter le Roi.

Ami. Couci peut traiter Monlac d'ami: les écuyers étoient souvent les cadets des meilleures maisons; il n'est pas étonnant qu'ils fussent chers à leurs maîtres: ils étoient ordinairement les dépositaires de leurs secrets.

Un

Un regard dans mon ame alluma tous les feux.
Gabrielle jamais ne s'offrit à ta vue.
Par les travaux guerriers mon ardeur combattue
A, jusques à ce jour, retenu ces aveux
Qui flattent les ennuis de l'amour malheureux.
Figure-toi, Monlac, une beauté naissante
Que la tendre langueur rend encor plus touchante;
Ces charmes ingénus, ce timide embarras,
Cette grace modeste au-dessus des appas,
Peins-toi tous les attraits: voilà sous quelle image
L'aimable Gabrielle emporta mon hommage.
Contre l'abus du rang & de l'autorité,
Son pere, de Philippe imploroit l'équité;
Les beaux yeux de sa fille étoient mouillés de larmes;
Qu'avec transport mon cœur ressentit ses alarmes!
Toute la Cour, Monlac, eut l'ame de Couci,
Et chérit comme moi la fille de Vergi;
Au louvre avec son pere elle fut amenée.
La fille des GRANDS ROIS, dont le noble hymenée
Vint au sang des Capets, dignes de leur grandeur,
Du sang de Charlemagne ajouter la splendeur,

Son pere, de Philippe. Le Preux de Vergi étoit venu implorer le secours de Philippe-Auguste contre Hugues son souverain, qui, les armes à la main vouloit s'emparer de son comté: Philippe fit rendre justice à l'offensé, & l'affermit dans ses possessions, aux conditions qu'il lui en feroit hommage en qualité de Seigneur suzerain.

La fille des GRANDS ROIS. C'étoit la dénomination consacrée pour désigner les rois de notre seconde dynastie: les François en adoroient encore la mémoire: Philippe-Auguste lui-même s'étoit proposé Charlemagne pour modele: sa femme nommée Isabelle, ou Elisabeth, fille de Beaudoin VI, comte de Hainault, descendoit en ligne directe d'Ermengarde, fille aînée de l'infortuné Charles, duc de Lorraine, frere de Lothaire II, & de Louis V: Elisabeth par son mariage réunit les deux maisons royales, & le sang de Charlemagne se confondit dans celui de Hugues-Capet. La nation vit cette alliance avec des transports de joie qui caractérisent la tendresse du François pour ses maîtres: au reste Elisabeth étoit morte long-temps avant que le Roi entreprit son voyage de la Terre Sainte.

Digitized by Google

L'auguſte Eliſabeth, franchiſſant l'intervalle ;
Parut dans Cabrielle accueillir ſon égale.
Un de ces jeux guerriers, qu'inventa le François ;
Pour nourrir la valeur dans le ſein de la paix,
Acheva d'exciter une flamme immortelle ;
Vainqueur, j'obtins le prix des mains de Gabrielle ;
Dès cet inſtant, Monlac, ſes chiffres, ſes couleurs ;
Sa deviſe, ſon nom, tout peignit mes ardeurs :
Gabrielle, en un mot, quelle fut mon ivreſſe !
Daigna me préférer, approuver ma tendreſſe ;
Je reçus de ſa foi ce gage précieux,
Ce tiſſu, qu'elle-même orna de ſes cheveux,
Préſent cher à l'amour, où mes regards ſans ceſſe
Adorent les faveurs de ma belle maîtreſſe.
Nos mains ſe préſentoient au lien ſolemnel ;
Les flambeaux de l'hymen s'allumoient ſur l'autel ;
Ils ſont éteints. L'orgueil, qui ſuit bientôt la haine,
Diviſe nos parens, & briſe notre chaîne !
Je fis juſques au Trône éclater mes regrets ;
La douleur à l'amour prêta de nouveaux traits ;
Contre moi de Suger on arma la ſageſſe ;
Je pleurai dans ſon ſein ; je gardai ma tendreſſe ;

Qu'inventa le François. On eſt peu d'accord ſur l'origine des tournois ; les étrangers les appellent *combats François* ou *à la maniere des François*, ce qui pourroit faire croire que nous en ſommes les inventeurs.

Je reçus de ſa foi. Il veut parler d'un braſſelet de cheveux que lui avoit donné Gabrielle.

Contre moi, de Suger. Sugger, Abbé de Saint-Dénis, élevé aux premieres places par ſes ſeules vertus, tenant tout de ſon mérite perſonnel, miniſtre des deux grands ſouverains, & régent du Royaume pendant nos croiſades. Il eſt à remarquer que cet homme reſpectable fut toujours un de ceux qui s'oppoſerent avec plus de fermeté à cette ridicule entrepriſe d'aller engloutir les forces de l'Europe dans les plaines de l'Aſie ; il fut appellé par le Roi même & par le peuple, *le pere de la patrie*, & il fut digne de cet honneur. Suger étoit mort ſous Louis le jeune, en 1182 ; mais on n'a pas voulu faire une hiſtoire ; on a eu deſſein de compoſer une tragédie, & il y a toujours bien de l'avantage pour l'auteur d'une piece de ce

Digitized by Google

Gabrielle cédant aux rigueurs du devoir,
Évita mes regards, je partis sans la voir;
Mais, hélas! j'emportai son image chérie,
Que je rapporte encor du fond de la Syrie.

MONLAC.

Et quel est votre espoir?

COUCI.

De presser des liens
Où s'attachent mes jours, & sans doute les siens;
Gabrielle... n'a pu devenir infidelle...
Sa foi--- Dieu! qu'ai-je dit? image trop cruelle!
J'ai vu sur moi la mort réunir ses fureurs;
J'ai su l'enviſager dans toutes ses horreurs.
Souviens-toi d'un moment où les larmes d'un maître
Au jour qui me fuyoit, m'ont rappellé peut-être,
Où déja de ma fin le bruit se répandoit;
Tu sais quel sentiment alors me possédoit:
Tu connois cet écrit qu'une main défaillante
Traçoit pour soulager les douleurs d'une amante,
Quand l'ombre du trépas vint obscurcir mes jours;
Cet écrit dans mon sein a demeuré toujours.
Ami, rappelle-toi ma volonté derniere;
J'ai reçu tes sermens, ta parole est sincere:
Si quelque coup mortel m'alloit percer le flanc,
Je veux que cette lettre avec le don sanglant- - -
Tu frémis! - - - mais j'écarte un tableau qui t'alarme;
Du ciel en ma faveur le courroux se désarme;
Il m'a rendu la vie, il m'aura conservé
Ce cœur qui, cher Monlac, ne peut m'être enlevé,
Sans qu'une affreuse mort ne ferme ma paupiere.
Pour goûter le bonheur, j'ai revu la lumiere:
Je suis encore aimé; je toucherai Vergi;
L'inflexible Enguerrand sera même attendri;
Philippe- - - je l'ai vu quittant le diadême,
Adoucir à mes yeux la majesté suprême,
Et me cacher le roi, pour me montrer l'ami,
Philippe, à ses genoux verra tomber Couci;

---

genre à rappeller ces grands noms qui font époque dans nos annales : ces sortes de traits contribuent beaucoup au coloris du *drame national*.

Digitized by Google

Il entendra les vœux d'un ſerviteur fidelle,
Et---

MONLAC.

Seigneur, pardonnez, ſi d'une main cruelle
Je déchire le voile épaiſſi ſur vos yeux,
Mais le malheur prévu nous paroît moins affreux.
Vous me parlez, Seigneur, d'un Prince qui vous aime;
Avez-vous obſervé que Philippe lui-même,
Quand devant lui vos feux oſoient ſe déclarer,
Affectoit de ſe taire, & ſembloit ſoupirer?
Le ſage Montigni dont la haute vaillance
Mérita de porter l'étendard de la France,
Et qui fait reſpecter au courtiſan confus
Une pauvreté fiere, & de ſimples vertus,
Ce digne Chevalier vous invite à combattre
Un penchant malheureux & trop opiniâtre;
Sargines & de Roye, à ce brave homme unis,
Vous donnent des conſeils---

Le ſage Montigni. Quelle douceur on goûte à rendre un hommage public à la vertu, & que je ſerois heureux de venger de l'oubli de l'hiſtoire qui ne l'a cité qu'une fois, le nom du brave Galon de Montigni, guerrier d'autant plus reſpectable qu'il étoit dans l'indigence! C'eſt ce digne Chevalier qui portoit à la journée de Bovines l'étendard de France (banniere de velours bleu céleſte, parſemée de fleurs de lys d'or, qu'il ne faut pas confondre avec l'oriflamme qui étoit de taffetas rouge, garnie, aux extrémités, de houpes de ſoie verte.) Montigni, dans cette bataille où Philippe-Auguſte fut renverſé de cheval & alloit être foulé aux pieds des chevaux, hauſſoit & baiſſoit la banniere royale, pour donner à toute l'armée le ſignal du péril où ſe trouvoit le Monarque: ce vaillant homme, quoiqu'embarraſſé de ſon étendard, fit au roi un rempart de ſon corps, renverſant à grands coups de ſabre tout ce qui ſe préſentoit pour l'aſſaillir: (ce ſont les expreſſions de Velly) j'ajouterai que Montigni demeura toujours pauvre, mais couvert d'une gloire immortelle dont je deſirerois bien étendre l'éclat.

Sargines & de Roye. Sargines autre Chevalier connu par ſa bravoure & ſa capacité: St. Louis, au retour de ſon premier voyage de la Paleſtine, lui confia le commandement des troupes qui y étoient reſtées. De Roye un des dignes favoris de Philippe-Auguſte, & appartenant à une maiſon auſſi ancienne qu'illuſtre.

Digitized by Google

COUCI, *avec emportement.*

Qui ſeront peu ſuivis :
J'en croirai mon amour.

MONLAC.

Mais votre frere d'armes,
Courtenai vous embraſſe, en répendant des larmes.
Par quel événement & dans ces mêmes lieux,
S'eſt perdu ce billet où s'exprimoient vos feux ?
Quand tout de vos tranſports marque la violence,
Seigneur.... ſur Gabrielle on garde le ſilence.

COUCI.

Que me dis-tu, Monlac ? je devrois rejetter
Des préſages certains qui viennent me flatter !
Tu fais entrer la mort dans un cœur trop ſenſible !
Gabrielle, grand Dieu !... non, il n'eſt pas poſſible,
Non, tu ne peux m'ôter un doux rayon d'eſpoir :
Elle vit, elle m'aime & je vais la revoir !
En vain à l'oublier on voudroit me contraidre ;
Du foible courtiſan mon pere ſe fait craindre ;
Mais je vaincrai mon pere, & le ſort conjuré,
Et je vole à Paris former ce nœud ſacré.
Ne fut-il qu'un inſtant l'époux de Gabrielle,
Couci goûte un bonheur, une ivreſſe éternelle...
O Dieu, qui ſur mes jours étendiez votre bras,
Ne m'auriez-vous tiré des gouffres du trépas,
Que pour me replonger plus avant dans la tombe ?...
Sous tant de coups divers, mon courage ſuccombe !

(Couci va s'appuyer contre un arbre & y reſte quelques minutes dans cet accablement.)

Votre frere d'armes. C'étoit une eſpece d'aſſociation conſacrée par des ſermens & par des cérémonies religieuſes ; les contractans baiſoient enſemble la paix que l'on préſente à la meſſe & quelquefois recevoient en même-temps la communion : on a dans l'hiſtoire de Henri III, un exemple qui démontre que ces fraternités exiſtoient encore de ſon temps : il avoit communié avec le Duc de Guiſe, de la même hoſtie ; le Duc de Bourgogne s'étoit lié auſſi de même avec le Duc d'Orléans, & l'on ſait quelles furent les ſuites de ces fraternités : en un mot l'aſſiſtance qu'on devoit à ſon *frere d'armes* l'emportoit encore ſur celle que les dames étoient en droit d'exiger : le connétable du Gueſclin parlant de Louis de Sancerre, dit *mon frere d'armes.*

Courtenai. Ce nom eſt trop connu pour qu'on s'y arrête.

Digitized by Google

SCENE III.

GABRIELLE, COUCI, ADELE, MONLAC.

GABRIELLE, *entrant ſur la ſcene du côté oppoſé à celui de Couci, que l'épaiſſeur des arbres empêche de voir, a la tête penchée dans le ſein d'Adele, qui la ſoutient; elle leve enſuite la tête, & d'une voix languiſſante à Adele.*

JE puis donc dans ton ſein pleurer en liberté,
Chere Adele... *Elle retombe dans la même ſituation, releve la tête.*
Il n'eſt plus!... & je vois la clarté!
De mouvemens ſecrets le mélange m'accable!...
Je ne ſais ſi je ſuis vertueuſe ou coupable.
Malheureuſe! mes ſens ſont remplis de douleur!
Eſt-ce à moi de douter du crime de mon cœur?
(A Adele.)
L'auroit-on pénétré? *Elle retombe dans le ſein d'Adele. Pendant ce temps, Couci quitte ſa ſituation, leve les yeux au ciel & va quelques pas plus loin ſe replonger dans ſon accablement. Gabrielle & Adele avancent ſur la ſcene.*
Je ſoutiendrois, Adele,
Mes peines.. mes tourmens.. la mort la plus cruelle...
Si du moins il vivoit! *Elle apperçoit Monlac.*
Que veut cet écuyer?...
Me trompé-je?... eſt-il vrai?... voilà le bouclier...
Mon chiffre.. *Avec un cri*, l'écuſſon de Couci!...

COUCI, *s'entendant nommer, leve la tête, reconnoît Gabrielle & vole à elle.*
Gabrielle!

GABRIELLE, *reconnoiſſant Couci.*
Couci!

COUCI.
Je puis tomber à ſes genoux!... c'eſt elle!...
Je me meurs... à tes pieds, objet cher & charmant,
Vois d'amour & de joie expirer ton amant;
Du poiſon des douleurs ma flamme s'eſt nourrie;
L'abſence ni le temps ne l'ont point affoiblie;
J'ai porté ton image au milieu des combats,

Digitized by Google

Jusqu'au bord du tombeau, dans le sein du trépas...
Gabrielle! en ces lieux! quand mon ame éperdue---
Eh! quel bienfait du ciel ici t'offre à ma vue?
Parle, divin objet d'une constante ardeur:
Qu'un regard de tes yeux acheve mon bonheur!
(Gabrielle est mourante dans les bras d'Adele.)
R'ouvre-les à ma voix--- c'est l'amant le plus tendre;
Le plus rempli de toi, que le sort vient te rendre---

GABRIELLE.

C'est vous! Couci! c'est vous! vous vivez--- *A Adelle.*
Aide-moi,
Retirons-nous, *Elle fait quelques pas comme pour se retirer.*

COUCI, *s'opposant aux pas de Gabrielle.*

Tu fuis, lorsque je te revoi!
Gabrielle--- aurois-tu trahi cette tendresse?---

GABRIELLE.

(*A Adele.*) (*A Couci.*)
Que dit-il?--- laissez-moi--- laissez---

COUCI, *s'opposant toujours aux pas de Gabrielle.*

Que je te laisse!
Tu ne m'aimerois plus?

GABRIELLE.

Je le devrois, hélas!
(*A part.*)
Je m'égare--- où cacher mon trouble & mes combats?

COUCI.

Tu le devrois? quels sont les malheurs que j'ignore?
Gabrielle, Couci plus que jamais t'adore;
Par de nouveaux sermens je viens m'unir à toi,
Te demander ton cœur, te demander ta foi---

GABRIELLE.

Et je l'entends!--- *A Adele.*
Allons, Adele---

COUCI.

Non, ingrate,
Je ne vous quitte point; que votre haine éclate.

GABRIELLE.

Si je vous haissois, je n'hésiterois pas---
Ma foiblesse, Couci--- n'arrêtez point mes pas.

COUCI.

Je vous suis cher encore--- & quel caprice étrange---

GABRIELLE.

Mon honneur, mon devoir---

Digitized by Google

COUCI.

Votre devoir ! qu'entends-je ? - -

(*Elle veut se retirer.*)

Non, poursuivez- - - l'effroi me glace, me saisit- - -

GABRIELLE.

Couci- - - ce mot affreux doit vous avoir tout dit.

COUCI.

Appellez-vous de voir la rigueur de nos peres ?

GABRIELLE, *à Couci.*

(*A part.*)

Eh ! qu'il est entre nous de plus fortes barrieres !

(*A Adele.*)

Adele, ôte-moi donc de ces funestes lieux.

COUCI.

Quelle affreuse clarté m'a dessillé les yeux ! - - -

Seroit-il vrai ? - - - la foudre- - - un fatal hymenée- - -

GABRIELLE.

Pour jamais nous sépare- - - & me tient enchaînée.

COUCI.

J'expire. *Il tombe dans les bras de Monlac.*

GABRIELLE, *à Couci.*

Oui, j'ai promis ma foi, mes sentimens !

C'est un autre que vous qui reçut mes sermens ;

Asservie à mon pere, au devoir immolée,

Entraînée à l'Autel, mourante, désolée,

Oui, j'ai donné ma main ; un autre que Couci

Doit régner sur ce cœur prêt d'être anéanti.

Je ne suis plus à moi ; de toutes mes pensées,

Je n'en puis donner une à nos ardeurs passées ;

Il faut me repentir de vous avoir aimé,

M'enchaîner toute entiere au nœud que j'ai formé- - -

Vous jugez par mes pleurs combien ce nœud me coûte !

Ne portez pas plus loin un jour que je redoute,

Epargnez-moi l'affront d'avouer devant vous

Qu'en secret quelquefois je trahis mon époux,

Que je suis du devoir l'éternelle victime- - -

Couci, voudriez-vous me ravir votre estime ?

C'est le seul sentiment digne de mon retour,

Et qui puisse aujourd'hui nous tenir lieu d'amour.

On avoit répandu l'accablante nouvelle,

Que, sauvant votre roi d'une atteinte mortelle ;

Entre ses bras, le camp vous avoit vu périr ;

Vous vivez. Il suffit- - - c'est à moi de mourir.

Couci

Digitized by Google

(Couci met avec transport la main sur son épée.)

Qu'allez-vous faire, ô ciel ?

(Adele & Monlac se joignent à Gabrielle pour retenir Couci.)

COUCI.

M'arracher une vie
Que j'ai trop en horreur, quand vous m'êtes ravie.

GABRIELLE.

Arrêtez ; écoutez- - -

COUCI, *toujours la main sur son épée.*

Eh ! quel sera mon sort ?
Laissez-moi m'enfoncer dans la nuit de la mort ;
Me hâter de détruire une horrible existence- - -

GABRIELLE, *avec tendresse & en pleurant.*

Ah ! Couci sur votre ame est-ce là ma puissance ?

COUCI, *à ce mot, sort de sa sombre fureur & ôte la main de dessus son épée.*

Il faut donc que toujours j'obéisse à vos loix ?- - -
Je vivrai- - - je vivrai pour mourir mille fois.
Que j'abhorre cet art donc le secours funeste
Est venu ranimer des jours que je déteste !
Au fer du Sarrasin pourquoi fuis-je échappé ?
(A Monlac avec douleur.)
Monlac ; de pareils coups devois-je être frappé ?
C'est moi ! c'est ce guerrier nourri dans les alarmes,
Qui cede au désespoir, & qui meurt dans les larmes !
(A Gabrielle avec emportement.)
Et quel est, dites-moi, l'orgueilleux ravisseur
Qui m'ôte votre main, qui m'ôte votre cœur ?

GABRIELLE.

Quel qu'il soit, il doit être à vos yeux respectable- - -
Un plus long entretien me rendroit plus coupable.
Que l'ame est foible, hélas ! qu'elle a peu le pouvoir
De ne pas s'écarter des bornes du devoir !
J'y veux rentrer. (*A Couci.*)
L'honneur, le ciel, tout nous sépare...
Pour la derniere fois je vous dis- - - je m'égare- - -
L'un à l'autre, Couci, cachons-nous nos regrets ;
Adieu- - - souvenez-vous- - - ne nous voyons jamais- - -
(Elle va pour se retirer.)
(A Adele.)
Je tremble que Fayel- - -

Digitized by Google

COUCI.

Fayel ! c'eſt ce barbare,
Dont l'amour, juſtes cieux ! poſſede un bien ſi rare !
Lui !--- je cours à l'inſtant l'immoler de ma main---

GABRIELLE, *s'oppoſant avec vivacité au paſſage de Couci.*

Commencez donc, cruel, par me percer le ſein;
Comblez le ſort affreux qui pourſuit Gabrielle;
Elle n'eſt point aſſez parjure & criminelle :
Il manquoit à ſes maux, à ſon penchant ſecret,
D'embraſſer vos fureurs, de nourrir le forfait,
De proſcrire une vie à la ſienne attachée...
Que ma révolte éclate, & ne ſoit plus cachée!
Allez, barbare, allez, raſſemblant tous les coups,
Sous les yeux de ſa femme égorger un époux---
O Dieu ! ma deſtinée eſt-elle aſſez affreuſe ?
Quels ſont tous mes tourments ! je ſuis bien malheureuſe!
Hélas ! je me flattois qu'un cœur dans l'univers
Pourroit plaindre ma peine, & ſentir mes revers---
Et c'eſt Couci qui veut imprimer ſur ma vie,
La tache du ſoupçon & de la perfidie !
C'eſt Couci qui m'expoſe à perdre cet honneur,
Bien plus cher que ces jours conſumés de langueur,
Dont bientôt, grace au ciel ! la durée eſt remplie !
Fayel--- il n'eût jamais autant de barbarie;
Gabrielle mourante eût pu le déſarmer---

(*A Couci, en le regardant avec tendreſſe.*)

Tous doux percez mon cœur--- & vous ſavez aimer!

COUCI.

Crois que je ſais aimer, puiſque je vis encore.
Eh bien ! faut-il ſouffrir un rival que j'abhorre,
Dans un tyran jaloux te voir, te reſpecter,
Mourir de mon amour, ſans le faire éclater,
Quand de toi ſeule enfin mon ame eſt poſſédée ?
Faut-il me refuſer juſqu'à la moindre idée
Qui ſoulage mes maux, & flatte cette ardeur ?---

(*Avec tranſport.*)

Je ne pourrai jamais t'arracher de mon cœur.
D'un amant malheureux ſouveraine adorée;
Qui toujours de Couci ſeras idolâtrée---
Que la pitié du moins te parle en ma faveur.

GABRIELLE, *s'attendriſſant.*

La pitié, cher Couci !--- Dieu ! quelle aveugle erreur!

Digitized by Google

(*A Adele.*)
De l'abîme où je cours que ton bras me retire ;
(*Elle fait quelques pas.*)
Guide mes pas, fuyons- - -
COUCI, *se précipitant à ſes pieds.*
Qu'à tes genoux j'expire !
GABRIELLE, *regardant avec effroi derriere elle.*
(*A Adele.*)
Arrache-moi d'ici... (*A Couci.*) Je tremble... leve-toi...

SCENE IV.

GABRIELLE, COUCI, ADELE, MONLAC.

Officiers & écuyers de Fayel qui, dans le moment que Couci eſt aux pieds de Gabrielle & lui baiſe la main, ſe diviſent en pluſieurs troupes & fondent ſur l'une & l'autre, ainſi que ſur Adele & ſur Monlac ; Couci veut tirer ſon épée.

COUCI.

ON m'ôte mon épée !... ah ! lâches ! *Il voit qu'on ſe ſaiſit de Gabrielle.*
C'eſt moi ! de mes tranſports elle n'eſt point complice.
(*On l'emmene.*)
GABRIELLE, *que l'on emmene d'un autre côté.*
Il n'eſt point criminel- - - que ſeule on me puniſſe.

(*On baiſſe la toile.*)

Fin du troiſieme Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

La ſcene repréſente l'appartement du premier acte, on y voit un dais; c'étoit une des marques de diſtinction dont jouiſſoient les Seigneurs bannerets. A un des côtés du Théâtre, eſt une eſpece de portiere fort riche, à l'antique, qui eſt ſenſée couvrir la porte d'un autre appartement. On ſe reſſouviendra que ces Seigneurs bannerets avoient des officiers, des hommes d'armes, &c. & que leur autorité ne différoit guere de celle des Souverains.

SCENE PREMIERE.

FAYEL, *entrant ſur la ſcene avec tous les tranſports de la fureur & entouré d'une troupe d'écuyers, d'officiers & d'hommes d'armes, à qui il adreſſe la parole.*

QU'on lui perce le flanc de cent coups de poignard!
Que dans ſon cœur la mort entre de toute part!
Par degrés, ſur ſes jours, épuiſons la vengeance;
(*Ils ſont prêts à ſortir, Fayel court à eux & les arrête.*)
Inventez des tourmens égaux à ma ſouffrance;
Qu'il ſe ſente mourir---
(*Ils vont ſe retirer, il va encore à eux.*)
Non, pour quelque moment,
Qu'il vive; ſuſpendons un juſte châtiment.
Avant que le coupable, au gré de ma furie,
Dans un ſupplice horrible ait exhalé la vie,
Je veux ſavoir ſon nom, ſon rang, dans quel ſéjour,
De quels monſtres enfin il a reçu le jour,
Entrer dans les replis d'une ame criminelle,
Y ſaiſir les forfaits d'une femme infidelle,
Me remplir de ma peine & m'en raſſaſier;
Je veux enviſager mon malheur tout entier.

Digitized by Google

S'il eſt quelque douceur dans mon ſort effroyable,
C'eſt de voir à quel point l'infortune m'accable,
De meſurer de l'œil, d'oſer approfondir
L'abîme épouvantable où je vais m'engloutir---
Le feu de la fureur s'allume dans me veines!---
Je brule---(*A ſes officiers & écuyers.*)
Que chargé des plus peſantes chaînes,
Entouré de la mort, on entraîne à mes yeux
Le perfide--- ah je ſuis vingt fois plus malheureux!
En vain pour tourmenter l'odieuſe victime,
Irritant plus encor le courroux qui m'anime,
J'emploierois le ſecours de la flamme & du fer:
C'eſt moi qui dans mon ſein recele tout l'enfer!
Oui, je ſuis déchiré des plus vives bleſſures,
Oui, je ſens tous les maux & toutes les tortures;
Je mourrai dans la rage & dans le déſeſpoir,
En horreur à ce ciel, que je ne puis plus voir:
Mais j'emporte au tombeau cette douce eſpérance:
J'aurai pu juſqu'au bout aſſouvir ma vengeance.
Je veux--- Raymond--- qu'il vienne---

(Ils ſortent.)

SCENE II.

FAYEL, *ſeul, s'appuyant la tête ſur un fauteuil, la releve.*

IL eſt donc dévoilé
Ce myſtere d'horreur--- Mon œil eſt deſſillé!
Voilà pourquoi l'ingrate éprouvoit tant d'alarmes!
Voilà pourquoi ſes yeux étoient remplis de larmes!---
A mon reſſentiment ne crois pas échapper:
C'eſt au cœur d'un rival que je veux te frapper;
C'eſt-là qu'à tes regards ma main impatiente
Brûle de préſenter une image effrayante,
D'offrir d'un ennemi le ſang encor fumant---
Je veux que goutte à goutte on épuiſe ſon flanc.
J'aurois de la pitié!--- qui! moi! quand Gabrielle
Pour un ſenſible époux ne fut pas moins cruelle!
Eh! quel eſt mon deſtin?--- Penchant trop écouté,

Digitized by Google

C'eſt toi qui m'as conduit à cette extrémité !---
J'étois né pour aimer avec idolâtrie ;
L'amour, l'amour eût fait le bonheur de ma vie ;
De Gabrielle aimé, j'euſſe été vertueux ;
Tout ce fut reſſenti du charme de mes feux---
Mon hymen n'a formé qu'une odieuſe chaîne !
Je n'ai pu, miſérable ! inſpirer que la haine !---
Eh bien, livrons-nous donc à toutes ces fureurs ;
Jouiſſons du plaiſir de déchirer deux cœurs,
D'y porter tous les traits d'une main meurtriere ;
Répandons mes poiſons ſur la nature entiere.
Qui, puiſque l'on me pouſſe à cet excès affreux,
Je voudrois que par moi tout devint malheureux.

SCENE III.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL, *faiſant avec vivacité quelques pas au-devant de Raymond.*

L'Auteur de mes tourmens tarde bien à paraître !
(*Avec chaleur.*)
Eh bien... dis... le pays, le nom, le rang du traître ?

RAYMOND.

Un œil audacieux, l'appareil des guerriers,
La valeur, tout annonce un de nos Chevaliers ;
Son front n'eſt obſcurci d'aucune ombre de crainte ;
Il n'eſt même à ſa bouche échappé nulle plainte ;
Il a vu ſous nos coups tomber ſon écuyer,
Et ſon orgueil encor paroît nous défier.

FAYEL.

Cet orgueil inſolent, je ſaurai le confondre ;
Il garde le ſilence ? acheve de répondre.

RAYMOND.

Son trouble ſeulement éclate dans ces mots :
» Elle n'eſt point coupable, & j'ai cauſé ſes maux ! »

FAYEL.

Elle n'eſt point coupable !

RAYMOND.

A cette ſombre idée,
J'ai ſurpris le ſecret d'une ame intimidée.

Digitized by Google

FAYEL.

Raymond, il tremblera. Grace à tes ſoins heureux,
Je puis donc à la fois me venger de tous deux!
Ah! je goûte d'avance une cruelle joie!
L'une & l'autre victime, à ma fureur en proie,
Partageant le ſpectacle & l'horreur de leur ſort,
S'enverront pour adieux les accens de la mort.

RAYMOND, *avec étonnement.*

Gabrielle, Seigneur!...

FAYEL.

Gabrielle, elle même...
Oui, je déchirerai... plus que jamais je l'aime!...
Des traits qui m'ont bleſſé, voila le plus mortel!
Et n'être point aimé!... ce rival... juſte ciel!...
Ne pourrai je auſſi loin que s'étend ma vengeance,
Porter ſon châtiment, prolonger ſa ſouffrance?
Ne peut-il que mourir qu'eſt-ce que le trépas?
La fin de la douleur!...
(*A Raymond en regardant du côté des portes.*)
Et je ne le vois pas!
Et mes yeux ne ſont point fixés ſur ſon ſupplice!

RAYMOND.

A l'inſtant il paroît.

FAYEL.

Raymond, & ſa complice?

RAYMOND.

Nous l'avons auſſi-tôt ramenée à la tour.

FAYEL.

Pleurant l'indigne objet de ſon coupable amour?

RAYMOND.

Dans ſes larmes noyée, accablée & mourante...

FAYEL, *avec rapidité.*

Raymond, que m'apprend-tu? Gabrielle expirante!
Va, cours à la priſon...
(*Raymond a fait quelques pas, Fayel court après lui & l'arrête.*)
Attends.. je veux ſavoir...
Juſqu'aux moindres horreurs de ce forfait ſi noir.
Développer le fil de cette perfidie...
Gabrielle à ce point dans le crime enhardie!...
(*Il s'appuie la tête ſur un fauteuil.*)
Que je ſuis malheureux! *Il reſte quelques temps dans cette ſituation, enſuite avec vivacité à Raymond.*
C'eſt toi, cruel, c'eſt toi

Digitized by Google

Dont l'esprit infernal s'est emparé de moi ;
Tu connoissois mon cœur de soupçon susceptible ;
Tu sais que des mortels je suis plus sensible...
Pourquoi me montrois-tu ce trop fatal écrit ?

RAYMOND.

Vous m'aviez dit, Seigneur...

FAYEL.

Non, je ne t'ai rien dit.
Tantôt à ses genoux déposant mes alarmes,
Je dissipois son trouble, & j'essuyois ses larmes ;
Mes transports... pour jamais ils alloient se calmer ;
J'obtenois mon pardon ; elle auroit pu m'aimer :
Et tu viens m'arracher à cette douce ivresse,
Pour mieux envenimer le trait dont je me blesse,
Pour verser dans une ame, ouverte à la fureur,
Tous ces sombres poisons dont s'enivre mon cœur !
Sans toi, mes yeux jaloux seroient fermés encore ;
Que me fait ce Couci que la tombe dévore,
Dans ses premiers soupirs un penchant étouffé ?
Mon amour violent en auroit triomphé.
Laisse-moi, malheureux, va, fors de ma présence,
Fuis, ou crains que la mort ne soit ta récompense...
(*Raymond se retire, & Fayel se promene seul sur le devant du Théâtre quelques instans.*)
Reviens, reviens ; dis-moi : songe que je t'entends ;
Que le sang va couler dans ces affreux instans.
Parle, cet étranger que tu n'as pu connoître,
Vers ces bois le hasard l'aura conduit peut-être...
Les observois-tu bien ? quels étoient leurs discours ?
Il y va de ma vie ; il y va de tes jours.

RAYMOND.

Je n'ai rien entendu...

FAYEL, *d'un ton menaçant.*

Crains une mort cruelle...

RAYMOND.

On l'a surpris, Seigneur, aux pieds de Gabrielle.

FAYEL.

Il étoit à ses pieds !... & son trop foible époux
Le bras levé sur elle, a retenu ses coups !
Et mon aveugle amour étoit prêt à l'absoudre !
Le crime est avéré : laissons tomber la foudre.
Ah ! Raymond... cher ami, t'ai-je pu condamner ?
Excuse mes transports ; tu dois me pardonner...

Mes

Digitized by Google

Mes malheurs ont aigri ce fougueux caractere ;
Facile à s'adoucir, si l'on daignoit me plaire---
Ce n'eſt donc qu'à toi ſeul dans l'univers entier ;
Qu'un maître infortuné pourroit ſe confier !
Tout irrite mes maux ; nul eſpoir ne me flatte---
Il étoit à ſes pieds !... tu mourras, femme ingrate ;
Rien ne peut te ſauver. (*A Raymond.*)
Allons, que ma fureur
Rempliſſe ce ſéjour d'épouvante & d'horreur,
De la ſoif de leur ſang mon ame eſt dévorée...
De ces lieux, à Vergi qu'on défende l'entrée ;
Vers Dijon empreſſé de retenir le Roi,
Qu'il coure lui porter ſon hommage & ſa foi---
Les Rois, tous les humains, & le ciel & la terre,
Je hais tout, & ma haine à tout livre la guerre---

SCENE IV.

FAYEL, COUCI, RAYMOND, *troupes d'écuyers & d'officiers de Fayel qui entourent Couci, chargé de fers, & n'ayant ni caſque ni épée.*

FAYEL, *tirant le poignard & courant avec impétuoſité ſur Couci.*

AH ! je perce ton cœur !
(*Il s'arrête, & remet ſon poignard à ſa ceinture.*)
Non, monſtre des enfers,
N'y rentre point encor ; que ſur ce cœur pervers
La mort prête à frapper, demeure ſuſpendue !
Il faut me découvrir---que je ſouffre à ſa vue !---
Il faut me découvrir les criminels détours,
Tous les forfaits cachés de tes lâches amours---
Ou les tourmens---.

COUCI.
Tu veux irriter mon courage..

Qu'il coure lui porter. Nous avons déja dit que le Preux de Vergi avoit été ſecouru par Philippe-Auguſte dans ſes démêlés avec le Duc de Bourgogne, ſon Souverain, aux conditions que le comté de Vergi relevetoit de la Couronne de France, &c.

Digitized by Google

Je ne te rendrai point outrage pour outrage.

(Avec fierté.)

Ecoute-moi, Fayel : je te hais, & te plains.
S'il ne se fût agi que de mes seuls destins,
Crois que de tes fureurs l'indigne violence
Ne m'eût forcé jamais à rompre le silence ;
J'ai vu de près la mort, & j'appris à mourir.
Plus ferme encor, je sais, & me taire, & souffrir.
Un intérêt plus cher que celui de ma vie,
Je dirai plus, le seul dont mon ame est remplie,
Pourra m'ouvrir la bouche, & me presser enfin
D'essayer d'adoucir ce courroux inhumain ;
Epuise sur mes jours ta cruauté jalouse :
Mais réponds : que t'a fait ta malheureuse épouse ?
Pourquoi porter l'effroi dans son cœur éperdu,
Quand sa vertu- - -

FAYEL, *furieux.*

C'est toi qui vantes sa vertu,
Traître ! Etoit-ce à ses pieds ?- - - & tu n'as qu'une vie !
A mon gré je ne puis assouvir ma furie !
Le trépas- - -

COUCI.

Va, c'est moi qui devrois te montrer
Ce sombre emportement où tu peux te livrer !
Tu m'arraches bien plus qu'une vie odieuse
Dont la fin, sans ton crime, eût été douloureuse.
Tu me ravis un cœur- - - tu m'ôtes tout, Fayel ! - - -
Ah ! le trait de la mort n'est pas le plus cruel :
Il est d'autres tourmens, ame atroce & barbare,
Que tous ceux qu'aujourd'hui ta rage me prépare !
Avant qu'un nœud formé par le ciel en courroux
Eût joint un digne objet au plus cruel époux,
Je l'aimois- - -

FAYEL, *éprouvant la plus cruelle agitation.*

Tu l'aimois ?

COUCI.

J'adorois Gabrielle ;

(Fayel dans ces momens est livré à toutes ses fureurs, il se promene à grand pas sur le Théâtre, regarde Couci avec des yeux enflammés ; va du côté de Raymond, revient à Couci.)

Et j'attendois l'instant de m'unir avec elle.

Digitized by Google

FAYEL, *à Raymond.*

Ne m'avois-tu pas dit que Couci n'étoit plus ?
Quel éclair m'a frappé ?- - - preſſentiment confus,
Qu'avec avidité ma vengeance t'embraſſe !- - -
Quel autre que Couci montreroit tant d'audace ?
Pour m'accabler, les morts quitteroient leurs tombeaux !

COUCI.

Oui, j'ai revu le jour pour ſentir tous les maux !

FAYEL, *avec un cri.*

C'eſt Couci ! dans mes mains !... plaiſir de la vengeance,
Je vais donc te goûter, & mon bonheur commence !
C'eſt Couci ! ce rival- - - qui ſans doute eſt aimé ! - - -
Quel trait !... ah ! mon courroux s'eſt encore allumé !
(A ſes écuyers, &c.)
Avancez le tourment qui doit punir ce traître ;
Pour expirer cent fois ne ſauroit-il renaître ?
Frappez. *Pluſieurs de ſes écuyers tirent leurs épées, & vont pour frapper Couci.*

COUCI, *avec une tranquillité dédaigneuſe à Fayel.*

On te diſoit Chevalier !

FAYEL, *ſortant de ſa fureur, & prenant un ton plus moderé.*

Et c'eſt toi
Qui me rends à l'honneur, à ce que je me dois !
(A Couci avec tranſport.)
Couci vient d'empêcher que mon front ne rougiſſe !
C'eſt un crime de plus qu'il faut que je puniſſe.
Non, non, ne prétends pas, Couci, m'humilier ;
Tu vas voir, ſi Fayel eſt digne Chevalier !
La honte m'eût flétri ; ton attente eſt trompée.
(A ſes écuyers, &c.)
Qu'on détache ſes fers ; donnez-lui ſon épée ;
Qu'on m'apporte la mienne. . . *ſes écuyers ſortent.*
Allons, c'eſt dans ces lieux ;
Qu'il faut qu'à l'inſtant même expire un de nous deux,
De ton ſort & du mien que le glaive décide.
(On détache les chaînes de Couci.)
Je vais donc dans ton ſang tremper ma main avide !
(Les écuyers qui étoient ſortis, reviennent & apportent l'épée de Couci & celle de Fayel ; ils préſentent auſſi des boucliers à leur maître.)
Non, point de bouclier. Rejettons loin de nous
Ce qui peut affoiblir ou détourner les coups.

Digitized by Google

Combattons pour mourir ; c'eſt le prix que j'envie,
Pourvu que de ſa mort la mienne ſoit ſuivie !
(A Raymond.)
Ecoute-moi, Raymond. *Il l'amene ſur le bord du Théâtre, & d'une voix moins élevée.*
Si, trompant ma fureur,
Mon deſtin ennemi, *en jettant les yeux ſur Couci.*
Le déclaroit vainqueur,
J'exige ta parole, & j'attends de ton zele
Que tu plonges le fer au ſein de Gabrielle,
Que ſon dernier ſoupir s'échappe avec le mien,
Surtout de mon trépas qu'elle ne ſache rien ;
Et, pour mieux la frapper, qu'elle entre dans la tombe,
En croyant que Couci ſous mes armes ſuccombe.
(Il revient au milieu du Théâtre vers Couci qui a l'épée à la main ainſi que Fayel.)
(A ſes écuyers, &c.)
Si le Ciel protégeoit un rival déteſté,
Laiſſez-le de ces lieux ſortir en ſureté ;
Qu'on ſuive en tout les loix de la Chevalerie ;
Que ma haine ſurvive & non la perfidie.
(A ſes écuyers, &c.)
Allez, nous combattrons, nous mourrons ſans témoins ;
Pour croire à ſon honneur, je ne le hais pas moins :
Mais l'un & l'autre ici ſe rendent trop juſtice,
Pour craindre qu'un de nous recoure à l'artifice.
(Les écuyers ſortent.)

SCENE V.

FAYEL, COUCI, *ils ont tous deux l'épée à la main.*

FAYEL, *à Couci.*

(Il s'apprête à combattre.)

SOnge à parer mes coups.

COUCI.

Fayel, je ſuis connu ;
Peut-être juſqu'à toi mon nom eſt parvenu ;
L'Aſie a vu tomber ſes guerriers ſous mon glaive,

Digitized by Google

Et mon trophée encor dans ſes plaines s'éleve :
J'ignore donc la crainte, & brave le danger ;
Plus que toi, je dois être ardent à me venger :
Mais--- mon cœur accablé d'une douleur mortelle,
Ne voudroit que haïr l'époux de Gabrielle.

FAYEL.

Dans ces ménagemens, perfide, j'entrevoi
Le ſentiment ſecret qui t'impoſe la loi ;
Tu crains d'être coupable aux regards d'une ingrate :
Tu ne le ſeras point ; que notre haine éclate.

COUCI.

Oui ſans doute, Fayel, je crains de l'offenſer.
Va !--- j'aime plus que toi. Tu brûles de verſer
Le ſang que m'ont laiſſé les fureurs de la guerre !
Hâte-toi : de ſes flots abreuve cette terre ;
Tranche des jours affreux---

FAYEL.

Ah ! barbare, c'eſt moi
Qui deſire ma fin, & qui l'attends de toi ;
C'eſt Fayel qui demande à ta main vengereſſe
Un trépas qui le fuit, & qu'il pourſuit ſans ceſſe---
(*A Couci avec tranſport.*)
Trompe-moi ſur mes maux, dis-moi : lorſque Vergi...
Pourquoi m'a-t-il caché ?--- tout eſt mon ennemi !
Quand ſa main préparoit ce nœud, ce nœud horrible,
Sa fille--- à ton amour étoit-elle ſenſible ?
La ſeule obéiſſance au pouvoir paternel
L'eût-elle décidée à marcher à l'autel ?
Ne crains point d'irriter une funeſte flamme ;
Verſe tous les poiſons juſqu'au fond de mon ame ;
Elle t'aimoit ? *Il regarde Couci d'un air inquiet.*

COUCI, *marquant quelque embarras.*

Peut-être auroit-elle obéi---
Si ſon pere eût voulu---

FAYEL, *avec fureur.*

Ton trouble t'a trahi.
Oui, l'on t'aimoit ! on t'aime ! ah monſtre ! à ma furie...
(*Il lui porte des coups d'épée.*)
Défends-toi, défends-toi ; je t'arrache la vie.

(*Ils entrent, en ſe battant, dans les couliſſes ; on entend encore le bruit des épées, quelque temps après qu'il ſe ſont retirés.*)

Fin du quatrieme Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

Le Théâtre eſt obſcurci ; la ſcene ne change point : c'eſt le même appartement qu'on vient de voir dans l'acte précédent.

SCENE PREMIERE.

FAYEL, RAYMOND.

RAYMOND, *empreſſé de ſuivre Fayel qui traverſe le théâtre d'un pas précipité, la main appliquée ſur ſon côté.*

VOtre ſang qui s'élance !... Arrêtez... un inſtant...
Acceptez de ma main le ſecours bienfaiſant...

FAYEL, *tombant de foibleſſe dans un fauteuil, prenant un ton concentré & ténébreux qu'il gardera juſqu'à l'avant-derniere ſcene.*

Laiſſe-le s'échapper ; par torrens qu'il jailliſſe !
Je ne puis aſſez tôt terminer mon ſupplice !

RAYMOND, *raccommodant l'appareil de la bleſſure de Fayel.*

Souffrez- - -

FAYEL.

Ami, je cede à tes ſoins généreux :
Oui... que mon ame encor ne rompe point ſes nœuds !
O Ciel, qui me trahis, que Fayel vive une heure,
Le temps de ſe venger ! tonne enſuite, & qu'il meure.
(*Il garde un profond ſilence, & tombe dans l'accablement.*)

RAYMOND.

De quel effroi funebre il a rempli ces lieux !
Le calme aſſoupiroit ſes accès furieux ?

FAYEL, *ſe levant avec impétuoſité.*

Je ſens de mes tranſports croître la violence,
Et je cours préparer... la plus grande vengeance.
(*d'une voix plus ſombre.*)
Je veux que la nature en frémiſſe d'horreur,
Que nos derniers neveux reculent de terreur- - -
Le courroux infernal lui-même auroit eu peine
A concevoir le coup que va porter ma haine ;

Digitized by Google

Moi-même- - - je frissonne.

RAYMOND, *vivement.*

Iriez-vous égorger
Votre épouse- - -

FAYEL.

Fayel- - - saura mieux se venger.

RAYMOND.

Quoi, Seigneur!

FAYEL.

Ce trépas redouté du vulgaire,
Pour qui cherche à punir, n'est qu'un trait ordinaire;
Oui, la mort la plus lente est le terme des maux;
Dans ce dernier moment tous les coups sont égaux.
Une autre peine attend une épouse infidelle,
Raymond, &- - - je voudrois qu'elle fut éternelle.
Peut-elle assez souffrir... Grand Dieu! je l'apperçoi...
Dis-lui qu'elle m'attende, & reviens près de moi.

SCENE II.

GABRIELLE, ADELE, RAYMOND.

(*Gabrielle est échevelée & mourante dans les bras d'Adele qui l'amene lentement sur la scene.*)

RAYMOND, *à Adele.*

VOus pouvez l'avertir, Adele, que mon maître,
A ses regards ici va bientôt reparoître.

ADELE.

Raymond, peignez-lui bien l'excès de sa douleur.

(*Raymond se retire.*)

SCENE III.

GABRIELLE, ADELE.

ADELE, *en regardant sa maîtresse.*

HÉlas! de ses chagrins tout accroît la rigueur!
Tout s'obstine à nourrir sa tristesse profonde,
A briser tous les nœuds qui l'attachoient au monde!
O Dieu, viens l'appuyer de ton bras protecteur!

Digitized by Google

Il ne lui reſte plus d'autre conſolateur ;
Daigne écouter ma voix pour cette infortunée !- - -
Madame, ouvrez les yeux- - -

GABRIELLE, *revenant à la vie, & avec un long ſoupir à Adele.*

Quelle eſt ſa deſtinée ?

ADELE.

Que me demandez-vous ?

GABRIELLE.

Quoi ! tu ne m'entends pas ?
Et quel autre intérêt m'eût ravie au trépas ?
Pourquoi mon ame laſſe & de crainte abattue,
Prête à m'abondonner, s'eſt-elle ſuſpendue ?
Chere Adele- - - inſtruis-moi du deſtin de Couci ;
C'eſt mon malheureux ſort qui l'amenoit ici !

ADELE.

Je voulois emprunter quelque lumiere ſure
Qui put nous retirer de cette nuit obſcure :
A mes regards, ſoudain Raymond s'eſt dérobé.

GABRIELLE.

Couci ſous la vengeance auroit-il ſuccombé ?

ADELE

Madame, tout ſe tait, tout préſente à la vue
Une épouvante ſombre en ces murs répandue ;
Votre époux n'eût jamais un front plus ténébreux ;
Il paroît méditer quelque projet affreux ;
La terreur l'environne, & le trouble l'égare- - -
Dans un morne ſilence, un feſtin ſe prépare- - -

GABRIELLE.

Adele, qu'as-tu dit ? un feſtin ! dans ce jour !
Le crime & le malheur menacent ce ſéjour.
Ciel, épargne Couci ! Couci n'eſt point coupable :
C'eſt à moi d'aſſouvir un courroux implacable.
D'une vie odieuſe, ô Ciel, romps les liens,
Et veille ſur des jours bien plus chers que les miens !...
Ma pitié, chere Adele, a peine à ſe contraindre- - -
Mais de ce ſentiment l'honneur peut-il ſe plaindre ?
O vertu, pour fléchir ſous ta ſévérité,
Faudra-t-il étouffer juſqu'à l'humanité ?
Tu me reprocherois mes ſecretes alarmes ?
Ah ! du moins permets-moi la douleur & les larmes.

ADELE.

La ſource de ces pleurs peut-elle vous tromper

Digitized by Google

A de jaloux regards, croyez-vous échapper?

GABRIELLE, *avec une espece d'emportement.*

Eh bien! oui, c'est l'amour, c'est l'amour le plus tendre,
Non, Adele, mon cœur ne veut point s'en défendre,
C'est la plus vive ardeur qui l'emporte aujourd'hui;
Ouï mort ou mourant, je ne vois plus que lui.
Non, je ne prétends plus dissimuler mon crime;
Je viens à mon tyran présenter sa victime;
Je viens justifier son courroux inhumain,
Implorer le trépas comme un don de sa main.
Il est temps que ses yeux pénétrent mes blessures,
Et que je mette fin à d'éternels parjures.
Est-ce donc triompher, & suivre la vertu,
Que de cacher un cœur de remords combattu;
De borner ses efforts à renfermer sa honte,
De n'oser de ses pleurs jamais se rendre compte?
Je rougis de manquer à la sincérité;
Ma bouche a trop long-temps trahi la vérité:
Que Fayel sache enfin que sa femme l'offense,
Et- - - qu'un autre à sur moi conservé sa puissance.
En un mot, qu'il me frappe, & sauvons à ce prix- - -

ADELE.

Dieu! quel égarement agite vos esprits?

GABRIELLE.

Oui, grace au Ciel! le crime aisément se devine,
Dans cette nuit d'horreur, on trame ma ruine- - -
Tu parlois d'un festin par Fayel ordonné?
Comment... pour quel sujet... & quand est-il donné?
Lorsque tout prend la voix du sinistre présage- - -
(*Avec vivacité.*)
Mes yeux... mes yeux, Adele, ont percé le nuage;
La tempête est finie, & j'entre dans le port:
Ce festin qu'on apprête, Adele, c'est ma mort.
Je pénétre Fayel, & son affreux silence;
Je ne me trompe point à l'art de sa vengeance:
Les plus mortels poisons qu'il aura pu choisir,
Crois-moi, seront mêlés aux mets qu'on va m'offrir.
Oui, ma perte est certaine, & la main est trop sure.
J'embrasse avec transport ce favorable augure;
Oui, mon barbare époux a comblé tous mes vœux.
Je vole à cette table, Adele: mais je veux
Justifier...

SCENE IV.

FAYEL, GABRIELLE, ADELE, RAYMOND.

(Fayel paroît dans l'enfoncement du Théâtre ; il parle à Raymond, Gabrielle va se précipiter à ses pieds.)

GABRIELLE, *vivement.*

SEigneur, voyez couler mes larmes ;
Je le fais, contre moi je vous prête des armes- - -

FAYEL, *troublé.*

(A Raymond.)
Levez-vous. Pour remplir l'ordre que j'ai donné,
Attends- - - *(Il veut faire relever Gabrielle.)*

GABRIELLE.

Qu'à vos genoux mon sort soit terminé !
Mais l'innocence doit...

FAYEL, *d'une voix sombre, & la forçant de se relever.*

Non : levez-vous, vous dis-je...

GABRIELLE.

Seigneur, j'obéirai, puisqu'un époux l'exige- - -
(Elle apperçoit l'appareil plein de sang sur le côté de Fayel.)
Dieu ! vous êtes blessé !

FAYEL, *en la considérant avec une fureur réfléchie.*

J'ai reçu d'autres coups ;
Et celui-ci n'est pas le plus cruel de tous.

GABRIELLE, *regardant de tous côtés, & ensuite se tournant vers Adele ; d'une voix basse & effrayée.*

Il est mort... ah ! je cede au trouble qui me presse...
(A Fayel.)
Seigneur... apprenez-moi...

FAYEL, *courant à Raymond, & d'un ton furieux.*

Vole : que l'on s'empresse.

RAYMOND.

Quoi ! vous pourriez, Seigneur- - -

FAYEL.

Hâte-toi d'obéir,
Et, quand il sera temps, tu viendras m'avertir.

Digitized by Google

SCENE V.

FAYEL, GABRIELLE, ADELE.

FAYEL, *courant à Gabrielle & avec une fureur concentrée.*

JE t'entends... ma fureur...

GABRIELLE, *prosternée à ses pieds.*

Seigneur, prenez ma vie;
Qu'en ces lieux, par vos mains, elle me soit ravie!

FAYEL.

Non, tu ne mourras point... j'aspire à cet instant!
Tremble: tu ne sais pas la peine qui t'attend;
Non, tu ne mourras point.

(*Courant vers Adele avec emportement, & l'arrachant des bras de Gabrielle, qui veut la retenir.*)

Je te sépare d'elle,
Et pour jamais; va, sors.

GABRIELLE, *lui tendant les mains.*

Vous m'ôteriez Adele!- - -
Eh! c'est l'unique sein qui recueille mes pleurs!

(*Elle s'avance sur ses genoux vers Fayel qui ne la regarde pas.*)

Pouvez-vous ajouter encore à mes douleurs?- - -
Elle a vu commencer le destin qui m'accable;
Qu'elle en contemple, hélas! le terme déplorable.
Qui recevra mon ame & mon dernier soupir?
Qui du triste linceul daignera me couvrir?- - -
Ne me refusez pas- - -

FAYEL.

(*A Adele qu'il pousse avec colere par le bras.*)

Sors de ces lieux, te dis-je.

(*A Gabrielle.*)

Va, ta beauté pour moi n'a plus qu'un vain prestige.

(*Adele sort, en regardant plusieurs fois sa maîtresse, & en levant les yeux au ciel.*)

Digitized by Google

SCENE VI.

FAYEL, GABRIELLE.

FAYEL, *agité, parcourant le Théâtre.*

CEs perfides attraits, je les ai trop chéris !

GABRIELLE, *toujours à genoux.*

Ah ! mon pere ! mon pere ! - - -

FAYEL, *venant vers Gabrielle.*

Il n'entend point tes cris ;
Tu ne le verras plus ; du séjour que j'habite,
A Vergi désormais l'entrée est interdite.

GABRIELLE.

Mon pere aussi, cruel ?

(*Elle leve les mains au ciel.*)

Espoir des malheureux,
O mon Dieu ! sur mon sort daigne abaisser les yeux ;
Mon Dieu, daigne écouter ma voix qui te reclame !

FAYEL.

Il falloit l'implorer ce Dieu, lorsque ton ame
S'ouvroit au sentiment d'un amour criminel - - -

GABRIELLE, *avec quelque fermeté.*

Ne déshonorez point l'épouse de Fayel.
Privez-moi de la vie, & laissez-moi ma gloire ;
Du moins de vos fureurs préservez ma mémoire - - -
Cessez de déchirer un cœur qu'on a forcé
De vous taire les maux dont il est oppressé ;
J'avois déja donné, de l'aveu de mon pere,
Ce cœur qui gémissant de son devoir austere,
A su pourtant garder son honneur & sa foi,
Se soumettre à l'hymen, & respecter sa loi - - -
Ah ! je suis malheureuse & non pas criminelle.
Ne vous suffit-il point d'immoler Gabrielle ?
Sans flétrir sa vertu, prononcez son arrêt,
Mais épargnez des jours qui - - -

(*On observera que Fayel, pendant toute cette scene, a continué de parcourir le Théâtre à grands pas, toujours dans la même fureur, & Gabrielle n'a point quitté sa situation.*

Digitized by Google

SCENE VII.

FAYEL, GABRIELLE, RAYMOND.

RAYMOND, *à Fayel & d'un ton pénétré.*

Seigneur - - - tout eſt prêt.

GABRIELLE, *à Fayel.*

On diſoit qu'un feſtin - - -

FAYEL, *la regardant avec une ſombre fureur & d'un ton recueilli.*

Vous ſerez ſatisfaite - - -
Il vous attend. Allez.

GABRIELLE, *entraînée par Raymond.*

Combien je te ſouhaite,
O mort ! à mes douleurs tu vas donc mettre fin !

SCENE VIII.

FAYEL, *ſeul, tantôt marchant à grands pas, tantôt s'arrêtant.*

Quels affreux mouvemens s'élevent dans mon ſein !
Sur la coupable envain je déploverois ma rage !
Ciel ! celui qui punit ſouffre-t-il davantage ?
Il eſt donc vrai, Fayel : pour toi plus de bonheur !
Tu ne peux déſormais inſpirer que l'horreur ;
Tu ne peux plus aimer ! - - - eh bien ! ſentons la haine ;
Par les tourmens d'autrui, je charmerai ma peine - - -
Si le ſort à préſent terminoit mon deſtin - - -
Ce froid mortel vient-il m'avertir de ma fin ? - - -
Ah ! donnons au courroux dont mon ame s'enivre,
Donnons tous les tourmens qui me reſtent à vivre.

Digitized by Google

SCENE IX.

FAYEL, RAYMOND.

FAYEL, *allant au-devant de Raymond qui eſt dans le plus grand accablement.*

ENfin ſuis-je vengé ?

RAYMOND.

Jour d'éternelle horreur !
Oui, vous l'êtes- - - grand Dieu !

FAYEL.

Cette ſombre douleur,
Tu devois l'éprouver, quand tu voyois ton maître
Le jouet, à la fois, d'une ingrate & d'un traître- - -
Sans doute à mes regards elle va ſe montrer ?

RAYMOND.

La voici qu'on amene- - -

SCENE X.

FAYEL, GABRIELLE, *ſoutenue par deux écuyers qui l'amenent lentement*, RAYMOND.

GABRIELLE, *à Fayel.*

AU moment d'expirer,
On me rappelle encor--- La haine ingénieuſe,
A-t-elle imaginé quelque mort plus affreuſe,
(*On l'aſſied dans un fauteuil.*)

FAYEL, *aux deux écuyers.*

Sortez.

(*Ils ſortent.*)

SCENE XI.

FAYEL, GABRIELLE, RAYMOND.

GABRIELLE, *s'adreſſant à Fayel d'une voix défaillante.*

CRaindriez-vous qu'un poiſon ſans vigueur
N'eût pas à votre gré ſervi votre fureur ?

Digitized by Google

Votre attente, Fayel, ne ſera point trahie.
Mais quoi ! peu ſatisfait de m'arracher la vie,
De mon dernier moment vous brûlez de jouir !
Eh bien ! contentez-vous, & voyez-moi mourir.

FAYEL.

Le poiſon- - - (*A Raymond.*)
Que dit-elle ?

GABRIELLE.

Eh ! pourquoi cette feinte ?
Penſez-vous que ma fin m'inſpire quelque crainte ?
Vous m'avez trop appris à voir de près la mort.
J'ai cru qu'à cette table, & j'ai béni mon ſort,
Le trépas m'attendoit- - - me ſerois-je trompée ?

FAYEL.

Ma main, d'un coup plus ſûr, perfide, t'a frappée...
Ce n'eſt pas le poiſon que renferme ton ſein.
(*Raymond fait un geſte de terreur.*)

GABRIELLE.

Je ne mourrois pas ! ciel ! quel eſt donc mon deſtin ?

FAYEL.

D'expier un forfait- - -

GABRIELLE, *d'un ton véhément.*

Que ta fureur redouble,
Inhumain ! - - - *elle ſe précipite à ſes pieds.*
Ah ! Seigneur, pardonnez à mon trouble...
Voyez-moi dans les pleurs, embraſſer vos genoux ;
Contre une infortunée armez votre courroux ;
J'ai ſeule mérité toute votre colere ;
Mais... mais daignez ſauver... je ne puis plus me taire.

FAYEL, *la regardant avec fureur*

Femme indigne ! - - - tu veux me parler de Couci ?

GABRIELLE, *toujours aux pieds de Fayel, & vivement.*

Seigneur, c'eſt le haſard qui l'a conduit ici ;
Il n'étoit point inſtruit qu'une chaine éternelle- - -
Frappez, Seigneur- - - je ſuis la ſeule criminelle ;
Sans nul eſpoir enfin, Couci quittoit ce lieu ;
Hélas ! nous nous diſions un éternel adieu ;
Je lui cachois des pleurs, qu'en ſecret je dévore.
Je ne le verrai plus- - -

FAYEL.

Tu vas le voir encore ;
Leve, leve les yeux ; (*Il tire le rideau qui couvre la porte de l'autre appartement.*)

Digitized by Google

Regarde : c'eſt ainſi
Qu'un époux outragé ſait te rendre Couci.

(Gabrielle ſe leve, & fait un cri en voyant le corps de Couci qui eſt dans les couliſſes, couvert du manteau des croiſés.)

GABRIELLE.

Couci ! *(elle va retomber dans le fauteuil.)*
Dieu ! qu'ai-je vu ?

FAYEL.

Ton ouvrage, perfide.
Pour lui percer le flanc, tu m'as ſervi de guide ;
C'eſt toi, c'eſt ton amour qui m'a pouſſé le bras ;
C'eſt de ta main qu'un traître a reçu le trépas ;
Le voilà cet amant ! - - - contemple ma victime.

GABRIELLE, *s'abandonnant au déſeſpoir.*

Couci ! Couci n'eſt plus ! ô déſeſpoir ! ô crime !

FAYEL.

Oui, j'ai commis un crime, & c'eſt de t'adorer !

GABRIELLE, *avec tout l'emportement poſſible.*

Cruel ! puiſque de ſang tu te veux enivrer,
Qui retient ta fureur ſur mes jours ſuſpendue ?
Que j'obtienne une mort trop long-temps attendue !
Viens déchirer ce ſein qui demande tes coups ;
En y plongeant le fer, montre-toi mon époux.
Ces nœuds, ces nœuds ſacrés qui nous lioient, barbare,
Tu les as tous rompus ; le crime nous ſépare ;
Frappe un cœur déſolé qui, rebelle à ſa foi,
Ne peut plus reſſentir que de l'horreur pour toi.
Ne ſuis que les tranſports du courroux qui t'enflâme,
Oſe à cette victime, oſe ajouter ta femme :
Elle ne connoît plus ni raiſon, ni devoir,
Ni les droits de l'hymen, ni ton fatal pouvoir,
Ni le ſoin de ſa gloire, & de ſa renommée ;
Toute entiere aux douleurs dont elle eſt conſumée,
Pleine d'un ſouvenir qui ne mourra jamais,
Tu la verras livrée à d'éternels regrets ;
Tyran, tu m'entendras te répéter ſans ceſſe,
Que toujours à Couci j'ai gardé ma tendreſſe,
Que rien n'a pu détruire un penchant malheureux,
Que le temps & ta haine ont animé ces feux,
Que malgré le trépas, malgré toute ta rage,
Les traits approfondis d'une ſi chere image

Se

Digitized by Google

Se graveront toujours dans mes ſens éperdus,
Que même en ce moment je l'adore encor plus---
Oui, chère ombre, reçois les vœux que je t'adreſſe,
A tes mânes ſanglans je fais cette promeſſe,
Je te jure un amour, (*en regardant Fayel.*)
qui brave ſa fureur---
(*A Fayel.*)
Va; je ne te crains plus--- je meurs de ma douleur.

FAYEL.

Pourſuis, pourſuis; ma haine eſt trop juſtifiée,
Et de tes pleurs encor n'eſt point raſſaſiée!
Non, ce n'eſt point la mort que je veux te donner:
Un autre à cette peine auroit pu ſe borner;
Le poiſon n'auroit pas aſſouvi ma vengeance;
Va, j'ai ſu mieux punir l'ingrate qui m'offenſe;
Par de nouveaux éclats, tu viens de m'outrager:
Ton époux n'a plus rien, perfide, à ménager.
Malgré moi, combattu par une pitié vaine,
J'ai frappé juſqu'ici d'une main incertaine,
Et dans ce moment même encor tu me bravois?
Reçois le dernier coup que je te réſervois:
(*Gabrielle l'écoute, avec une curioſité mêlée d'effroi.*)
Dans ce ſein où mon fer s'eſt ouvert un paſſage,
J'ai ſurpris une lettre, aliment de ma rage:
J'ai lu que mon rival, pour prix de ton ardeur,
Vouloit qu'après ſa mort on te portât ſon cœur---

GABRIELLE.

Acheve... acheve... ô ciel! quelle terreur ſoudaine!...

FAYEL.

Tu ſors de cette table où t'appelloit ma haine,
Où la vengeance étoit aſſiſe à tes côtés---

GABRIELLE, *ſe levant à moitié.*

Eh bien!---

FAYEL.

Parmi les mets que l'on t'a préſentés,
Le cœur de ton amant... frémis... tu dois m'entendre.

GABRIELLE.

Son cœur!... (*avec un cri.*)
Ah! je vois tout! (*elle va vers le corps de Couci.*)

Digitized by Google

FAYEL, *tirant son poignard sur Gabrielle ; la pousse d'un bras ; & de l'autre la menaçante du même poignard.*

Tombe, & meurs sur la cendre...

(Elle tombe sur le corps de Couci, Fayel va la poignarder.)

SCENE XII & derniere.

FAYEL, GABRIELLE, VERGI, RAYMOND, ADELE, écuyers, &c.

VERGI, *mettant la main sur son épée pour repousser les écuyers de Fayel qui veulent l'empêcher d'entrer, & suivi d'Adele qui court à Gabrielle ; il vole à Fayel, & lui arrache son poignard qu'il jette à terre.*

ARrête... qu'ai-je appris ? que d'horreurs !

(Il se penche sur sa fille, l'embrasse, & tâche de la soulever.)

Leve-toi,

(Adele de son côté cherche à faire revenir Gabrielle, Fayel est immobile de fureur.)

Gabrielle... ma fille... ouvre les yeux... c'est moi...

(A Adele.) *(A Gabrielle, en pleurant.)*

Prêtez-moi votre main... c'est ton malheureux pere...

Ma fille, dans mes bras viens revoir la lumiere...

Adele... c'est envain que nous la secourons !

(Ils la soulevent, & elle retombe comme un corps privé de la vie.)

Ma fille !... Il *(est à genoux penché sur le corps de sa fille, qui vient d'expirer de douleur.)*

(A Fayel.)

Elle n'est plus ! ah, barbare !...

FAYEL, *s'arrachant avec fureur son appareil.*

Mourons.

(Fayel tombe dans les bras de Raymond.

(Le rideau s'abaisse.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

Errata. Page 21. Ou ferois-je ton pere ? *lisez* Ou ferai-je ton pere ?

Digitized by Google

LA FÊTE DES TIGRES,

PASTORALE HÉROIQUE,

EN TROIS ACTES,

ORNÉE DE CHANTS ET DE DANSES.

A MARSEILLE,

Chez SUBE & LAPORTE, Libraires, au Parnaſſe Français.

M. DCC. LXXIX.

AVEC APPROBATION.

Digitized by Google

ACTEURS.

PHESOÏ, *ancien Général, Chef des Bergers.*

SADAK, *Général des Armées de Perſe.*

NOURENHI, *Fille de Pheſoï.*

NOURADIS, *Bregere, Amie de Nourenhi.*

MISNAR, *Roi de Perſe.*

HORAM, *Officier du Roi de Perſe.*

TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES.

TROUPE DE GUERRIERS.

GARDES DU ROI DE PERSE.

La Scéne eſt en Perſe, au milieu d'une Forêt.

Digitized by Google

LA FÊTE DES TIGRES,

PASTORALE HÉROIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre repréſente une Forêt.

SCENE PREMIERE.

PHESOI, NOURENHI, NOURADIS.

DUO.

PHESOI, NOURENHI.

SOleil reçois nos hommages,
Les Cieux te doivent leur clarté;
Et tes feux ſur nos rivages
répandent la fécondité.

Digitized by Google

Sur tout ce qui reſpire
Tu verſes tes bienfaits :
Soumis à ton Empire,
Nous chantons ta gloire à jamais.

PHESOI.

Ma Fille, voici les jours heureux où les Bergers ſe raſſemblent dans cette Forêt, pour y célébrer la Fête des Tigres. Nourenhi n'a pas oublié quelles ſont les Loix qui nous gouvernent durant cette cérémonie.

NOURENHI.

Non, mon Pere ; je n'ai pas oublié qu'une parfaite égalité régne parmi nous. Soumis aux Loix de la Nature, chacun jouit ici d'une heureuſe liberté ; & nous voyons renaître dans nos Forêts cet âge d'or qui, dans le reſte de la terre, paſſe à peine pour une Fable.

PHESOI.

Oui, ma Fille ; l'indépendance fait notre bonheur. Ces Bergers m'ont choiſi pour leur Chef. Ce titre ne me donne que le droit de leur ſervir de Pere, de les ſecourir comme mes Enfants. Mais, ſais-tu, ma Fille, juſqu'ou s'étend cette liberté ? Sais-tu.....

NOURENHI.

Mon Pere, juſqu'aujourd'hui, j'ai ignoré la plûpart de nos Loix, & je ne deſire de ſavoir que ce que mon Pere voudra bien m'apprendre.

PHESOI.

Eh bien, il eſt tems de t'inſtruire que tous ces Bergers ont le droit de choiſir parmi les Bergeres, celle pour qui ils ont le plus d'amitié, & à laquelle ils veulent s'unir par les nœuds du Mariage.

NOURENHI.

Ciel !

PHESOI.

Cette Loi te paroît dure ; tu en connoîtras un jour la ſageſſe..... Mais bientôt le Soleil aura fourni la moitié de ſa courſe, & c'eſt l'heure où les Bergers viendront

Digitized by Google

adreſſer leurs prieres à cet Aſtre bienfaiſant. Je vais les rejoindre, pour venir enſuite avec eux m'acquitter de mon devoir.

SCENE II.

NOURENHI, NOURADIS.

NOURADIS.

JE n'ai pas à me plaindre de ces Loix ; elles ont abrégé pour moi le tems des ſoupirs. Mais Nourenhi, qui n'a pas encore atteint ſa quinzieme année, qui n'a pas ſenti le pouvoir de l'Amour !

DUO.

NOURENHI.

De ces Loix quel eſt l'avantage !
Elles irritent ma fierté.
Oui, je préfére l'eſclavage
A cette triſte liberté.

NOURADIS.

Eh quoi ! ſans devenir ſenſible
D'un Berger tu ſuivrois le choix !
Il n'eſt point de ſort plus terrible ;
Il n'eſt point de plus dures Loix.

NOURENHI.

Quoi ſans amours !

NOURADIS.

Quoi ſans tendreſſe !

NOURENHI.

Paſſer ſes jours.

NOURADIS.

Dans la triſteſſe.

ENSEMBLE :

Il n'eſt point de ſort plus terrible,
Il n'eſt point de plus dures Loix.

Digitized by Google

Dieu d'Amour ſous ces ombrages,
Viens faire briller tes traits.
Bannis les Amans volages,
Et nous chanterons tes bienfaits.

NOURENHI.

Amour, Amour !

NOURADIS.

Dieu plein de charmes !

NOURENHI.

Amour, diſſipe nos allarmes.

NOURADIS.

Viens, Dieu pleïn de charmes,
Tarir nos larmes.

ENSEMBLE :

Dieu d'Amour, ſous ces ombrages..... &c.

NOURENHI,

(*Appercevant Sadak.*)

Ah, Nouradis !

SCENE III.

NOURENHI, NOURADIS, SADAK.

SADAK.

QUi que vous ſoyez, Filles charmantes, ne craignez pas ma préſence. Je ne viens point ici troubler vos ſecrets entretiens. Apprenez-moi ſeulement dans quels lieux je ſuis, & quels en ſont les Habitans.

NOURADIS.

Vous êtes dans la Forêt myſtérieuſe. Ces lieux ne ſont habités que par des Bergers qui viennent tous les ans y célébrer la mémoire d'un Héros, qui par ſa bravoure a détruit les Tigres dont cette Forêt étoit infeſtée.

NOURENHI.

Nos Fêtes finiront demain. Les Etrangers que le

Digitized by Google

hasard amene ici ont la liberté d'y assister, en se soumettant à nos Loix.

SADAK.

Ah ! je m'y soumets. Je veux.....

NOURENHI.

Je vais avertir mon Pere de votre arrivée. Il est le Chef des Bergers ; il vous instruira de ce que vous aurez à faire.

SCENE IV.

SADAK.

DEpuis le lever du Soleil, je me suis enfoncé dans cette Forêt, sans pouvoir en trouver l'issue. Je n'ai rencontré aucune Bête féroce. Au lieu des hurlemens affreux dont les Forêts retentissent ordinairement, je n'ai entendu que le chant des oiseaux..... Ces lieux paroissent cultivés. Ces arbres semblent avoir été éclaircis à dessein..... C'est ainsi que nos Ancêtres consacroient au Soleil des Temples majestueux au milieu des bois.

ARIETTE.

Que tout me charme dans ces lieux!
Tout y rit, tout y plaît aux yeux.
Ces bois & leur silence,
Leur noble majesté,
Annoncent la présence
D'une Divinité:
Soleil, c'est ta présence!
De ces bois Habitans heureux,
Par vos chants secondez mes vœux:
Offrez au Dieu des Mages
vos plus brillans ramages.

Une Fille charmante au milieu de cette Forêt ! Je

Digitized by Google

ſens que mon cœur..... Ah ! l'Empire de l'Amour eſt par-tout où ſe trouve la beauté.

SCENE V.

SADAK, PHESOI, NOURENHI, NOURADIS. TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES.

PHESOI.

EH bien, Nourenhi, cet Etranger..... (*Appercevant Sadak.*) Que vois-je ! Sadak..... (*Ils courent l'un vers l'autre, & ſe tiennent quelque tems embraſſés ſans ſe parler.*)

SADAK.

Mon cher Pheſoï, mon digne Ami, quel Dieu bienfaiſant me fait jouir aujourd'hui de ta préſence? Depuis dix ans tes Amis ont pleuré ta mort. Les fidéles Sujets qui s'intéreſſent encore à la gloire de leur Prince, regrettent tous les jours les vertus de Pheſoï.

PHESOI.

O mon Ami! tu ſais par quels artifices mes Ennemis ſont parvenus à me noircir dans l'eſprit du Sultan. Informé du péril qui me menaçoit, je quittai la Cour de Perſe. Je conduiſois avec moi une Epouſe infortunée, & cette chere Nourenhi, à peine âgée de cinq ans. Ma Femme n'a pû reſiſter..... Reſté ſeul avec ce gage de ſa tendreſſe, j'ai fixé ma demeure au milieu de ces Bergers. J'oublie volontiers avec eux l'éclat de ma premiere condition..... Mais puiſqu'un événement imprévu t'a conduit dans ces lieux, tu n'en ſortiras pas que nous n'ayons célébré enſemble la Fête des Tigres. Tu ſeras logé dans ma Cabanne, & demain tu pourras nous quitter.

SADAK.

Digitized by Google

SADAK.

J'y consens de tout mon cœur.

PHESOI.

Bergers, allez chercher la Peau du Tigre qui sert à revêtir ceux que nous initions à nos Mystères. Allez, & revenez promptement. (*Les Bergers & Bergeres sortent.*)

SCENE VI.

SADAK, PHESOI, NOURENHI, NOURADIS.

PHESOI.

MOn cher Sadak, je t'ai fait part de mes aventures. Dis-moi à présent dans quel état est ta fortune. Je souhaite que le Sultan t'ait distingué pour sa gloire & pour la tienne.

SADAK.

Il est vrai, mon Ami, que j'ai eu le bonheur d'être remarqué du Sultan. J'ai été élevé aux plus hauts grades militaires. Actuellement même je commande une Armée où le Sultan se trouve en personne. Le Camp est près de cette Forêt. J'y suis venu ce matin pour quelques desseins secrets..... Je ne m'attendois pas qu'un heureux hasard me fit rencontrer ici Phesoï.

PHESOI.

Ta fortune ne m'étonne pas. Quand je quittai la Cour de Perse, tu avois déja donné des preuves de ta valeur. Toujours le premier aux combats, les armes & la gloire paroissoient t'occuper tout entier.

ARIETTE.

Tel un Coursier dans la plaine
Fuit le frein qui l'enchaîne,
Il bondit dans les champs
Au signal du carnage;

Digitized by Google

De ſes henniſſemens
Il fait retentir le rivage.

Il ne veut plus connoître
La main qui le conduit :
Indocile à ſon Maître,
Il s'élance & s'enfuit.

SADAK.

Mais toi, mon cher Pheſoï, n'aurai-je jamais le bonheur de te revoir à la Cour! Par quelle fatalité notre Sultan s'eſt-il privé d'un Sujet auſſi fidéle, auſſi néceſſaire à ſa gloire!

PHESOI.

N'eſpére pas que je quitte la vie heureuſe que je mene ici, pour retourner à la Cour des Rois. Si cependant je pouvois un jour être utile à mon Prince, je ſuis prêt à expoſer mille fois ma vie pour ſon ſervice.

SADAK.

O vertu! je reconnois à ces traits mon cher Pheſoï.

SCENE VII.

SADAK, PHESOI, NOURENHI, NOURADIS.

TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES.

UN BERGER.

SAge Pheſoï, nous apportons la Peau du Tigre qui ſert à nos cérémonies.

PHESOI.

Avant de t'initier à nos Myſtéres, brave Sadak, jure que tu ne révéleras jamais ce que tu as vû, & que tu ne donneras connoiſſance à qui que ce ſoit de la demeure de ces Bergers. Tu vois que la ſûreté de ton Ami dépend de ta diſcrétion.

Digitized by Google

ARIETTE.

SADAK, *tirant ſon Sabre.*

Sur ce fer toujours vainqueur,
Je jure d'être fidéle :
Si ma bouche eſt criminelle,
Que ce fer perce mon cœur!

Que la mort de voiles ſombres,
A l'inſtant couvre mes yeux ;
Qu'elle puiſſe de ſes ombres
m'ôter la clarté des Cieux.

PHESOI.

Bergers, couvrez Sadak de la Peau du Tigre. Mon cher Sadak, partage avec nous des plaiſirs innocents : ſois l'Ami de ces Bergers. (*Symphonie, tandis que les Bergers mettent la Peau du Tigre ſur les épaules de Sadak).*

(*Les Bergers & Bergeres paſſent deux à deux devant Sadak, qu'ils ſaluent : Nourenhi eſt la derniere ; Pheſoï eſt de l'autre côté du Théâtre.*)

SADAK.

Belle Nourenhi, nous allons paſſer enſemble le reſte du jour. Puis-je eſpérer que ma préſence vous ſera agréable !

NOURENHI.

Seigneur, vous connoîtrez bientôt nos uſages. J'y ſuis ſoumiſe comme vous. C'eſt tout ce que je puis vous dire.

PHESOI.

Allons, mes Amis, faites retentir cette Forêt de vos chants, & célébrez avec moi les vertus de notre bienfaiteur.

CHŒUR.

NOURADIS.

Mortel chéri des Cieux, ta valeur bienfaiſante
Te met au rang des immortels.

Digitized by Google

Des Bergers la troupe innocente,
A tes vertus éleve des Autels.

LE CHŒUR.

Mortel chéri des Cieux, &c.

NOURADIS.

Mortel chéri, que nos mains te couronnent;
Que nos Forêts raiſonnent
De tes faits glorieux.
Nos Troupeaux par ton courage,
Des Tigres furieux
Ne craignent plus la rage.

LE CHŒUR.

Mortel chéri, &c.

(*Ballet de Bergers & Bergeres.*)

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

NOURENHI.

ROMANCE.

DEs Bergers qui m'environnent,
Aucun n'a ſu me toucher :
Les fleurs dont ils me couronnent
Ne font que m'effaroucher.

Sadak d'une ardeur ſecrette,
Seul me pénétre aujourd'hui ;

Digitized by Google

Et quand ſa bouche eſt muette,
Ses regards parlent pour lui.

Il exprime ſa tendreſſe
Par une douce langueur ;
Et ſous ſa main qui le preſſe
Je ſens palpiter mon cœur.

ARIETTE.

Triomphe Amour, à ta puiſſance
Tout eſt ſoumis en ces lieux.
Sadak, mon unique eſpérance,
Oui, je partage tes feux.
Ici des cœurs vertueux,
L'Amour ſeul forme l'aſſemblage ;
Et l'Hymen ſans eſclavage
Les unit par de tendres nœuds.

O Sadak ! c'eſt toi qui m'as fait perdre aujourd'hui cette tranquille indifférence qui faiſoit mon bonheur. C'eſt toi qui le premier m'as fait connoître l'Amour. Sadak, Nourenhi ne veut vivre que pour toi. Si j'ai bien entendu le langage de tes yeux..... Mais puis-je me flatter.....

SCENE II.

NOURENHI, NOURADIS.

NOURADIS.

NOurenhi cherche la ſolitude. Elle a des ſecrets pour moi.

NOURENHI.

Ma chere Nouradis, tu me fais injure. N'as-tu pas toujours été la confidente de mes peines les plus ſecrettes ? Mais, juge de mon embarras. Je n'ai vû Sadak

Digitized by Google

que d'aujourd'hui..... je l'aime..... Insensible pour tous ces Bergers, leur choix feroit mon supplice. Sadak seul me touche : je trouve que le tems qu'il doit passer avec nous est bien court. Je tremble que son départ.....

NOURADIS.

Console-toi, Nourenhi, Sadak n'est pas ingrat. J'ai surpris plusieurs fois ses regards attachés sur toi avec tous les transports de l'amour. Il cherchoit son bonheur dans tes yeux. Et lorsque les siens les rencontroient, leur silence éloquent me disoit assez ce qui se passoit dans son ame.

NOURENHI.

Mais d'ici à demain!

NOURADIS.

Ah! ma chere Nourenhi, il ne faut pas tant de tems à l'Amour pour faire bien du chemin..... Mais je vois Sadak; sans doute il te cherche.

NOURENHI.

Ah! Nouradis, comment t'exprimer ce que mon cœur ressent à sa vue!

SCENE III.

NOURENHI, NOURADIS, SADAK.

SADAK.

BElle Nourenhi, nous avons si peu de tems à être ensemble, & vous m'enviez les momens où je pourrois jouir de votre présence!

NOURENHI.

Eh quoi! Sadak s'appercevroit de mon absence! tant d'autres Bergeres ont pû vous occuper.

SADAK.

Connoissez mieux ce que vous pouvez sur mon cœur. Ces Bergeres sont aimables. Une douce gaïté régne

Digitized by Google

dans tous leurs discours. L'égalité qui préside à leurs jeux innocens, leur inspire une modeste liberté qui fait le charme de la vie. Mais aucune d'elles ne m'a touché. Je n'ai vû que Nourenhi..... Nouradis ne sera pas fâchée de ma sincérité.

NOURADIS.

Moi, Seigneur! Je suis l'Amie de Nourenhi; elle ne craint pas que j'envie son bonheur.

SADAK.

Que Nourenhi est heureuse! elle a une Amie..... Eh bien, Nourenhi, approuvez mes feux. Répondez à mes transports..... Je n'ai que quelques momens pour vous jurer un amour éternel. Ces momens pourroient faire mon bonheur..... Vous soupirez..... vous ne répondez point..... Nouradis, que dois-je augurer de ce silence?

RONDEAU.

NOURADIS.

L'Amour a plus d'un langage
Pour exprimer ses tendres feux.
Chez les Amans qu'il engage,
Son éloquence est dans les yeux.

SADAK.

Nourenhi, réponds à ma flamme;
Daigne partager mes feux.
Si l'Amour régne en ton ame,
Qu'il éclate dans tes yeux.

NOURADIS.

L'Amour a plus d'un langage, &c.

NOURENHI. (*à part.*)

Oui, mon cœur vers lui s'élance;
Mes soupirs trahissent mes feux.
Sadak, entends mon silence,
Et lis ton sort dans mes yeux.

NOURADIS.

L'Amour a plus d'un langage, &c.

Digitized by Google

TRIO.

NOURENHI, SADAK, NOURADIS.

Amour, fais parler ton ſilence,
Comble nos cœurs de tes plaiſirs;
Amour, prête à nos ſoupirs
Ton éloquence.

SCENE IV.

NOURENHI, NOURADIS, SADAK, PHESOI.

PHESOI.

PArdonne, mon cher Sadak : quelques ordres que j'avois à donner, m'ont empêché de te rejoindre plutôt.

SADAK.

Mon cher Phéſoï, en m'admettant à tes Fêtes, tu ne ſavois pas que tu déciderois aujourd'ui de mon bonheur. Depuis long-tems la vertu nous a unis. Reſſerrons par de nouveaux liens notre ancienne amitié. Charmante Nourenhi, conſentez-vous que votre main uniſſe deux vrais Amis, par une chaîne plus forte encore, s'il ſe peut !

NOURENHI. (*regardant ſon Pere.*)

Seigneur, je diſpoſe de mon cœur, & mon Pere de ma main.

PHESOI. (*il prend la main de Nourenhi, & la met dans celle de Sadak.*)

La voilà mon Ami. O mes Enfans ! cet inſtant me fait oublier toutes mes peines paſſées.

SADAK *baiſe la main de Nourendi, & embraſſe Phéſoï.*

SCENE

SCENE V.

SADAK, PHESOI, NOURENHI, NOURADIS.

TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES.

UN BERGER.

SAge Pheſoï, vos ordres ont été exécutés. Mais ce n'eſt pas tout : en revenant à nos Cabanes, nous avons apperçu une Troupe de Guerriers qui s'avançoient vers nous. La frayeur nous a fait doubler le pas ; & nous ſommes venus en diligence vous porter cette fâcheuſe nouvelle.

NOURENHI.

Des Guerriers! O mon Pere!

SADAK.

Ne craignez rien ; ils s'adouciroient à votre vue. Mais au premier mot de ma bouche, vous les verrez dociles comme ces Bergers. O mes Amis! goûtez ſans amertume les douceurs de la vie champêtre. Ce n'eſt pas pour vous que la Guerre a des dangers.

ARIETTE.

Tandis que ſur la terre
Mars fait gronder ſon tonnerre,
Bergers, au ſein de la paix
Oubliant le reſte du monde,
Vous ſeuls goûtez les attraits
D'une tranquillité profonde.

SCENE VI.

SADAK, PHESOI, NOURENHI, NOURADIS, HORAM.

TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES.
TROUPE DE GUERRIERS.

SADAK.

QUe vient faire ici Horam? Et pourquoi eſt-il dans ces lieux ſans mon ordre?

Digitized by Google

HORAM.

Seigneur, excuſez. Chargé des ordres du Sultan, Je ne ſuis venu ici que pour les exécuter.

SADAK.

Des ordres du Sultan !

HORAM.

Oui, Seigneur. (*Il montre le Sceau du Sultan.*) Pheſoï, votre ame eſt accoutumée aux malheurs. Il faut vous ſoumettre encore à de plus grands revers.... J'ai ordre de m'aſſurer de votre perſonne.

(*Nourenhi paſſe du côté de ſon Pere, lui prend la main, & ſe tient appuyée ſur ſon épaule.*)

SADAK (*ſe mettant audevant de Pheſoï.*)

De ſa perſonne ! de Pheſoï ! Non, jamais.....

PHESOI.

Eh quoi ! Sadak, vous, Général des Armées de Perſe ; vous, chargé de faire exécuter les ordres du Sultan, vous oſeriez aujourd'hui vous y oppoſer ! Le ſerment qui vous lie n'eſt-il donc plus rien, parce que votre Ami eſt en danger !

TRIO.

PHESOI.

Sous les Ordres d'un Maître.....

SADAK.

Ah ! tu me fais frémir.

NOURENHI.

Sous les coups d'un traître.

SADAK.

O Ciel !

NOURENHI.

Mon Pere va périr !

PHESOI.

Obéir & me taire.....

SADAK.

Ami trop vertueux !

NOURENHI.

O Sadak ! ô mon Pere !

Digitized by Google

NOURENHI, SADAK.

Enſemble.
Veillez ſur nous, grands Dieux !
Epargnez à la terre
Un crime trop affreux ?

PHESOI.

Hélas ! Fille trop chere !

Enſemble.
Je dois obéir & me taire.
SADAK, NOURENHI.
Devez-vous obéir, obéir & vous taire ?

PHESOI.

Mes Enfans !

SADAK, NOURENHI.

O ſort barbare !

Enſemble.
Le Ciel connoît ſon cœur !
PHESOI.
Le Ciel connoît mon cœur.
Le Sultan nous ſépare !
Quel moment plein d'horreur !

PHESOI.

Enſemble.
Béniſſons ſa Mémoire ;
Reſpectez ſon courroux :
En tombant ſous ſes coups,
Je dois chérir ſa gloire.
SADAK, NOURENHI.
Périſſe ſa mémoire !
Périſſe ſon courroux :
Vous tombez ſous ſes coups ;
Il ternit votre gloire.

HORAM.

Soldats..... cruel devoir..... aſſurez-vous de Pheſoï. (*Il détourne la tête*).

(*Deux Soldats s'avancent avec l'air affligé, & portent une chaîne qu'ils paſſent au bras de Pheſoï.*)

NOURENHI, (*ſe précipitant entre ſon Pere & les Soldats.*)

Non, barbares, non ; les mains de mon Pere ne ſeront pas ſouillées par d'indignes chaînes. Je cours me

Digitized by Google

préſenter au Sultan. Je me jetterai à ſes pieds. Je lui dirai...

PHÉSOI.

Nourenhi, ton Pere n'approuve pas tes tranſports. Quand mon Roi commande, je ne ſais qu'obéir. Laiſſons au Ciel le ſoin de faire triompher mon innocence. En jurant de ſervir le Sultan, ai-je prétendu en excepter ma vie..... Horam, je ſuis prêt à vous ſuivre.

HORAM.

Quelle vertu..... Et quelle en ſera la récompenſe?

ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

SADAK.

RÉCITATIF.

AInſi du Ciel abandonnée,
La vertu gémit dans les fers!
Et l'envie à la Cour en tout tems couronnée,
Expoſe l'innocence aux plus cruels revers!

AIR: plus marqué.

O toi qui dans ta carrière
Parcours ces vaſtes Etats,
Soleil! tu prêtes ta lumière
A ces horribles attentats!

ARIETTE.

Ami, pour toi je brave la tempête;
J'arrêterai cet ordre rigoureux:
Ou, ſi Sadak ne peut ſauver ta tête,
Le même coup nous frappera tous deux.

Pheſoï va périr! & Sadak n'eſt pas encore aux pieds du Sultan!

(*Au moment où il ſort, Nourenhi entre avec un mouchoir à la main, & ſe jette entre les bras de Sadak.*)

Digitized by Google

SCENE II.

SADAK, NOURENHI.

NOURENHI.

Sadak ! Sadak !

SADAK.

Ma chere Nourenhi ! les Ennemis de Phesoï triomphent. Mais le Ciel n'abandonnera pas la vertu. Ton Pere a pû être calomnié. Rien ne peut obscurcir sa gloire.

NOURENHI.

Les Soldats du Sultan entourent la Cabane de Phesoï. Leurs armes menaçantes sont levées sur sa tête. Moi-même, je n'ai pû percer jusqu'à lui pour le serrer dans mes bras..... pour baiser ses fers..... Les barbares ! ils m'ont repoussée ! & mon Pere va périr sans avoir embrassé sa Fille !

DUO.

NOURENHI.

Mon ame flétrie
Succombe à ses douleurs.
Sultan, prends ma vie,
Et finis mes malheurs.

SADAK.

Ton Amant partage
Tes justes regrets :
O Ciel ! de la rage
Repousse les traits !

NOURENHI.

Mortelles alarmes !

SADAK.

Sort plein de rigueur !

Digitized by Google

Enſemble.
Sultan vois nos larmes,
Calme ta fureur.
Dieux ! que votre puiſſance
Daigne éclater en ce jour !
Vengez l'innocence,
La gloire & l'amour.

SADAK.

Oui, ma chere Nourenhi, les moments ſont précieux. Le Camp n'eſt pas loin..... Allons nous jetter aux pieds du Sultan. J'oſerai lui dire..... Il te verra..... Non, il ne ſera pas inſenſible. Ou s'il faut que Pheſoï périſſe..... Ciel ! le Sultan !

SCENE III.

SADAK, NOURENHI, MISNAR, HORAM. GARDES *au fond du Théatre.*

MISNAR.

APproche, Sadak, & dis-moi par quelle aventure je te trouve avec mes Ennemis.

SADAK.

Seigneur, engagé dans cette Forêt pour obéir à vos ordres, je m'y ſuis égaré. Le haſard m'a conduit dans cette retraite. J'y ai vu Pheſoï. Je l'avoue, Seigneur, je n'ai pû reſiſter au plaiſir de l'embraſſer. Pheſoï n'eſt pas l'Ennemi de ſon Maître. Il eſt le plus ſoumis de ſes Serviteurs.

MISNAR.

Mais ne ſais-tu pas que depuis long-tems j'ai proſcrit ſa tête ?

SADAK.

Seigneur, je ſais qu'à la Cour des Rois un homme malheureux peut paroître coupable. Mais,

Digitized by Google

pardonnez à ma ſincérité : Pheſoï étoit vertueux, j'ai oſé le croire innocent. Obligé de dérober ſa tête au coup qui la menaçoit, il ſe croyoit en ſûreté dans cet aſyle. Le Ciel eſt témoin des vœux qu'il faiſoit pour notre Sultan. Lorſqu'on eſt venu s'aſſurer de lui, il a obéi ſans murmurer. Aucune plainte n'eſt ſortie de ſa bouche. Horam, diſoit-il.....

MISNAR.

Eſt-il vrai, Horam !

HORAM.

Oui, Seigneur. Pheſoï a préſenté lui-même aux fers ces mains qui ont ſi ſouvent vaincu les Ennemis de mon Prince. Horam, m'a-t-il dit, ma vie eſt au Sultan. Dis-lui que je meurs innocent. Je ſouhaite que ma mort.....

MISNAR.

C'eſt aſſez..... Sadak, quelle eſt cette jeune Fille, & pourquoi ſes ſanglots ?

SADAK.

Seigneur..... c'eſt la Fille du malheureux Pheſoï.

NOURENRI (*ſe jettant aux genoux du Sultan.*)

Ah ! Seigneur.....

MISNAR, (*relevant Nourenhi.*)

Sadak..... faites retirer cette Fille, & qu'on amene Pheſoï.

SCENE IV.

MISNAR, GARDES *au fond du Théâtre.*

MISNAR.

PHeſoï ſeroit innocent..... Vils flatteurs, déteſtables Courtiſans, c'eſt ainſi que vous calomniez la vertu..... On m'arrache l'Arrêt de ſa mort..... Cet homme, me diſoit-on, à la tête d'un Parti, veut détrôner le Roi de Perſe..... Et ce Pheſoï, ce rebelle, eſt le Chef d'une

Digitized by Google

troupe de Bergers ! il leur donne des Loix comme à ſes Enfans. Il leur apprend à mourir pour leur Prince..... Et moi j'allois l'égorger ! Quelle leçon pour les Rois..... Au milieu de la pompe qui m'environne, j'ai mille flatteurs, pas un Ami ! Et Pheſoï dans les fers en trouve à ma Cour même..... Qui Pheſoï eſt innocent, puiſque Sadak eſt ſon Ami..... Vertueux Pheſoï, généreux Sadak, ce jour va devenir le plus beau jour de ma vie.

SCENE V.

MISNAR, HORAM, PHESOI *enchaîné*, SADAK, NOURENHI, NOURADIS, TROUPE DE GUERRIERS, GARDES *au fond du Théâtre.*

MISNAR.

PHeſoï, il manquoit une épreuve à ta vertu. Tes ennemis ont juré ta perte ; & moi, je remercie le Ciel de m'avoir épargné un crime. Plus heureux que moi, tu as trouvé un Ami ; & c'eſt aux mains de l'amitié à briſer tes fers..... Sadak, délivre Pheſoï de ces indignes chaînes.

(*Nourenhi laiſſe tomber ſon mouchoir, vole vers ſon Pere, défait un côté de ſes chaînes, & reſte dans ſes bras. Sadak lui ôte les chaînes de l'autre côté, & le tient quelque tems embraſſé.*)

PHESOI.

Seigneur, j'ai porté des fers ſans murmurer. Que mon Roi diſpoſe de ma vie.

MISNAR.

Non, ta vie m'eſt précieuſe. Sadak, Pheſoï, ſoyez mes Amis. Toi, Sadak, ton bras peut me ſervir à la

tête

tête de mes Armées. Pour toi, Pheſoï, je te deſtine un Emploi plus noble & plus difficile : ſans ceſſe auprès de moi, tu me diras la vérité ; tu ſeras l'ame de mes Conſeils & l'interprête de mes Sujets.

NOURENHI.

Ah ! Seigneur, comment reconnoître tant de bienfaits ?

NOURADIS.

AIR.

C'eſt la bonté, c'eſt la clémence
Qui placent les Rois dans les Cieux.
Leurs bienfaits, plus que leur puiſſance,
Les rendent ſemblables aux Dieux.

NOURENHI.

ARIETTE.

Les flammes & l'orage
étonnent les mortels :
La terreur aux Autels
Peut porter leur hommage.
Mais l'Aſtre des Saiſons
Annonçant ſa préſence,
Par ſa douce influence
Rétablit les moiſſons.

SADAK, PHESOI, NOURENHI, NOURADIS.

Enſemble.

C'eſt la bonté, c'eſt la clémence
Qui placent les Rois dans les Cieux.
Leurs bienfaits, plus que leur puiſſance,
Les rendent ſemblables aux Dieux.

MISNAR.

Horam, annonce à ces Bergers que Pheſoï eſt libre, & que le Sultan de Perſe veut prendre part à leur joie.

Digitized by Google

SCENE VI.

MISNAR, SADAK, PHESOI, NOURENHI, NOURADIS.

TROUPE DE GUERRIERS; GARDES *au fond du Théâtre.*

SADAK.

SEigneur, il me reſte une grace à vous demander. La Fille de Pheſoï, la charmante Nourenhi, m'étoit promiſe, &.....

MISNAR.

Je t'entends : Que je ſuis heureux ! je retrouve Pheſoï, & je marie ſa Fille ! Nourenhi, faites le bonheur de Sadak : Fille de Pheſoï, Femme de Sadak, par combien de titres vous devez m'intéreſſer !

SCENE VII.

MISNAR, SADAK, PHESOI, NOURENHI, NOURADIS, TROUPE DE GUERRIERS, HORAM, TROUPE DE BERGERS ET DE BERGERES, GARDES *au fond du Théâtre.*

SADAK.

BErgers, ſoyez témoins du triomphe de Pheſoï. Ses fers ſont briſés. Notre glorieux Sultan veut bien prendre part à vos tranſports. Célébrez par vos Fêtes cet heureux événement.

MISNAR.

Pheſoï, ſois toujours le Pere, le Protecteur de ces

Digitized by Google

Bergers..... mais ne retardons pas davantage le bonheur de Sadak & de Nourenhi, & que leur union termine une ſi belle journée.

(*Marche des Bergers & des Bergeres.*)

NOURENHI.

ARIETTE.

Soleil, c'eſt en ta préſence
Que ſe forment des nœuds ſi doux.
Des dangers de l'inconſtance,
Garantis d'heureux Époux.

SADAK.

Non jamais, jamais volage
Et toujours plus amoureux,
Dans le nœud qui nous engage,
Je ſerai toujours heureux.

CHŒUR.

Soleil, c'eſt en ta préſence,
Que ſe forme un nœud ſi doux.
Des dangers de l'inconſtance,
Garantis d'heureux Époux.

Grand Divertiſſement qui termine le Spectacle.

Vû la Pièce ci-deſſus, par moi paraphée ſur chaque feuillet, je n'empêche être permis de la repréſenter, imprimer & diſtribuer. A Marſeille le 13 *Septembre* 1779. *VITALIS, P. D. R. D. P.*

Permis de repréſenter, imprimer & diſtribuer. A Marſeille le 13 *Septembre.* 1779.
P. NAPOLLON, E. L. G. D. P.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA FEINTE PAR AMOUR, COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens François, le 31 juillet 1773.

Par Mr. DORAT,

A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise.

M. D CC. LXXIV.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

MELISE, *jeune Veuve* .... Mlle. Doligny.
DAMIS, *Amant de Méliſe*... M. Molé.
LISIMON, *Oncle de Méliſe*... M. Feulie.
FLORICOURT... M. Monvel.
DORINE, *Suivante de Meliſe*.. Mlle. Fanier.
GERMAIN, *Laquais de Damis*. M. Augé.

La Scène eſt dans la Maiſon de Liſimon, commune à Méliſe & à Damis.

Digitized by Google

LA FEINTE PAR AMOUR, COMÉDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

DORINE, GERMAIN.

CE que c'eſt d'habiter dans le même logis !
On va, l'on ſe cultive & l'on voit ſes amis.

DORINE.

Ton maître ? . . .

GERMAIN.

Quel motif peut ici te conduire ?

DORINE.

Un billet qu'à Damis Méliſe vient d'écrire.

GERMAIN.

Billet doux ?

Digitized by Google

DORINE.

Il ſuffit ; tout va ſe déclarer.

GERMAIN.

Tu n'aimes point Damis ?...

DORINE.

Eh ! comment l'endurer ?
Quel homme !...

GERMAIN.

Réſervé, n'oſant rien ſe permettre.

DORINE.

Monſieur apparemment craint de ſe compromettre.
C'eſt un air, c'eſt un ton équivoque & diſcret,
Un feu ſourd qui veut naître & ſoudain diſparoît.
Je veux, moi qu'en aimant l'on bavarde, l'on rie,
Qu'on ſe plaigne, ſe brouille & ſe reconcilie.

GERMAIN.

Qu'on ait le Diable au corps.

DORINE.

Ton Damis ne l'a pas ;
Il eſt du plus beau froid !...

GERMAIN.

Il te faut des éclats,
Des ſoins.... marqués.

DORINE.

Oh ! oui !

GERMAIN.

Sur ce pied-là mon maître,
Neuf ou dix mois plutôt, étoit ton fait peut-être.
Moi je l'ai vu, ſoumis à la commune loi,
Il eſt vrai qu'aujourd'hui ce n'eſt plus le même homme,
Et, je te l'avouerai, quelques fois il m'aſſomme
Avec ſon air tranquille & ſon ton meſuré.
Non, depuis ſa réforme, il n'eſt plus à mon gré ;
J'en ſuis fâché pour lui.

DORINE.

Tu n'es pas à connoître

Digitized by Google

De quels graves motifs sa réforme a pu naître.

GERMAIN.

Mais... j'en fixe l'époque au goût très-singulier
Que pour certaine femme il eut l'hyver dernier.
C'étoit un vrai lutin, ne voulant que séduire,
Attirant avec art, dans l'espoir d'éconduire,
Bien parjure, bien gai, de tout faisant un jeu;
Il alla brusquement l'étourdir d'un aveu;
La Dame s'en moqua, prit son vol de plus belle;
Et voilà vingt amans attroupés autour d'elle.
Le dépit, la fureur, la plainte étoient son lot:
Bref, l'amour cette fois n'en avoit fait qu'un sot.
Depuis cet accident, il a juré sans doute,
Voulant un autre sort, de prendre une autre route,
D'élaguer les soupirs, les protestations,
Et d'être moins alerte en déclarations.
Quelqu'amoureux qu'on soit, Dorine, Dieu sait comme
Quatre mois de rigueur découragent un homme!

DORINE.

C'est ce qui m'a semblé.

GERMAIN.

Malgré son changement,
Mélise l'aime enfin... assez passablement.

DORINE.

Tu crois cela?

GERMAIN.

Très-fort.

DORINE.

Va, va, pure chimere.

GERMAIN.

Point.

DORINE.

Allons, à vingt ans on n'aspire qu'à plaire.
Veuve d'un pédagogue, appellé son mari,
Elle a pris dans le monde un maintien aguerri,
Et, de la liberté connoissant l'avantage,

Digitized by Google

Elle ne voudra plus tâter de l'eſclavage.
D'honneur, l'indépendance eſt un état charmant!
Les veilles, le ſpectacle, & les goûts du moment,
Et la coquetterie à toute heure excitée,
Et le renom flatteur d'une femme citée,
Voilà ce qui l'enivre!... à quelques humeurs près,
Qui depuis pluſieurs jours ont voilé ſes attraits.
Fiere d'accumuler conquête ſur conquête,
Fort légere, un peu folle & pourtant très-honnête,
Son unique deſir, crois-moi, c'eſt de charmer:
Nous vous laiſſons le ſoin & l'embarras d'aimer.
Mais auſſi, qu'un amant à mots couverts s'explique,
Qu'il élude l'aveu... ma foi, cela nous pique.
Vous entendre gémir & ſoupirer vos feux,
Moi, c'eſt-là dans l'amour ce que j'aime le mieux:
Un aveu réjouit..., un ſoupir intéreſſe.

GERMAIN.

Je ſuis tout ſtupéfait de ta délicateſſe!
Mon maître cependant, Méliſe en conviendra,
Peut tourner une tête alors qu'il voudra;
Et j'ai, moi qui te parle, adopté ſon ſyſtême:
On ſe fait mieux aimer, ne diſant pas qu'on aime.
J'ai donné dans le piege où lui-même il fut pris:
Eh! bien, c'étoit l'enfer, & mépris ſur mépris.
Tu n'imagines pas, pour les plus minces charmes,
Ce qu'il m'en a coûté de ſoupirs & de larmes,
C'eſt une conſcience!... il faut changer cela,
Et faire un peu la loi.

DORINE.

J'aime ce projet là.

GERMAIN.

Qu'il me vienne à préſent quelque adroite ſoubrette,
Je vous la mene un train!...

DORINE.

Oui-da?

Digitized by Google

GERMAIN.

J'ai la recette.
Eh, ne valons-nous pas ton ſublime Marquis,
Par ſa frivolité connu dans tout Paris,
Etourdi s'il en fut, grand conteur de ſornettes,
Et trop diſtrait, ſur-tout pour acquitter ſes dettes?
Méliſe franchement....

DORINE.

Dis ce qu'il te plaira,
Nous ſavons mieux que toi tous les talents qu'il a.
Il doit, il ſe ruine?

GERMAIN.

On le dit.

DORINE.

Bagatelle.
Il ſubvient à propos aux langueurs de mon zele,
Donne ſans trop compter, & va toujours ſemant
Ce qui mene une intrigue & diſtingue un amant.

GERMAIN.

Comme il voudroit enfin avancer ſes affaires,
N'a-t-il pas depuis peu doublé tes honoraires?
Il a craint les langueurs... n'importe, malgré toi,
Votre bon Oncle eſt fou de Damis & de moi.

DORINE.

Il eſt vrai que Damis aujourd'hui s'en empare.

GERMAIN.

Il nous a propoſé ſa nièce.

DORINE.

Le barbare!
Ne me parle jamais de ce vieux éventé.
C'eſt le dernier qu'il voit dont il eſt entêté;
Ce qu'il veut le matin, le ſoir peut lui déplaire;
Et, laſſé de ton maître, il voudra s'en défaire:
Tête vague, eſprit foible, & ſans le moindre plan,
Ne fut-il pas jadis apprenti Courtiſan?
Je riois de le voir, dans ſon humeur cauſtique,

Digitized by Google

S'ériger en penſeur, trancher du politique ;
Affectant tous les airs, & n'en ayant aucun,
Il ſe croyoit utile, & n'étoit qu'importun.
Ce ton a diſparu ; maintenant c'eſt un autre.
Il eſt peut-être bon : mais ce n'eſt pas le nôtre...
On entre : c'eſt Damis.... il a l'air de rêver.

SCENE II.

DORINE, GERMAIN, DAMIS.

GERMAIN.

NE l'interrompons point.

DORINE.

Laiſſe-moi l'obſerver.
Chut.

GERMAIN, (*à part.*)

Il tient le portrait de Méliſe elle-même :
Il croit que je l'ignore.

DAMIS,

(*contemplant un portrait & à voix baſſe.*)

Oui, c'eſt celle que j'aime.
Voilà ces traits ſi doux, ce naïf enjouement,
Ces regards où l'eſprit eſt joint au ſentiment.
Heureuſe illuſion, qui me rends ſa préſence,
L'amour ne t'inventa que pour charmer l'abſence.
Je ne ſais cependant ; ce portrait ſéducteur,
En captivant mes yeux, contente peu mon cœur.
Un reproche ſecret vient troubler mon ivreſſe.
Qu'eſt-ce qu'un bien qui peſe à la délicateſſe ?
Ce qui m'enchante ici, gage trop imparfait,
N'eſt qu'un larcin, hélas ! & dut être un bienfait.

DORINE,

(*à part.* *Haut à Germain.*)

Il ſoupire !... ſur quoi promene-t-il ſa vue ?

GERMAIN.

Digitized by Google

GERMAIN.

C'eſt que de ſes bijoux il a fait la revue ;
C'eſt un portrait qu'il a tiré de ſon écrin.
De ces miſeres-là nous tenions magazin.

DORINE.

Un portrait !

DAMIS.

Que dis-tu ?

GERMAIN.

(*s'approchant à la gauche de Damis.*)

Je dis que quelque belle
Vous a ſans doute fait cette faveur nouvelle.

DAMIS, (*à part.*)

Le drôle n'en croit rien.

DORINE,

(*s'approchant à la droite de Damis.*)

Monſieur !....

DAMIS, (*ſurpris.*)

Qu'eſt-ce ?

DORINE.

Un billet.

DAMIS, (*avec joie.*)

De Méliſe ?

DORINE.

Prenez, & liſez, s'il vous plaît.

DAMIS, (*à part.*)

Voyons : d'un vain eſpoir je me flatte peut-être...
(*après avoir parcouru le billet.*)
Me trompé-je ? comment !... ne laiſſons rien paroître.
(*Il relit le billet à voix baſſe.*)
» Vos aſſiduités, j'aurois dû le prévoir,
» Fixent ſur moi les yeux d'un monde ſuſceptible.
» Echappons aux propos en ceſſant de nous voir.
» Quel que ſoit cet effort, j'ai cru me le devoir,
» Et votre calme heureux m'y rendra moins ſenſible.

Digitized by Google

(*appercevant Germain qui a les yeux sur la lettre.*)
Que fais-tu là ? va-t-en.

GERMAIN.

Peste, il n'y fait pas bon !

DAMIS.

Qu'on sache si bientôt je puis voir Lisimon.

(*Germain sort.*)

SCENE III.

DAMIS, DORINE.

DAMIS, (*à part.*)

Comment interpréter.... je tremble....

DORINE.

Quel nuage....

DAMIS, (*haut, & affectant un air serein.*)
Je dois récompenser, Dorine, un tel message.

DORINE.

Vous moquez-vous ?

DAMIS, (*lui donnant sa bourse.*)

Prenez.

DORINE.

Soit : mais en vérité,
Vous pouviez être ingrat avec sécurité.

DAMIS.

Je hais ce vice là.

DORINE.

Vous êtes magnifique.
Ce procédé, Monsieur, est vraiment héroïque.
Je n'imaginois pas, (voyez le préjugé !)
Qu'à prix d'or quelques fois on payât un congé.

DAMIS, (*surpris.*)

Comment ?

Digitized by Google

DORINE.

Vous le tenez.

DAMIS.

Je soutiens...

DORINE.

Je proteste...

L'argent est bien donné... quitte à prouver le reste.

DAMIS.

Un congé, dites-vous?

DORINE, (*gaîment.*)

Oui, bien clair & bien net.

J'ai vu, n'en doutez pas, composer ce billet;
J'ai vu, j'ai lu, relu le congé qu'il renferme:
Tant-pis, si votre orgueil est offensé du terme.

DAMIS.

(*après une pause, avec un dépit concentré & une gaîté contrainte.*)

Je voulois de Mélise, en cette occasion,
Couvrir l'étourderie & l'indiscrétion:
A ce qu'il me paroît, ce zele est inutile.
Votre maîtresse en moi trouve un ami docile,
Soumis, respectueux, qui n'a point hésité
Pour souscrire à l'arrêt que son cœur a dicté.

DORINE.

J'admire le biais dont vous prenez la chose.
Ainsi vous acceptez la loi qu'on vous impose,
Et ne murmurez pas d'un arrêt si soudain!

DAMIS, (*avec une gaîté feinte.*

L'a-t-elle écrit gaîment?

DORINE, (*l'observant.*)

Sans gaîté, sans chagrin,
D'un air indifférent.

DAMIS.

Indifférent?

DORINE.

Sans doute.

Digitized by Google

Pour écrire autrement on ſait ce qu'il en coûte.

DAMIS, (*avec un peu plus de vivacité.*)

Mais au fait, ſavez-vous le fin de tout ceci?

DORINE.

Je ſais que cette nuit on à très-mal dormi.

DAMIS.

Eh! voilà contre moi ce qui l'a déterminé!

DORINE.

Mais ne diroit-on pas que ce n'eſt rien.

DAMIS.

Dorine

Approuve ſa maîtreſſe?

DORINE.

Eh, ne le dois-je pas?

DAMIS.

Surtout, quand elle fait de ſemblables éclats;
La prudence le veut.

DORINE.

J'aime la remontrance.
Éconduire un amant, c'eſt bleſſer la prudence,
C'eſt bouleverſer tout.

DAMIS.

Un Amant eſt fort bon.

DORINE.

Ce titre là vous choque?

DAMIS.

Et c'eſt avec raiſon...
Mais briſons là deſſus. Quoi que Méliſe faſſe,
Je ſaurai conſtamment endurer ma diſgrace;
Et, puiſqu'une inſomnie a cauſé mon malheur,
Je juge le motif, pour calmer ma douleur.
Ces événemens là n'ont plus rien qui m'étonne.
Le caprice m'exclud, l'amitié lui pardonne;
L'indulgente amitié n'a jamais de fureurs,
Et ne connoît point l'art de contraindre les cœurs.

Digitized by Google

DORINE.

Oh, vive l'amitié! qu'elle eſt calme & ſoumiſe!
Vous êtes ſurprenant. Je vais dire à Méliſe
Avec quelle douceur, & de quel air ſerein
On accueille chez vous ſes billets du matin.
(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

DAMIS, (*ſeul, & avec dépit.*)

ENfin, Madame, enfin, je connois votre ſtyle.
Vous voulez m'affliger & j'en ſuis plus tranquille.

SCENE V.

DAMIS, GERMAIN.

GERMAIN.

LIſimon eſt, dit-on, chez Méliſe.

DAMIS, (*avec humeur.*)

Il ſuffit.

(*Il lit le billet & le chiffonne.*)

GERMAIN, (*à part.*)

Ce diable de billet lui tourmente l'eſprit.

DAMIS,

(*ſe promenant toujours, & à part.*)

Vous me chaſſez! fort bien.

GERMAIN, (*à part.*)

Fort mal.

DAMIS, (*à part.*)

A la bonne heure.
Rien n'eſt encor perdu, mon ſecret me demeure.

Digitized by Google

GERMAIN.

Pauvre avoir que cela!

DAMIS, (*à part, & parcourant le Théâtre.*)

De l'éclat & du bruit,
Des soins trop prodigués c'est l'orgueil qui jouit.
Il faut un autre frein à votre humeur légere ;
Je vous ai fait parler, j'ai bien fait de me taire.
On distrait votre cœur ; ... il faut le ranimer,
Et punir la coquette en la forçant d'aimer.
Mais ce cruel billet ! .. gardons-nous de m'en plaindre.
J'ai dû le désirer, beaucoup plus que le craindre ;
C'est quelque chose au moins...qu'est-ce que je prétends?
Fixer un cœur volage ; il résiste, & j'attends. ...
J'attendrai. Ce billet m'a rendu l'espérance.
Heureux d'être aujourd'hui l'objet d'une imprudence !
Trop heureux d'occuper, pour qui s'y connoît bien,
Un dépit. ... un congé vaut toujours mieux que rien.

GERMAIN.

(*s'approchant par degré de Damis, qui marche toujours avec la même action.*)

Monsieur. ...

LAMIS, (*brusquement.*)

Hein ! ...

GERMAIN.

Vous voulez me cacher votre flâme
Je ne suis plus admis au secrets de votre ame.

DAMIS.

Après ?

GERMAIN.

Epargnez-vous ces inutiles soins ;
Ce qu'on ne me dit pas, je ne le sais pas moins.

DAMIS.

Si je le laisse aller, il va par complaisance,
De mes propres amours me faire confidence.

GERMAIN, (*avec intrépidité.*)

Oui, Monsieur, cet air froid qui cache votre feu,
Vos discours, votre ton, tout cela n'est qu'un jeu.

Digitized by Google

DAMIS.

Très-scrupuleusement gardez vos conjectures :
S'il venoit jusqu'à moi les plus légers murmures,
Vous m'entendez ?...

GERMAIN.

Ces mots sont significatifs.

DAMIS.

C'est que je n'aime point les esprits inventifs.

GERMAIN.

Moi, je n'invente rien. Vous n'aimez pas Mélise ?
Sa main par Lisimon ne vous est pas promise ?
Ce portrait que tantôt vous observiez ?...

DAMIS.

Eh bien ?

GERMAIN.

Me direz-vous aussi que ce n'est pas le sien ?
D'après son grand tableau, lorsqu'elle fut sortie,
Vous fîtes l'autre jour tirer cette copie.

DAMIS.

Motus, encore un coup, ou gare....

GERMAIN.

Avec ce ton,
Vous obtenez des droits sur ma discrétion.

DAMIS.

Prévenez là dedans qu'à me suivre on s'apprête.
(*à part.*)
Qu'on ne s'éloigne pas. Ma surprise est complette !
(*On entend chanter & faire du bruit derriere le Théâtre.*)
Qu'est-ce que ce train là ? va-t'en voir à l'instant.

GERMAIN.

C'est Monsieur Floricourt qui s'annonce en chantant.
Il est votre rival.

DAMIS.

Lui ?

Digitized by Google

GERMAIN.

Déclaré.

DAMIS.

Quel conte !

SCENE VI.

FLORICOURT, DAMIS, GERMAIN.

GERMAIN.

TEnez lui-même ici vous en rendra bon compte ;
Il eſt franc. (*Germain ſort.*)

FLORICOURT, (*du ton le plus gai.*)

Je ſuis triſte, & je viens près de toi
Pour éclaircir le noir qui s'empare de moi.
Que je te trouve heureux ! un eſprit toujours libre !
Tu maintiens dans tes goûts le plus juſte équilibre,
Le ſort prévient tes vœux, tout ſuccede à ton gré ;
Très-peu d'ambition, un amour tempéré !
Moi, je ſuis baloté de toutes les manieres :
Le feu plus que jamais s'eſt mis dans mes affaires :
Tout, depuis ce matin, m'affecte horriblement.

DAMIS.

Depuis ce matin ?

FLORICOURT.

Oui.

DAMIS.

Le terme eſt allarmant.

FLORICOURT.

Ma ſenſibilité devient inſupportable.

DAMIS.

Allons, remettez-vous ; un revers vous accable !
Comment vont les amours, les projets, tout le train ?

FLORICOURT.

Nous vivons, mon ami, dans un ſiecle d'airain.

Rien

Rien n'avance, ne va... j'ai plus de cent paroles ;
Pour les effets, néant... j'ai beau changer de rôle,
Saisir l'esprit, le ton de nos sociétés,
Amuser tous les jours dix cercles d'hébêtés ;
Voir les gens qu'il faut voir, briller par ma dépense,
Renchérir sur ces riens qui font notre importance,
Je reste là tout net.... on me berce d'espoir ;
Vingt billets le matin m'invitent pour le soir ;
On me fête, & c'est tout : avantage stérile !
J'ai prouvé cependant que je puis être utile...
Tiens, pas plus tard qu'hier, dans un fort grand soupé,
J'eus des traits d'un bonheur... dont chacun fut frappé,
On murmuroit tout bas, il est vraiment aimable ;
J'abîmai le Baron, il parut détestable.
Je fis rire Chloé, rire jusqu'à l'excès,
Une bégueule morne & qui ne rit jamais....
Tu sais qu'elle peut tout, qu'on obtient tout par elle.
Eh bien, quand on sortit, je reclamai son zele,
Elle me répondit par des airs nonchalants,
Me pria de descendre, & d'appeller ses gens.
Eh ! sur ces têtes là fondez quelqu'espérance !
Nulle solidité, point de reconnoissance.
Qu'ils s'arrangent, je sens qu'il faut vivre pour soi ;
Et mon ingrat pays n'est pas digne de moi.

DAMIS.

Comment ? je vous croyois en faveur.

FLORICOURT, (*avec étourderie.*)

Quel vertige !
Crois-tu donc à ce mot, à ce brillant prestige ?
La faveur maintenant n'est qu'un flux & reflux ;
On a beau la poursuivre, on ne la fixe plus.
Il semble qu'aujourd'hui la fortune vous rie.
Demain le Ciel se brouille & la scene varie.
Le terrain où je marche est fertile en ingrats ;
C'est un sable mouvant qu'on sent fuir sous ses pas,
Et le Public léger, qu'un changement réveille,

Digitized by Google

Briſe, en riant, l'Autel qu'il encenſoit la veille.
Ainſi de crainte en crainte, & d'eſpoir en eſpoir,
On ſe tue à briguer ce qu'on ne peut avoir.
Parmi cent concurrents, coudoyé dans la foule,
Moins de gré que de force, on cede au flot qui roule,
Et, plus que mécontent, mais non pas converti,
On ſe retrouve au point d'où l'on étoit parti.

DAMIS.

Ce tableau me paroît frappant de reſſemblance.
Vous devenez profond !

FLORICOURT

Il le faut bien... on penſe
C'eſt fait, je m'exécute & borne mon roman.

DAMIS.

Propos.

FLORICOURT.

Ton œil encor n'a pas ſaiſi mon plan ?

DAMIS.

Oh ! pas le mot.

FLORICOURT.

Ecoute. Epouſes-tu Méliſe,
Ne l'épouſes-tu pas ?

DAMIS.

La demande eſt exquiſe.

FLORICOURT.

Quels que ſoient tes projets, je n'y pénétre pas ;
Mais j'épouſerai, moi.

DAMIS, (*ironiquement.*)

Dès-lors plus d'embarras.
De vos expédients j'admire la juſteſſe.

FLORICOURT.

Nul procédé, ſur-tout le prix eſt pour l'adreſſe.
Dorine me protege ; elle ſait babiller :
Moi, je poſſede l'art de la faire parler ;
Je me la ſuis acquiſe, & ſa foi m'eſt connue.

Digitized by Google

DAMIS, (*à part.*)

Cette Dorine là me paroît entendue.

FLORICOURT.

Et, Lisimon, d'ailleurs, servira mon amour.
On dit qu'il a jadis raffolé de la Cour;
Je veux lui mettre encore l'ambition en tête.
C'est un ressort plaisant.

DAMIS.

Et sur-tout fort honnête.
Ainsi vous épousez.

FLORICOURT.

Un peu.

DAMIS.

C'est mon avis.

FLORICOURT.

Tes conseils sont très-bons, tu les verras suivis.

DAMIS.

Rien n'est mieux calculé qu'une telle conduite;
Et c'est avec plaisir que j'en verrai la suite.
Vous n'aimez pas Méliſe, on conçoit bien cela:
Votre cœur ne s'est point oublié jusques-là.
Sa fraîcheur, sa jeunesse, une grace piquante,
D'un sourire attrayant la finesse éloquente,
N'ont pu, j'en jurerois, vous inspirer un goût:
Mais, Lisimon est riche; & Méliſe aura tout;
Voilà ce qu'il vous faut; rien n'est plus convenable;
Et c'est ce qu'on appelle un hymen très-sortable.
S'aimer, détail bourgeois! bravant ce sot abus,
Vous allez épouser.... quelques cent mille écus.

FLORICOURT.

Oui. Par ce mariage (& tu m'y détermines)
Je veux de ma fortune étayer les ruines.
Pour les gens de notre ordre il n'est que ce recours.
Etourdis par nos goûts, distraits par nos amours;
Tant que l'activité nous tient lieu d'opulence,
Nous vivons dans l'ivresse & dans l'indépendance.

Digitized by Google

Autre temps, autres ſoins ; riſquant quelques ſoupirs,
Nous implorons l'hymen pour payer nos plaiſirs.
Adieu, je vais courir chez tous mes gens d'affaires,
Et mettre à la raiſon Intendant & Notaires.
Tous ces animaux là, qu'on voit en enrageant,
Ont toujours de l'humeur, & n'ont jamais d'argent.

DAMIS.

N'allez pas les manquer.

FLORICOURT,

(*prenant la main de Damis.*)

Non vraiment, je te quitte,
J'emporte un avis ſage, & mon cœur le mérite.
(*il ſort*)

SCENE VII.

DAMIS, (*ſeul.*)

D'Un moment de dépit il peut tout obtenir ;
Il va voir Liſimon, je dois le prévenir.
N'euſſé-je point d'amour, je lui ſerois contraire ;
Je voudrois traverſer le bonheur qu'il eſpere,
L'amitié m'en eut ſeule inſpiré le deſſein.
Sans adorer Méliſe, il prétend à ſa main !
Ses graces, ſon eſprit n'ont rien qui l'intéreſſe !
En elle il conſidere, il cherche la richeſſe,
Quel amant ! de mon but ne nous écartons point :
L'amour me l'indiqua, la probité s'y joint.
Mais ſi j'échoue enfin.... ſi Méliſe enivrée
Se borne à cette cour dont elle eſt entourée !
Je ne le ſais que trop, la beauté bien ſouvent
Attentive à l'hommage, eſt ſourde au ſentiment.
Cachons encor le mien.... Amour ! tu ſais ſi j'aime !
Ce pénible détour m'eſt dicté par toi-même :

Digitized by Google

Méliſe, tu le vois, eſt prête à t'échapper,
Et je crois te ſervir, en oſant la tromper.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

La Scene eſt dans un avant Salle de l'appartement de Méliſe.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, *ſeul.*

CHez Méliſe aujourd'hui! moi! quelle hardieſſe!
Voyons: par l'oncle ici piquons un peu la niece.
Il va venir, oſons; &, dans l'eſpoir que j'ai,
En feignant un refus, vengeons-nous du congé.
Je puis bien à mon tour riſquer une imprudence.

SCENE II.

DAMIS, LISIMON.

DAMIS.

AH! je vous attendois avec impatience.

LISIMON, (*abſorbé dans la rêverie.*)

Me voilà. J'en conviens, j'étois dans ce moment
D'une vue aſſez neuve occupé fortement.
Monſieur, c'eſt que le tact des affaires publiques
Veut des mâles eſprits & des cœurs énergiques.

Digitized by Google

Quand je m'en escrimois, j'accordois tout cela :
Le tableau de l'Europe étoit imprimé là.
Tu m'as fait avertir, j'accours, adieu l'idée,
C'est le diable !

DAMIS.

Pardon : votre humeur est fondée.

LISIMON.

C'est fait.... que me veux-tu ?

DAMIS.

Je me suis consulté ;
Et je peux avec vous parler en liberté.
Mélise est fort aimable ; elle a droit de prétendre
Aux hommages, aux vœux de l'amant le plus tendre ;
Mais comment souffre-t-elle un cercle d'étourdis,
D'agréables, de sots, par la mode enhardis ;
Du bon ton, qu'ils n'ont pas, se croyant les arbitres,
Mettant leur ineptie à l'ombre de leurs titres,
Traînant d'un luxe outré l'indiscret attirail,
Petits sultans, honnis même dans leur serrail ;
Tous ces demi-Seigneurs sans talens & sans ames,
Qui bornent leurs exploits à tromper quelques femmes,
De peres très-fameux enfans très-peu connus,
Dont on cite les noms au défaut des vertus ?

LISIMON.

Je vais, si tu le veux, t'expliquer ce mystere.

DAMIS.

Soit.

LISIMON.

Tel que tu me vois, jadis j'eus ma chimere,
Comme un autre : à la Cour j'étois fort assidu :
Dans un monde nouveau je me croyois perdu.
Je proposois alors des plans économiques,
Que je te montrerai, tous bien patriotiques,
Bien conçus....

DAMIS.

Je le crois.

Digitized by Google

LISIMON.

J'osai les présenter ;
Mais l'embarras étoit de les faire adopter.
Ces gens-ci m'y servoient, du moins en apparence :
Je les reçus chez moi, par excès de prudence.
Sous les dehors du zele, ils venoient par essains,
En obsédant ma niece, opiner sur mes vins.
Moi, comme un franc Gaulois, j'aime encor ma patrie.
Leurs protestations trompoient ma bonhommie.
Qu'ai-je embrassé ? du vent. On ne m'écouta pas ;
J'en fus pour mes calculs & pour mes résultats.
Aussi tout va, Dieu sait ! graces à ma routine,
J'aurois en trois matins remonté la machine ;
Je n'y renonce point ; mon porte-feuille est plein :
Aujourd'hui secondé, j'exécute demain.
Oui, Monsieur, qu'on m'installe & je réponds du reste.
Je puis être à l'Etat d'un profit manifeste.
Brouillant, bouleversant des principes connus,
J'arbore la réforme & je pare aux abus.
Voilà dans quel espoir ma folle complaisance
A de ces importuns toléré l'affluence.

DAMIS.

De leur zele affecté voyez quels sont les fruits.

LISIMON.

Puisqu'ils ne peuvent rien, ils seront éconduits.

DAMIS.

Bon, change-t-on ainsi sa maniere de vivre ?
Votre charmante niece au tourbillon se livre ;
Et, croyant échapper à de tristes liens,
Obéit à des goûts qui ne sont pas les siens.
Elle est à cette époque, où l'ame irrésolue
Entre différents choix reste encor suspendue.
Son naturel heureux lutte & perce toujours ;
Mais, s'il faut avec vous s'expliquer sans détours,
Il incline un peu trop vers la coquetterie,
Jeu cruel qui bientôt mene à la perfidie,

Digitized by Google

Des plus doux ſentiments corrompt la pureté,
Eteint le caractere & nuit à la beauté.
Il faudroit à Méliſe un ami difficile
Qui tourmentât ſon cœur, encor neuf & docile,
Employât pour le vaincre un manege innocent,
Y jettât par degrés un trouble intéreſſant,
Enveloppât de fleurs les traits de la cenſure,
Et fût, à force d'art, le rendre à la nature.

LISIMON.

Eh bien, ſois cet ami.

DAMIS, (*riant à demi.*)

Moi?

LISIMON.

Toi-même, parbleu.
Il faut, comme tu dis, la tourmenter un peu,
Par de certains ſecrets dérouter ſon caprice,
Retenir la coquette au bord du précipice;
Et, lui ſauvant ſur-tout l'ennui de la leçon,
La forcer par humeur d'avoir de la raiſon.....
L'idée eſt lumineuſe, & je l'ai bien ſaiſie
A l'application. Je t'en charge.

DAMIS.

Folie.
Revenons, s'il vous plaît, & daignez m'écouter.
(*Il regarde de tous côtés avec un air myſtérieux.*)
Vous m'offrîtes ſa main, je ne puis l'accepter.
Je veux choiſir, Monſieur, quelqu'un qui me convienne,
Dont la façon de voir s'accorde avec la mienne,
Qui connoiſſe le prix d'un amour délicat,
Et ſache préférer le bonheur à l'éclat.

LISIMON.

Tu m'étonnes beaucoup & je te crois à peine.
Sans doute elle t'a fait quelque nouvelle ſcene,
Car c'eſt une étourdie!... ah! je vais la tancer
D'une belle façon!

DAMIS.

Digitized by Google

DAMIS.

Gardez-vous d'y penſer.
Ne vous voilà-t-il pas, comme à votre ordinaire,
Emporté!...

LISIMON.

J'en conviens, je ſuis un peu colere.

DAMIS.

Un peu? beaucoup.

LISIMON, (*ſe radouciſſant.*)

Eh bien, je me corrigerai.
(*Reprenant le ton vif.*)
Mais on fera morbleu ce que je réſoudrai.
Dans ce que j'ai conclu je ſuis fixe & tenace.
Ma niece obéira....

DAMIS.

Modérez-vous, de grace.
De mon abſence au moins choiſiſſez le moment,
Et qu'à cet entretien je ne ſois pas préſent....
Ciel!! Méliſe!... je ſors.
(*Méliſe entre dans ce moment. Ils ſe font une révérence, & Damis ſort.*)

SCENE III.

MELISE, LISIMON, DORINE.

MELISE, (*avec étonnement.*)

Damis ici?

LISIMON.

Lui-même.
Pourquoi non, s'il vous plaît?

MELISE.

Ma ſurpriſe eſt extrême.
Quand nous mariez-vous?

Digitized by Google

LISIMON.

Je le voudrois envain :
Vous l'avez trop bien su guérir de ce dessein.

MELISE, (*vivement.*)

Quoi ? . . .

LISIMON.

Rien.

MELISE.

Encore ! . . .

LISIMON.

Eh bien ! . . .

MELISE.

Parlez.

LISIMON.

Je vous annonce. . .

MELISE.

Mais quoi donc ?

LISIMON.

Que Damis à vos charmes renonce.
De vos airs, de vos tons, il est las à la fin.
Il refuse en un mot le don de votre main.

MELISE.

Il me refuse !

LISIMON.

Net. Mais cela sans colere,
Toujours maître de lui, (car c'est son caractere)
Si posément enfin, & d'un air si glacé,
Que tout autre à ma place en seroit courroucé.

MELISE, (*avec une gaieté contrainte.*)

Courroucé ! pourquoi donc ? le trait est impayable.

LISIMON.

Vous paroît-il plaisant ?

MELISE.

(*avec chaleur, & ne pouvant cacher son dépit.*)
Damis est admirable !

Digitized by Google

C'eſt moi, Monſieur, c'eſt moi, qui, trompant ſon eſpoir,
Lui mandois ce matin de ne me plus revoir.

LISMON.

Fable.

DORINE.

Rien n'eſt plus vrai : ma maîtreſſe eſt vengée.
De l'exécution cette main fut chargée.

MELISE.

De ſa froideur pour moi vous voilà convaincu ?

LISIMON.

Oh ! oui !

MELISE.

Vous en a-t-il long-temps entretenu ?
Félicitez-vous bien, vantez votre conduite !
De vos préventions voilà quelle eſt la ſuite.

LISIMON, (*bruſquement.*)

Moi, j'ai cru que ces nœuds ſeroient bien aſſortis.
(*affectant de la fineſſe.*)
J'ai même ſoupçonné que vous aimiez Damis.

MELISE.

Mon Oncle, aſſurément le ſoupçon eſt unique.
Vous êtes étonnant.

LISIMON.

Non, je ſuis véridique.

DORINE.

Que Monſieur Liſimon a l'eſprit clairvoyant !
Rien ne peut échapper à ſon œil pénétrant.
Il lit, ſans ſe tromper, juſqu'au fond de nos âmes ;
Comme il déchiffre un cœur ! comme il connoît les femmes !

LISIMON.

Que trop, en vérité ! j'ai bien payé cela.
On eſt dupe long-temps avant d'en venir là . . .
Mais, dans ce moment-ci, je m'abuſe peut-être,
Je ne démêle rien, je ne ſais rien connoître. . . .

Digitized by Google

(*à Méliſe avec humeur.*)

Que m'importe après tout? congédiez Damis;
Si vous le voulez même, épouſez le Marquis.
Bel hymen!

MELISE, (*avec impatience.*)

Vous l'aimiez dans ces jours de folie;
Où les gens du bel air étoient votre manie;
Quand mon Oncle, en projets conſumant chaque jour,
En poſte alloit chercher des plaiſirs à la Cour....
De tous ces Meſſieurs-là vous goûtiez l'importance.
Leur ton vous paroiſſoit le ton par excellence.

LISIMON.

Oh! j'avois mes raiſons. Le bien public d'ailleurs....
Bref, c'eſt un autre temps, & je veux d'autres mœurs.

DORINE.

Floricourt, au ſurplus, n'a rien pour vous déplaire.
D'une vieille parente il ſera légataire;
Sa naiſſance eſt illuſtre; il eſt jeune, bien fait.

MELISE, (*avec humeur.*)

Ah! vous le protégez?...

DORINE.

(*à Liſimon.*) Enfin on s'y connoît.
Puis, s'il vous revenoit un jour en fantaiſie
De vouer à l'Etat votre rare génie;
Aux airs de courtiſan il ſaura vous plier,
Et c'eſt un homme, au moins, qui peut vous appuyer.
Quel plaiſir de briller, d'étendre un peu ſa ſphère!
Une fois en crédit, que d'heureux on doit faire?

LISIMON.

Tu crois donc qu'on pourroit....

DORINE.

Je vous ai dévoilé.

LISIMON.

Toi!... comment donc? par où?

DORINE.

Tout en vous m'a parlé;

Digitized by Google

Discours obscurr, mais fins ; silence énigmatique...
Et ce rire ingénu qui cache un politique.

LISIMON.

L'y voilà.

MELISE.

Finissez.. Le beau raisonnement !

LISIMON, (*après avoir réfléchi.*)

Eh ! ce qu'elle dit là n'est pas sans fondement,
Elle voit assez bien. Mais j'insiste ; ma Niece,
Je veux encor pour vous signaler ma tendresse!
Je regrette Damis, quoi que vous en disiez,
Et veux le ramener, dès ce soir, à vos pieds.
Je sens bien qu'il faudra, rappellant ma finesse,
Négocier la chose avec un peu d'adresse...
Mais on sait se tirer d'une difficulté,
Et délicatement ménager un traité ;
Sois sure... enfin.....

SCENE IV.

MELISE, DORINE.

MELISE.

MOn Oncle est incompréhensible.

DORINE.

Damis, toujours Damis ! ce caprice est risible....
Oui ; mais tous ces discours sont ici superflus.
Damis est hors de Cour & vous n'y songez plus.

MELISE.

Y songer ! il faudroit que je fusse bien folle !
Sa conduite, avec moi, cependant me désole.
Je voudrois à mes pieds le voir s'humilier,
Et....

Digitized by Google

DORINE.

Ce procédé là seroit plus régulier.

MELISE.

N'en parlons plus.

DORINE.

Sans doute.

MELISE.

Au fond, je le déteste.

DORINE.

De vos ressentimens ce dépit est le reste.

MELISE.

Tu dis que mon billet n'a point paru l'aigrir ?

DORINE.

Non ; tranquillisez-vous.

MELISE.

Je n'en puis revenir.
Mais, moi, Dorine, aussi j'ai fait une imprudence ;
Que prétendois-je enfin ?

DORINE.

Punir son impudence.

MELISE.

Dis sa discrétion, c'est le mot : en effet ;
Tu le sais comme moi ; qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait,
Qui lui put attirer cette rigueur extrême ?

DORINE.

Comment, un insolent qui ne dit pas qu'il aime !

MELISE.

Qu'il aime ! il faut savoir s'il aime : le sais-tu ?

DORINE.

Eh ! mais, rien n'est plus clair.

MELISE.

Moi, je n'ai rien vu.

DORINE.

Moi, je vous garantis qu'il brûle au fond de l'âme.

MELISE.

Eh ! que ne parle-t-il ?

Digitized by Google

DORINE.

Mais il craint pour sa flamme.

MELISE.

Oh ! il a bien raison... mais il faut s'expliquer !

DORINE.

N'ayez pas seulement l'air de le remarquer.

MELISE.

Bon !

DORINE.

Laissons ce sujet ; car il vous indispose.

MELISE.

Moi ! non : autant parler de lui que d'autre chose ;
Tu peux continuer.

DORINE.

Parlons-en donc ... eh bien,
Puisque vous le voulez, qu'en dirons-nous ?

MELISE.

Oh ! rien.

DORINE.

Pourquoi donc cette humeur & cette impatience ?
Si vous l'aimiez encor ?

MELISE.

Tais-toi.

(*Elles se taisent pendant un moment.*)

DORINE.

Le beau silence !

MELISE.

Tu n'as point remarqué le portrait qu'il tenoit ?
Tu n'as point distingué ? ...

DORINE.

Non, il l'examinoit
D'un œil très-satisfait.

MELISE, (*à part.*)

(*Haut.*) Je souffre le martyre ;
Tu n'as rien entendu de ce qu'il a pu dire ?

DORINE.

Il avoit l'air content.... c'est tout ce que je sai.

Digitized by Google

MELISE, (*avec la plus grande vivacité.*)
Je ne demande pas s'il étoit triſte ou gai ;
Répondez juſte au moins.

DORINE.

Je quitte la partie ;
Mais j'apperçois Germain.

MELISE.

Demeurez, je vous prie ;
Qu'il approche.

SCENE V.

MELISE, DORINE, GERMAIN.

MELISE, (*d'un air diſtrait.*)

AH ! c'eſt toi Germain ?

GERMAIN.

Pour vous ſervir,
Madame ; commandez, & je cours obéir...
Je montois chez Damis.

MELISE.

Il eſt ici ton Maître ?

GERMAIN.

Oui, même tout le ſoir je crois qu'il y doit être.

MELISE.

Seul ?

GERMAIN.

Seul, je l'imagine.

MELISE.

Il ne peut être mieux.
Tu ſais apparemment qu'il eſt fort amoureux ?

GERMAIN.

Amoureux !

MELISE.

Digitized by Google

MELISE.

Et bien plus, il oſe le paroître...

GERMAIN.

Madame, écoutez donc...

DORINE.

Dis, tu dois t'y connoître?

GERMAIN.

Je ſais qu'il s'eſt donné ces airs là quelquefois.

DORINE.

Eh! ſait-on quel objet a décidé ſon choix?

GERMAIN.

Non: il eſt fort diſcret, il ſoupire en ſilence;
Rien n'échappe avec lui....

MELISE.

La bonne extravagance!

DORINE.

Et ce portrait divin dont il eſt enivré,
Qu'il obſerve ſans ceſſe avec l'air égaré;
A ton compte, Germain, n'eſt-ce point un indice?

MELISE.

Va, parle à cœur ouvert, & quitte l'artifice.

DORINE.

Sans doute, allons, du cœur.

GERMAIN.

S'il ne faut rien celer,
Ce portrait lui plaît fort, &....

MELISE, (*pouſſant Dorine.*)

Fais-le donc parler.

DORINE, (*pouſſant Germain.*)

Va donc.

GERMAIN.

Seul dans un coin, quand il eſt à ſon aiſe,
Il le tourne & retourne, il le baiſe & rebaiſe;
Il lui parle ſouvent comme s'il l'entendoit,
Et lui reparle encor, comme s'il répondoit.
Cela me charme, moi, je me plais à l'entendre.

Digitized by Google

DORINE.

A cette école-là tu deviendras fort tendre.

MELISE.

Et l'on ne peut ſavoir quel eſt l'original ?

GERMAIN.

Non.

DORINE.

Non ?

MELISE.

Germain diſcret ! mais cela n'eſt point mal...
Oh ! c'eſt, n'en doutons pas, quelque franche coquette :

GERMAIN.

Madame en vérité....

MELISE.

Quelque folle parfaite.

GERMAIN.

Madame, je rougis...

MELISE.

J'en ſuis ſûre.

GERMAIN.

Comment ?
Quoi qu'il en ſoit, enfin le portrait eſt charmant.

MELISE.

Affreux, peut-être ?

GERMAIN.

Affreux ! cela vous plaît à dire.

MELISE.

Je le répète, affreux.

GERMAIN.

Je céde & me retire.
Ah ! ce pauvre portrait, comme vous le traitez !
Mais vous ne ſavez pas à qui vous inſultez.

MELISE, (*le rappellant.*)

Si Damis n'eſt point trop occupé de ſa flâme,
Dis-lui que je l'attends, ici même.

Digitized by Google

GERMAIN.

Oui Madame.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

MELISE, DORINE.

MELISE.

IL faut que je lui parle indispensablement.
Oui...

DORINE, (*à part.*

Ma maîtresse en tient indubitablement.

MELISE.

Je veux qu'avant le soir tout ceci se termine.

DORINE.

Comme il va s'applaudir!

MELISE.

Retirez-vous, Dorine,
J'entends du bruit: on vient. Ciel! Floricourt! l'ennui!...
Mais, feignons... contre moi tout conspire aujourd'hui.

(*Dorine, en sortant, rencontre Floricourt: ils se font réciproquement des signes.*)

SCENE VII.

FLORICOURT, MELISE.

FLORICOURT.

ON vous rencontre enfin!.. mais vous êtes charmante
De disparoître ainsi, de tromper mon attente.
Qu'elle est belle!

Digitized by Google

MELISE.

Oh! laiſſez ce ton complimenteur!

FLORICOURT, (*du ton le plus étourdi.*)

Non, Madame; avec vous ce ton là part du cœur.

MELISE, (*riant.*)

Du cœur! y ſongez-vous? vous léger, vous frivole!..
Recueillez-vous, Marquis: eſt-ce là votre rôle?

FLORICOURT.

Sans doute.

MELISE.

Encore un coup ſupprimons la fadeur,
Sinon, je vous le dis, j'aurai beaucoup d'humeur,
Et je vous ennuierai.

FORICOURT, (*avec galanterie & légereté.*)

Non, cela ne peut être.
Je cherche le plaiſir, & vos yeux le font naître:
Mais, depuis près d'un mois, diſons la vérité,
Dans quelle ſolitude avez-vous végété?
C'eſt ſe conduire mal; tout le monde en murmure.
Plus de bals, de ſoupers, pas la moindre avanture!
Vous avez de l'humeur; on n'en eſt pas ſurpris.
Vous prenez un travers, je vous en avertis.
Comment donc, belle, aimable, à la fleur de votre âge,
S'enterrer chez un Oncle, & s'ériger en ſage!
Mais vous n'y penſez pas; il faut abſolument
Vous rendre à vos amis, vous remettre au courant.
Je vous offre mes vœux, qui ſont flatteurs peut-être;
Mon nom, ce que je ſuis, & ce que je dois être;
Une exiſtence enfin. Allons, ouvrez les yeux;
Le temps vole, il échappe, il emporte les jeux,
Reſſuſcitez; ſortez de cette nuit profonde,
Et paroiſſons tous deux ſur la ſcène du monde.

MELISE.

Mais vous devenez fou!

FLORICOURT, (*de l'air le plus évaporé.*)

Non, je ne le ſuis pas.

Digitized by Google

C'eſt trop enſévelir de ſi brillans appas,
Faits pour orner, Madame, un plus décent azyle
Que des cercles obſcurs & l'ombre de la ville.
Ecoutez-moi : je viens d'apprendre en ce moment,
J'en ai l'avis ſur moi, que je dois ſurement
Hériter, avant peu, d'une tante éternelle !...
Qui me remet toujours.

MELISE.

Cette Dame eſt cruelle.

FLORICOURT.

Elle ne finit pas. Mais, pour cette fois-ci,
Il paroît cependant qu'elle a pris ſon parti.
Elle a quatre-vingts ans, c'eſt l'âge des retraites.
J'envahis ſa fortune, elle eſt des plus complettes.
Le tout vous eſt offert. Nous mêlerons nos biens,
Et l'opulence encor va ſerrer nos liens.

MELISE.

L'opulence ! & le cœur ? eſt-il un autre empire ?
Le tréſor d'un amant c'eſt l'amour qu'il inſpire.
Eſt-il riche ? on l'ignore.... on ſonge à ſes vertus.
Eſt-il pauvre ? on le venge, en l'aimant encor plus ;
Voilà mes ſentiments.

FLORICOURT.

Je vous en félicite ;
Vous bravez la fortune & cédez au mérite !
Ce ſacrifice eſt noble & ſur-tout bien placé.
Je ſavois à quel cœur je m'étois adreſſé.

MELISE.

Par exemple, Marquis, permettez-moi de rire.
Quoi, vous prenez pour vous ce que je viens de dire?

FLORICOURT.

(*avec la plus grande gaieté.*)
Eh! comment s'y tromper ? le détour eſt charmant.

MELISE.

Encor ?

Digitized by Google

FLORICOURT, (*hors de lui.*)

Vous me voyez dans un enchantement !...
Je ſuis las d'eſpérer. Décidez-vous, de grace.
Ecoutons la raiſon & laiſſons la grimace.
(*Il tombe à ſes pieds.*)
Ah ! je vous le demande au nom de nos beaux jours ;
Faiſons à tout Paris envier nos amours.

MELISE.

Treve donc, s'il vous plaît à la plaiſanterie...
Il extravague... on vient : levez-vous, je vous prie.

FLORICOURT.

Non. Je lis dans vos yeux, dans ce tendre embarras,
Que mon hommage a pris & ne vous déplaît pas.
(*Damis entre dans ce moment. Il eſt apperçu de Méliſe & non de Floricourt.*)
C'eſt à moi d'affermir mon bonheur qui s'apprête.
Tout me ſert, & je cours aſſurer ma conquête.
(*Floricourt, en ſortant, rencontre Damis, & lui fait des ſignes d'un air triomphant.*)

SCENE VIII.

DAMIS, MELISE.

DAMIS, (*du fond du Théâtre.*)

Fort bien ! le tête à tête eſt un peu hazardé.
Eſt-ce pour ce tableau que vous m'avez mandé ?
Il eſt touchant !

MELISE.

A-t-il le bonheur de vous plaire ?

DAMIS, (*avec une gaieté contrainte.*)

Beaucoup.

MELISE, (*ironiquement.*)

Il me parloit de ſon ardeur ſincere.

Digitized by Google

DAMIS.

Et vous daigniez répondre à des transports si doux ?
C'est l'usage au surplus.

MELISE, (*à part.*)

(*Haut.*) Mais seroit-il jaloux ?
J'étois libre, Monsieur, lorsqu'on vous fit descendre.

DAMIS, (*très-froidement.*)

Vos ordres sont sacrés ; j'ai volé pour m'y rendre.
(*à part.*)
L'entretien sera vif.

MELISE.

M'expliquez-vous enfin
Les propos que mon Oncle a tenus ce matin ?
Qu'est-ce que cet hymen, ce refus, cet outrage
Dont il vous accusoit ?

DAMIS.

Quand tout vous rend hommage,
Madame, en vérité pensez-vous à cela ?
C'est une vision que cet outrage là.
Ne savez-vous pas ? qui raconte, exagere,
Et c'est l'art d'embrouiller la chose la plus claire.
Votre Oncle brusquement vient m'offrir votre main,
Je ne m'attendois pas à ce bonheur soudain ;
Je n'avois ni le droit, ni l'orgueil d'y prétendre ;
C'est en m'appréciant que j'osai m'en défendre.
Voilà tout.

MELISE, (*d'un ton ironique.*)

Voilà tout ?...

DAMIS, (*se rapprochant.*)

Mais vous, Madame, vous,
M'expliquez-vous enfin quel est ce grand courroux,
Cet étonnant billet qui de chez vous me chasse ?
Comment me suis-je donc attiré ma disgrace ?

MELISE.

Ma lettre vous l'apprend, sans rien dissimuler.
Je suis lasse, Monsieur, d'apprêter à parler,

Digitized by Google

Je suis jeune, on m'observe, on censure, on raisonne,
Et pour fuir les Amans, je ne vois plus personne.

DAMIS.

Est-ce à titre d'Amant que je suis renvoyé?

MELISE, (*très-vite.*

Point de détail.

DAMIS.

Je vois qu'on m'a calomnié.
Quand on aime, on s'échappe, on se trahit: Madame,
Vous ai-je dit un mot qui fît croire à ma flâme?

MELISE, (*avec vivacité.*)

Eh! quand cela seroit?

DAMIS.

Oui: mais.... cela n'est pas.

MELISE, (*avec chaleur.*)

Quoi, votre empressement à suivre tous mes pas,
Cette assiduité que tout Paris a vue,
Et votre jalousie avec art retenue,
N'annonçoient pas assez un homme qui prétend
Et semble, pour le dire, aux aguets d'un instant?

DAMIS.

Ah! ne confondons point! tout cela vouloit dire
Qu'on rencontre chez vous ce que mon cœur desire,
Des graces, des talents....

MELISE.

Vous m'impatientez.

DAMIS.

Un commerce divin, cent belles qualités.
Cela signifioit que votre esprit enchante;
Qu'on se plaît à vous voir, que vous êtes charmante;
Enfin....

MELISE.

Parlez.

DAMIS.

Cela, je le dis sans détour,
Prouvoit tous vos attraits, sans prouver mon amour.

MELISE.

Digitized by Google

MELISE.

Soit, soit ; eh ! que me fait votre amour, je vous prie ?

DAMIS.

Vous m'accusez ; il faut que me justifie.

MELISE.

De quoi donc ? il m'outrage à chaque mot.

DAMIS.

De quoi ?

De l'amour prétendu qui vous révolte en moi.

MELISE.

Vous me haïssez donc, Monsieur ?

DAMIS.

Qui ? moi, Madame ?

MELISE.

Répondez.

DAMIS.

Mieux que moi vous lisez dans mon ame,
Et c'est trop prolonger mon cruel embarras.
Comment lorsqu'on vous voit dire qu'on n'aime pas ?
Un tel aveu pour vous seroit tout neuf peut-être,
Il pourroit vous fâcher ; mais vous l'auriez fait naître.
Car enfin, si vos loix n'en veulent qu'aux Amants,
Pourquoi m'envelopper dans vos ressentiments ?
Pourquoi, prompte à risquer un arrêt qui m'accable,
Si je suis innocent, me traiter en coupable ?

MELISE.

Allez, Monsieur, allez, vous m'êtes odieux.

DAMIS.

Vous ne fûtes jamais plus aimable à mes yeux.

MELISE.

Eloignez-vous des miens.

DAMIS.

D'où vient cette colere ?
J'obéis, & je sors, de peur de vous déplaire.

Digitized by Google

SCÉNE IX.

MELISE, (*seule.*)

EH! de cet homme là je ſerois le jouet!
Qu'eſt-ce donc qui me tient? l'aimerois-je en effet?
Oh! que je l'aime ou non, je prétends qu'il fléchiſſe,
Je le veux par raiſon, bien plus que par caprice....
J'ai ſu toucher ſon cœur, il a beau ſe maſquer,
Et ſon adroit orgueil ne veut pas s'expliquer.
C'eſt mon maudit billet!.... qui me forçoit d'écrire?
Que prétendois-je avant qu'il m'eût oſé rien dire?
Ma conduite eſt étrange, incroyable vraiment;
Mais la ſienne.... la ſienne eſt un affront ſanglant.
Oh! cet homme eſt un monſtre.. eh bien, il eſt aimable,
C'eſt la régle... que faire? ô trouble inſupportable!
Ce monſtre là me plaît, je le ſens, j'en rougis;
Mais je m'en vengerai quand je l'aurai ſoumis.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISIMON, (*ſeul.*)

MA foi, ce Floricourt n'eſt point auſſi frivole....
Cet homme avec le temps, peut jouer un grand rôle.
Dans ce moment encor, il m'a très-bien parlé.
Malgré mon air diſcret, comme il m'a démêlé,

Digitized by Google

La peſte, quel coup d'œil ! oui, j'étois un barbare :
Je déſolois Méliſe, il faut que je répare.
Le Marquis lui convient, il penſe.... il ira loin,
Et de lui quelque jour on peut avoir beſoin.
Que ſait-on ?

SCENE II.

LISIMON, MELISE, DORINE.

LISIMON.

EH bien ! qu'eſt-ce ? un air mélancolique ?
Moi, je veux qu'on me parle & qu'on ſe communique.
Çà, raiſonnons un peu : j'avois jugé trop tôt.
Damis, je le vois bien, n'eſt pas ce qu'il vous faut.
Il a, je ne ſais quoi, qui d'abord intéreſſe ;
Mais ſa conduite ſourde annonce trop d'adreſſe.
Trop de flegme, à la longue, eſt à périr d'ennui ;
Et je crois que vraiment je me gâte avec lui.

DORINE.

Vivat ! enfin, Monſieur redevient raiſonnable !
Damis a des moments, mais il n'eſt point aimable.
Il aime avec méthode, il brûle ſenſément ;
La mode en peut venir, & rien n'eſt moins plaiſant.

MELISE.

A ravir ! comment donc !.. allez, Mademoiſelle ;
Sachez une autre fois meſurer votre zele ;
Renfermez avec ſoin ces tranſports indiſcrets,
Et ſupprimez ſur-tout le talent des portraits.

DORINE.

Madame, une autre fois je ſerai moins ſincere ;
Et je ſaurai....

MELISE.

Sachez m'obéir & vous taire.

Digitized by Google

LISIMON.

Sans doute, elle outre un peu; mais je crois qu'en effet,
Damis eſt trop contraint & n'eſt point votre fait.

MELISE.

Y ſongez-vous ? laiſſez, laiſſez aller les choſes.
Je ne comprends plus rien à vos métamorphoſes.

LISIMON.

Oh ! je veux vous venger d'un inſolent refus.

MELISE.

Je vous diſpenſe, moi, de ces ſoins ſuperflus.

LISIMON.

Mon amitié pour lui, dans cette circonſtance,
Lui vaut de votre part un reſte d'indulgence :
Mais je vois clairement que vous le déteſtez,
Et je ne prétends pas forcer les volontés,
Rejetter un hymen pour lui trop honorable.

MELISE, (*à part.*)

Vous me perſécutez. Il eſt inſupportable.

LISIMON.

Aſſurément il l'eſt, & j'en ſuis révolté ;
J'admire, en pareil cas, votre ſécurité ;
Je ſuis d'une fureur !... C'eſt que cette aventure
Peut prendre dans le monde une ſotte tournure.
Je vois loin.

MELISE.

Oui, très-loin.

LISIMON.

Et puis d'ailleurs j'ai ſu
Que là bas.... à la Cour, il eſt très-peu connu.

MELISE.

Quoi ! cela vous reprend ?

LISIMON.

L'obſcurité me bleſſe.
Tout bien conſidéré, ſe borner eſt foibleſſe.
Quand on a votre eſprit, vos graces, votre goût,
Il faut prendre un mari fait pour aller à tout.

Digitized by Google

J'ai des projets.... je veux.... l'affaire m'intéresse,
Et pour bien des raisons, je dois venger ma nièce,
En ce jour, à l'instant : oui, j'y cours de ce pas....
Vous m'arrêtez envain, je n'en démordrai pas ;
Je n'ai point comme vous une tête légere,
Qui veut & ne veut plus ; il faut du caractere.
(*Il sort.*)

SCENE III.

MELISE, DORINE.

MELISE.

Voilà du Floricourt... fi pourtant son humeur...
Damis a dans mon Oncle un zelé protecteur,
Je crois qu'il devient fou... mais moi, suis-je plus sage ?
(*à Dorine.*)
De parler aujourd'hui vous avez une rage ?

DORINE.

Moi ?

MELISE.

Damis est à plaindre.

DORINE, (*entre ses dents.*)

Il le mériteroit.

MELISE.

Hein ? comment ? votre esprit se forme tout à fait.
Je vous trouve aujourd'hui brillante en reparties.
(*à part.*)
Mais, par où de mon Oncle arrêter les lubies ?
Il va trouver Damis : que lui va-t-il conter ?
(*Damis paroît, Dorine se retire.*)

Digitized by Google

SCENE IV.

MELISE, DAMIS.

MELISE.

QUoi! c'eſt vous?

DAMIS.

Je me ſauve.

MELISE.

(*après une pauſe.*) Oh! vous pouvez reſter;
Savez-vous que tantôt j'étois fort ſinguliere.

DAMIS.

Vous vous en ſouvenez?

MELISE.

J'en ai ri la premiere;
Je ne ſais où j'ai pris ces indiſcrets éclats.
Il eſt tout ſimple au moins que vous ne m'aimiez pas.

DAMIS.

Je vous ai raſſurée.

MELISE.

Et j'en ſuis fort contente.

DAMIS.

Autant que je puis voir, l'amour vous épouvante?

MELISE.

Tout ce qui me fâchoit, c'eſt qu'en vous défendant;
Vous paroiſſiez encor avoir l'air d'un Amant.
Il régnoit dans vos tons je ne ſais quelle gêne,
Qui ſur vos ſentiments me laiſſoit incertaine;
Oui, tenez, on eût dit que vous étiez piqué.

DAMIS.

Voilà ce que dans moi vous avez remarqué?

MELISE.

C'eſt ce que j'ai cru voir.

Digitized by Google

DAMIS.

Idée.

MELISE.

En conscience,
Etes-vous bien certain de votre indifférence ?

DAMIS, (*riant.*)

Celui-là vient de loin ! quoi ! vous n'y croyez pas !
Mais ne retournons point à nos premiers débats.
Prenez garde ; au traité vous êtes infidele ;
C'est vous qui commencez à me chercher querelle.
Quand je vous aimerois, pensez-vous entre nous
Que j'irois l'avouer après votre courroux,
Moi ! qui sais à quel point cela peut vous déplaire,
Moi ! qu'on vient de chasser sans nul préliminaire !
Si contre moi le doute a bien pu vous armer,
Quel sort me feriez-vous si j'osois vous aimer ?

MELISE.

Le cas est différent.

DAMIS.

Il deviendroit le même.
Oh ! je vous connois bien, malheur à qui vous aime !

MELISE.

Quelle obstination !

DAMIS.

Eh bien ! n'en parlons plus.
Pourquoi, sans nul objet s'échauffer là dessus ?

MELISE.

Vous êtes incroyable avec votre système !
Comment ? si vous m'aimiez, par un malheur extrême ?
Loin d'en faire l'aveu, loin de me prévenir....

DAMIS, (*avec une sorte de crainte.*)

Mais... il est quelquefois très-bon de voir venir.

MELISE.

Et le cœur est soumis à ces calculs infâmes !
Les hommes ! quels fléaux ! puis on s'en prend aux femmes.

Digitized by Google

D'un instinct libre & pur si l'amour est le fruit ;
Du moment qu'on raisonne, il est déjà détruit.
L'homme honnête, Monsieur, dédaignant la finesse,
Doit tout à son penchant & rien à son adresse.
Eh ! qu'attendre d'un cœur par lui-même gêné,
Qui, s'observant toujours, n'est jamais entraîné ?
Il faut s'abandonner, sentir tout, ne rien feindre,
S'enflammer pour le prix, sans projet pour l'atteindre.
Qui sait le mieux tromper, plaît quelquefois le mieux :
Mais qui plaît sans aimer, jouit sans être heureux.
Ah ! je plains bien le sort d'une femme sensible !...

DAMIS.

Ce phénix, s'il existe, est au moins invisible.

MELISE.

A vos yeux.

DAMIS.

Le trouver, c'est l'affaire du tems.
Sous le masque, entre nous, reconnoît-on les gens ?
De vos goûts passagers comment suivre les traces ?
Le sentiment chez vous disparoît sous les graces.

MELISE.

Quoi ! vous ne savez point lire au fond de nos cœurs ?

DAMIS.

Moi ! vraiment je le donne aux plus fins connoisseurs.

MELISE.

Vous n'avez donc pas vu que, cent fois dans sa vie,
Floricourt, par exemple, & m'excède & m'ennuie ?
Vous n'avez donc point vu, malgré tous leurs propos,
Que, même en les fêtant, je méprise les sots ;
Qu'au milieu du grand monde, où je parois légère,
Je me suis fait un plan & presque un caractere,
Qu'à la foule bruyante, à mille jolis riens,
J'ai souvent préféré vos graves entretiens ;
Et que ?...

DAMIS.

Vous vous taisez ? pourquoi donc ?

MELISE.

Digitized by Google

MELISE, (*à part.*)

Je m'admire !

DAMIS.

Eh bien ?

MELISE.

Eh bien ! Monsieur. . . je n'ai plus rien à dire.

DAMIS.

Quand le cœur ne sent rien.

SCENE V.

Les mêmes, FLORICOURT.

FLORICOURT,

(*riant aux éclats dans le fond du Théâtre.*)

(*s'approchant.*) D'honneur le tour est gai.
Ah ! je respire enfin, notre Oncle est subjugué.
Jugez s'il m'aime ! il veut, & dès cette journée,
Décider mon bonheur, fixer notre hymenée.
Il est expéditif.

MELISE.

Fort bien ! Marquis, fort bien !
L'aveu de Lisimon vous assure du mien :
Vous pouvez y compter.

FLORICOURT.

Après ce tour d'adresse,
Il seroit trop piquant. . .

MELISE.

Mais par quelle finesse
Avez-vous donc, Monsieur, retourné son esprit ?
Car cela me paroît miraculeux.

FLORICOURT.

Bien dit.

Digitized by Google

MELISE, (*avec empreſſement.*)

Voyons.

FLORICOURT.

Pour le réduire il a fallu lui plaire.
Votre Oncle s'eſt d'abord armé d'un front ſévère.
J'ai radouci mon ton pour ne le point heurter,
Et j'ai ſurpris enfin l'inſtant de le flatter.
J'ai vanté ſon diſcours ſoit diſant laconique,
Sa pénétration, ſur-tout ſa politique :
Je me ſuis étonné qu'un homme tel que lui
Ne fût point dans l'Etat très-puiſſant aujourd'hui.
Vous auriez un œil d'aigle, un abord populaire,
Et l'art d'approfondir, joint avec l'art de plaire,
Lui diſois-je à peu près : il l'a cru bonnement ;
Moi, de montrer alors un zèle véhément,
D'offrir tout mon crédit... enfin rien ne l'arrête,
Le voilà décidé.

MELISE,

Mais c'eſt une conquête,
(*à part, & regardant Damis.*)
Voyez ſi rien l'émeut.

FLORICOURT.

L'amour agit pour nous.

MELISE, (*ſérieuſement.*)

Puiſque mon Oncle enfin eſt appuyé par vous,
A ſes nouveaux deſſeins je n'oſe être contraire.
Il faut....

FLORICOURT.

Vous convenez que pour moi tout proſpere ;
Notre hymen....

MELISE.

Oui, Marquis, devient très-poſitif.

DAMIS, (*d'un ton piqué.*)

La grandeur de votre Oncle eſt un point deciſif,
Et....

Digitized by Google

FLORICOURT.

J'ai craint de Damis quelque temps la poursuite ;
On m'a tranquillisé.

DAMIS.

Qui donc ?

MELISE, (*vivement.*)

Dites-nous vîte.

FLORICOURT, (*à Méliſe.*)

Je ſais qu'il aime ailleurs.

MÉLISE.

Il peut nous mettre au fait.

FLORICOURT.

Eh ! comment donc ; comment ?

MELISE.

Il a certain portrait
Qui ne le quitte pas.

FLORICOURT.

C'eſt Celadon lui-même !

MELISE.

Oui, pour ce portrait là ſa folie eſt extrême.

DAMIS.

Madame, il eſt trop vrai, je l'aime éperdument.

MELISE, (*avec dépit.*)

L'Original, ſans doute, eſt un objet charmant ?

DAMIS, (*d'un ton paſſionné.*)

Oh ! charmant !

MELISE.

Je le crois.

DAMIS.

Je lui dois cet hommage.

FLORICOURT.

Eh bien ! s'il eſt ainſi, montre-nous ſon image.

DAMIS.

Si Madame le veut, ma prudence conſent,
Mais à condition que vous ſerez abſent.

Digitized by Google

FLORICOURT.

Moi !

DAMIS.

Vous.

FLORICOURT.

Pour un portrait ? allons, quelle manie !

DAMIS.

Vous le faire entrevoir, c'eſt en donner copie.

FLORICOURT.

Il eſt d'une rigueur !... Madame, prononcez.

MELISE.

Mon ſexe.... eſt curieux.

FLORICOURT.

J'entends, vous me chaſſez.
Je vais de Liſimon aiguillonner le zele ;
Votre bonheur, le mien près de lui me rappelle,
J'y vole : en m'éclipſant d'un air paiſible & doux,
Je ſatisfais d'avance aux régards d'un époux.
(*Il baiſe la main de Méliſe, & ſort.*)

SCENE VI.

MELISE, DAMIS.

DAMIS.

CEt hymen me paroît une affaire conclue !

MELISE.

Tout de bon, croyez-vous que j'y ſois réſolue ?

DAMIS.

Pourquoi non ? de votre Oncle il a déja l'aveu,
Et le vôtre ſuivra.

Digitized by Google

MELISE.

Le mien?... voyons un peu
Le portrait.

DAMIS.

Un moment.

MELISE.

Volontiers : mais de grace,
Que vous importe enfin que cet hymen se fasse ?
Vous êtes occupé, tout le prouve & le dit :
Ce que l'art veut cacher, l'art même le trahit.
Pour moi ce qui m'en plaît, tout haut je le confesse,
C'est que vous possédez une étrange maîtresse.
Elle est assurément calme dans ses amours !
Elle sait que chez moi vous êtes tous les jours,
Et son orgueil se tait, & son cœur est tranquille !
De tous vos soins pour moi spectatrice immobile,
Madame ne dit mot, trouve que tout est bien,
Et n'a garde avec vous de se plaindre de rien !
Elle a donc cinquante ans !

DAMIS.

Pas tout-à-fait encore.
Elle n'en a que vingt.

(*à part.*)

Quel conte ! je l'abhorre.

DAMIS.

Ah ! n'en parlez point mal. Quand vous la connoîtrez,
D'un jugement trop prompt vous vous repentirez ;
C'est moi qui vous le dis.

MELISE.

Vous dites à merveille.

DAMIS.

Vraiment ?

MELISE.

Continuez, oui, je vous le conseille ;
Que m'importe.... Ah ! je vois.... peut-être croyez-vous

Qu'une humeur ſans motif cache un dépit jaloux ?
Cela ſeroit nouveau ! moi, de la jalouſie !
Moi, vous aimer ! non, non ; je n'en ai nulle envie ;
Je ne m'oppoſe point à vos félicités.

DAMIS.

Vous ne devinez pas combien vous m'enchantez. . . .
C'eſt votre dernier mot ?

MELISE.

Ce doute là m'offenſe.
Vos diſcours à la fin laſſent ma patience.
Allez trouver, Monſieur, la beauté qui vous plaît,
Et gardez conſtamment un auſſi rare objet.

DAMIS.

Je me le promets bien. . . .

MELISE, (*avec chaleur.*)

Mon Dieu ! j'en étois ſûre. . .
Je me raviſe, & veux connoître ſa figure :
Son naturel paiſible, unique en ſes effets,
Me donne le deſir de contempler ſes traits.

DAMIS.

Oh ! dans ce moment-ci, vous verriez mal ſans doute.

MELISE.

Elle craint mes regards ?

DAMIS.

C'eſt moi. . . . qui les redoute.

MELISE.

Mais j'ai votre parole. . . . eſſuierai-je un refus ?

DAMIS.

Pour juger ſainement vos ſens ſont trop émus.

MELISE.

Je le veux.

DAMIS.

Je ne puis.

MELISE.

Comptez, comptez d'avance,
Puiſqu'elle en a beſoin, ſur beaucoup d'indulgence,

Digitized by Google

DAMIS, (*tirant le Portrait.*)

Vous l'exigez ?

MELISE, (*arrachant le Portrait.*)

Oui, oui ; mais donnez donc, Monsieur.

DAMIS.

Oh, tout charmant qu'il eſt, il va vous faire peur.

MELISE,

(*avec le plus grand étonnement.*)

Ciel !

DAMIS.

Je l'avois prévu.

MELISE.

Mon Portrait !

DAMIS.

Oui, lui même.

C'eſt un vol que j'ai fait.

MELISE.

Cette audace eſt extrême !

(*après une pauſe & riant.*)

Vraiment je l'ai tantôt joliment arrangé.

DAMIS.

Puiſqu'il eſt reſſemblant, Madame, il eſt vengé.

MELISE.

D'honneur, il eſt parlant, & ... quel fourbe vous êtes !

Voilà donc contre nous les complots que vous faites ?

Sur l'excès de vos torts je n'oſe n'arrêter.

Pourquoi ravir un bien que l'on peut mériter ?

Mais ce Portrait enfin ſuffit-il pour m'inſtruire ?

DAMIS.

Il eſt chargé de tout, moi je n'ai rien à dire.

D'ailleurs puis-je jamais fléchir votre courroux ?

MELISE.

Puiſque vous en parlez, je conviens avec vous...

C'eſt le cas ou jamais d'être fort en colère.

DAMIS.

Oh, oui ! vous ſévirez contre le téméraire.

Digitized by Google

MELISE.

C'eſt ſelon... cependant... Je dois... que fais-je ;

DAMIS.

Enfin....

MELISE.

Quand le coupable plaît.

DAMIS.

Fait-on grace au larcin ?
Il faut qu'abſolument votre bouche prononce.

MELISE, (*après un ſilence.*)

Il vous tint lieu d'aveu : qu'il ſoit donc ma réponſe.
(*Elle lui rend le Portrait.*)

DAMIS, (*avec la plus grande vivacité.*)

Je tombe à vos genoux. Quel moment enchanteur!
Plus je me ſuis contraint, plus je ſens mon bonheur.
Ne vous ſouvenez plus d'une ruſe innocente,
Qui peut-être a fixé votre ame indépendante....
Ah! la mienne eſt a vous! recevez ſon ſerment.
Le calme de mon front cachoit un cœur brûlant.
Je redoutois vos goûts, le Marquis... vos caprices.
Vous ne vous doutiez pas de tous mes ſacrifices.
Des combats douloureux, voilà mes ſeuls forfaits.
J'ai feint quelques inſtans, pour ne feindre jamais.
L'amour ſeul m'inſpira : c'eſt lui qui me couronne.
Le tour n'eſt pas ſi noir... vous riez.

MELISE.

Je pardonne.
(*Damis ſe remet à ſes genoux.*)

Digitized by Google

SCENE VII.

LISIMON, FLORICOURT.

(*au fond du Théâtre.*)

DORINE, GERMAIN.

(*entrant par une coulisse opposée.*)

DAMIS, MÉLISE.

(*Ils restent tous dans une différente attitude.*)

LISIMON, (*à Dorine.*)

QUe le Notaire....
(*appercevant Damis aux genoux de Mélise.*)
Attends.... je reste confondu...

FLORICOURT, (*à Damis.*)

L'attitude me plaît... d'ailleurs c'est un rendu.
Vous avez votre tour.

LISIMON.

(*à Floricourt.*) Quel est donc ce mystère?
Que Diable! je croyois que vous aviez su faire.

FLORICOURT.

Eh bien, vous vous trompiez.

DAMIS, (*à Lisimon.*)

Daignez combler mes vœux.

Digitized by Google

DORINE,

(*Se mettant entre Floricourt & Liſimon.*)
Courage... ou vous voilà diſgraciés tous deux.

FLORICOURT.

(*à Liſimon, avec gaieté.*)

Adieu nos grands projets. Tout Amant à ma place
S'en iroit contriſté, honteux de ſa diſgrace;
Un tendre déſeſpoir m'ennuiroit à mourir.
Eprouvé-je un revers? je médite un plaiſir.
e reviens à mes goûts, il me faut des coquettes.

(*à Méliſe.*)

Damis eſt trop heureux! je le ſuis, ſi vous l'êtes.

(*Il s'échappe en faiſant ſigne qu'on ne prenne pas garde à lui.*)

SCENE VIII.

LISIMON, MELISE, DAMIS, DORINE, GERMAIN.

LISIMON, (*à Damis.*)

Pour chaſſer un rival ton ſecret eſt fort bon.

GERMAIN, (*d'un air triomphant.*)
Nous avons eſquivé la déclaration!

Fin du troiſieme & dernier Acte.

Digitized by Google

APPROBATION.

LU & approuvé, le 15 Juin 1773.

Signé MARIN.

Vu l'Approbation : Permis d'imprimer ce 17 *Juin* 1773.

DE SARTINE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA FEMME JALOUSE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

PAR M. DESFORGES,

Représentée pour la première fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Mardi 15 Février 1785; & à Versailles, le 11 Mars suivant, devant LEURS MAJESTÉS.

Le Prix est de trente sols.

Mademoiselle

A PARIS,

Chez PRAULT, Imprimeur du Roi, quai des Augustins, à l'Immortalité.

1785.

Digitized by Google

Digitized by Google

A MONSIEUR

ANTOINE PETIT,

Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, Professeur d'Anatomie au Jardin du Roi, ancien Inspecteur des Hôpitaux Militaires du Royaume, Membre des Académies des Sciences de Paris & de Stokolm, &c.

MON BON AMI,

Je puis donc vous le donner publiquement ce nom précieux, le premier que bégaya mon enfance, & auquel la reconnaissance a si tendrement accoutumé ma bouche & mon cœur. Je puis vous le donner dans un moment où je suis moins indigne de le prononcer; dans l'instant flatteur où l'un de

Digitized by Google

mes Eſſais dramatiques eſt honoré de l'accueil le plus encourageant.

Votre tendre & prudente amitié me préparait un heureux avenir dans une carrière plus utile ſans doute, & au moins auſſi brillante que celle du Théatre ; je verſe des larmes de ſang, quand je ſonge à la légèreté cruelle avec laquelle j'ai trahi votre douce eſpérance : mais l'âge amène les réflexions. Je vous aimai toujours trop pour ne pas déſirer que vous m'aimaſſiez. De manière ou d'autre, il fallait chercher à le mériter. Il fallait payer ma dette à la ſociété, ainſi qu'à l'amitié.

Ce que je n'ai pu comme élève d'Eſculape, je l'eſſaye comme amant de Thalie. Puiſſe mon zèle pour l'une, vous faire oublier mon imprudente froideur pour l'autre. Je ſervirai ma Muſe avec bien plus d'ardeur ſi vous approuvez mon attachement pour elle, & j'oſe compter ſur ſon ſourire ſi vous daignez accorder le vôtre aux efforts que je ferai pour les mériter tous deux.

Je ſuis, avec la plus reſpectueuſe tendreſſe & la plus inexprimable reconnaiſſance,

MON BON AMI,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

DESFORGES.

Digitized by Google

PRÉFACE.

CE n'eſt ni à la Femme-Jalouſe anglaiſe de M. Georges Colman, ni à celle de Riccoboni, pere, ni à celle de Jolly, imitée en vers français du canevas italien de ce dernier, ni à la Jalouſe en cinq Actes d'un anonyme de Nanci que je dois l'idée de l'Ouvrage que j'offre aujourd'hui au Public. On s'eſt trompé en le diſant & en l'imprimant.

Celui qui a confeſſé qu'il devait à Fielding tout le mérite de Tom-Jones à Londres, aurait avoué & indiqué ce qu'il aurait emprunté aux Ouvrages qu'il vient de nommer. La confrontation ſera la preuve la plus sûre, & elle ſera facile à ceux qui voudront venir la faire chez moi; car j'ai les Ouvrages mêmes, ou les extraits de

Digitized by Google

ceux que je n'ai pu garder ou acquérir. Mon plan était fait lorſque je commençai la recherche des Comédies anciennes qui portaient le même titre. Cette recherche me fut à-la-fois utile & agréable; car en me faiſant connaître de très-bonnes Comédies que j'ignorais, elle m'inſtruiſit; & en me prouvant que toutes mes idées étaient à moi, elle me tranquilliſa. Deux ou trois paſſages ſeuls, mais ſi naturels qu'ils devaient venir d'eux-mêmes à l'imagination de quiconque aurait voulu traiter ce ſujet, ſont le plan d'autorité, tracé par d'Orſan à ſa femme vers la fin du troiſieme Acte, le feint évanouiſſement qui ſuit, & le mot de la quatrieme Scene du quatrieme Acte, *les vapeurs ſans témoins*. Ils ſont à moi comme à M. Colman, & je les ai laiſſés d'autant plus volontiers que j'étais fier de cette reſſemblance avec cet illuſtre Auteur. Si j'ai eu le bonheur de me rencon-

trer plus parfaitement avec lui ; c'eſt plutôt dans mon Tom-Jones à Londres ; & la raiſon en eſt, que le ſublime Roman de Fielding eſt la ſource où nous avons puiſé tous deux, lui *ſa Femme-Jalouſe*, moi *Tom-Jones*.

Un autre bruit s'eſt répandu : ma Piece, dit-on, a été lue & refuſée aux Français ; je n'entends autour de moi que cette aſſertion, bien gratuite aſſurément.

Ma Piece n'a point été lue aux Français & ne devait pas l'être. Les raiſons qui m'attachent au Théatre italien ſont connues & faites pour être approuvées de tout le monde.

D'ailleurs en rendant juſtice de tout mon pouvoir aux vrais talens du Théatre national, j'avoue que je n'ai rien à regretter.

Digitized by Google

Les Journaux, en me traitant avec une indulgence marquée, ont rendu justice aux Acteurs, & m'ont dérobé la douceur de répéter ce que leur zèle & leurs talens m'avaient inspiré. Ces estimables Acteurs me connaissent assez pour savoir combien je suis sincère quand je leur attribue la meilleure partie d'un succès qu'ils ont décidé, & que je n'eusse pas obtenu tout seul.

Après avoir payé le tribut de reconnaissance que je dois à tous ceux qui ont bien voulu écrire avantageusement de mon Ouvrage, je me permettrai de répondre en peu de mots à quelques reproches qui m'ont été faits, & que je ne crois pas avoir tout-à-fait mérités. La partie du style qu'on accuse d'être négligée, est peut-être celle qui m'a le plus coûté pour y mettre cet abandon, qu'on appelle négligence,

Digitized by Google

& qui eſt, à mon ſens, le cachet du naturel. Je ne dirai rien de plus ſur cet article.

La faibleſſe du moyen, né du ſerment de Dorſan, paraît un reproche plus grave. On ajoute que Dorſan, comme citoyen, n'a pas dû ſe taire, encore moins comme pere: on parle des droits des enfans quelconques, droits fixés par les loix. Je réponds à cela que le premier mariage de Dorſan eſt un mariage ſecret, que la loi n'autoriſe point, & qu'un enfant né dans de pareilles circonſtances, peut bien demander une penſion alimentaire que la loi lui accorde, parce qu'étant né il faut qu'il vive; mais que les droits de citoyen lui ſont conteſtés: mille & mille procès en fourniſſent la preuve. Dorſan comme citoyen, a donc dû cacher Clemence: comme pere, il a dû en prendre ſoin, c'eſt ce qu'il a fait. Quant au ſerment, taxé de moyen

Digitized by Google

faible, je ne ſais s'il exiſte au monde une choſe plus ſacrée qu'un ſerment, ou pour mieux dire, je ſuis averti par ma conſcience que rien n'eſt plus reſpectable. Mais mettant de côté cette précieuſe religion du ſerment, un de mes amis, plaidant chaudement cette cauſe, m'a fourni la réponſe ſuivante : Qu'Amenaide diſe que c'eſt à Tancrède & non à Solamir qu'elle a écrit; que Zaïre nomme Néreſtan ſon frere; que Nanine déclare que c'eſt à ſon pere qu'elle envoie les préſens du Comte, que deviendront ces trois ſublimes Ouvrages? Mon ami a ſi bien répondu que je n'ai rien à ajouter. Si ces réticences ſont un défaut, c'eſt un défaut bienheureux pour nous; & il me ſerait bien doux de pouvoir pêcher ainſi.

Reſte le plus ſérieux de tous les reproches, ce qu'on appelle le grand vice de la

Digitized by Google

Pièce : c'eſt que la femme jalouſe a toujours l'apparence pour elle. Je pourrais dire d'abord que l'apparence n'eſt pas pour elle dans l'affaire de Juſtine, & que ſa paſſion, déja miſe en jeu par la boîte d'or, lui fait voir un crime dans la choſe du monde la plus innocente. Mais ce qu'on regarde comme le grand vice de la Pièce (quel eſt donc l'aveuglement d'un pere?) j'oſerais le regarder, moi, comme la baſe de ſon mérite, ſi elle en avait.

En effet, jalouſe ſans aucune apparence, Madame Dorſan ſerait une forcenée dégoûtante, une mégere à enfermer, & dont on ne pourrait pas ſupporter la préſence deux minutes au Théatre. Que voulais-je? la corriger. Que fallait-il pour y parvenir? commencer par la rendre intéreſſante. Par quels moyens? en ne mettant de ſon côté que le tort de mal voir

Digitized by Google

des choſes innocentes en elles, mais qui pouvaient & devaient être mal interprêtées par une femme prévenue & paſſionnée. Une fois inſtruite à fond, elle ſe corrige. Pourquoi, dira-t-on, ne pas l'inſtruire tout de ſuite ? Parce qu'aux grands maux il faut de violens remèdes; parce que (le ſerment à part) l'occaſion de l'arrivée de Clémence eſt le quinquina qui doit guérir la fiévre. Dorſan & ſa femme ſont les malades, d'Aranville eſt le Médecin, & Clémence le remède ſalutaire, dont il ſe ſert à propos pour amener la guériſon. Tout cela m'a paru dans l'ordre.

Je ne ſuis point le Chevalier de mon Ouvrage. J'ai pu me tromper; mais il me reſtera toujours la douceur d'avoir voulu bien faire, le ſouvenir des bontés ineſtimables du Public, & le courage qu'elles ont dû naturellement m'inſpirer, & qui

Digitized by Google

me servira à faire de nouveaux efforts pour m'en rendre plus digne.

Fin de la Préface.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme. DORSAN, femme jalouſe.	Mme. FORGEOT.
M. DORSAN, ſon mari.	M. GRANGER.
EUGÉNIE, leur fille.	Mlle. CARLINE.
CLÉMENCE, fille de M. Dorſan, née d'un mariage ſecret.	Mlle. PITROT.
M. D'ARANVILLE, ami de Dorſan, & tuteur de ſa femme.	M. DE COURCELLE.
M. DE FERVAL, neveu de d'Aranville, & amant d'Eugénie.	M. REYMOND.
GERVAIS, vieux domeſtique de Dorſan.	M. FAVARD.
JUSTINE, ſa fille, gouvernante d'Eugénie.	Mlle. DUFAYEL.
BLAISOT, valet de M. Dorſan.	M. VALROY.
UN VOITURIER.	M. CORALY.

La Scène eſt à Paris, chez M. Dorſan.

LA

Digitized by Google

LA FEMME JALOUSE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un Sallon, où se trouve, entr'autres meubles, un secrétaire, dont la clef est après. Trois portes, une au fond donnant sur la perspective du Jardin; deux latérales: l'une celle de l'appartement de Madame Dorsan, à droite de l'Acteur; l'autre à gauche, celle de l'appartement de Monsieur Dorsan. Il n'est pas encore tout-à-fait jour.

SCENE PREMIERE.

Madame DORSAN, *seule, appuyée contre le secrétaire.*

IL est rentré fort tard, — assurément pour cause.—
Quelque nouvelle intrigue, — & pourtant il repose.—
Il peut dormir; — & moi, victime de l'amour,
Victime de l'hymen, je pleure nuit & jour.

(*Elle se leve.*)

Digitized by Google

C'eſt trop long-tems gémir d'une auſſi rude épreuve.
Quoi! toujours des ſoupçons, & jamais une preuve!
J'en aurai.— (*Elle retourne au ſecrétaire.*)
Qui verrait ce ſecrétaire ouvert,
Croirait voir de Dorſan le cœur à découvert.—
Eh bien! cet abandon comble ma défiance:
Ce n'eſt qu'un faux témoin de ſa fauſſe innocence,
C'eſt un raffinement, une ruſe de plus.
Voyons.
(*Elle ouvre le ſecrétaire & les tiroirs.*)
Si mes efforts, tant de fois ſuperflus,
Allaient enfin; — que dis-je! O malheureuſe épouſe!
Si douloureuſement, ſi juſtement jalouſe!
En vain de ton ingrat tu cherches les ſecrets:
Les maris criminels ſont des amans diſcrets;
Voilés par le même art qui trame nos diſgraces,
Leurs forfaits ténébreux ne laiſſent point de traces.
Fermons.--Si cependant.--Quel trouble! quels combats!
Ah! contre mon malheur en vain je me débats;
Je veux tout voir.— O ciel! qu'eſt-ce que je découvre!
Sous l'effort de ma main, un double fond qui s'ouvre!
(*Avec réflexion.*) (*Elle cherche.*)
Perfide invention! Quoi! rien! — cherchons encor.
Ah! je crois pourtant; — oui, — c'eſt une boîte d'or;
Et la boîte, à coup sûr, cachant quelque myſtere,
Aura ſon double fond comme le ſecrétaire.
(*Elle tourne & retourne la boîte.*)
Myſtere affreux! bientôt tu ſeras éclairci.

Digitized by Google

SCENE II.

Mad. DORSAN, JUSTINE, GERVAIS.

JUSTINE.

AH! Madame, pardon.

Mde. DORSAN, *troublée.*

Que faites-vous ici?

JUSTINE.

Madame, dans l'inſtant, j'arrive avec mon pere,
Qui vient me voir.— Je ſors.—

Mad. DORSAN, *avec aigreur.*

Non, demeurez.— J'eſpere
Que l'on ſe laſſera d'épier tous mes pas,
Et qu'on n'entrera plus quand je n'appelle pas.
Si l'on me demandait, je n'y ſuis pour perſonne.
(*Elle rentre chez elle.*)

Digitized by Google

SCENE III.

GERVAIS, JUSTINE.

JUSTINE.

EH bien! vous le voyez: Madame me ſoupçonne
De l'épier, tandis que du matin au ſoir,
Guettant, obſervant tout, elle voit tout en noir.
Enfin, de la maiſon je vais ſortir peut-être.

GERVAIS.

Comment donc?

JUSTINE.

A vous ſeul je puis faire connaître
L'erreur de ma maîtreſſe & ſon injuſte effroi.
Sachez que ſes ſoupçons s'étendent juſqu'à moi.
Du Couvent où j'étais, près de Mademoiſelle,
Je ſuis depuis trois mois revenue avec elle.
Ma préſence a déplu beaucoup.— A chaque inſtant,
C'eſt quelque propos dur, quelque nom inſultant;
De moi-même, à la fin, je me ſerais bannie;
Mais les bontés du pere, & ma chere Eugénie,
Malgré ce que je ſouffre à me voir maltraiter,
Pour quelque tems encor m'ont contrainte à reſter.

GERVAIS.

Ne ſouffre point d'affront;—viens plutôt chez ton pere.

Digitized by Google

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, BLAISOT.

BLAISOT.

(*Familiairement à Juſtine.*)

AH! le voilà trouvé pourtant.—Bon jour, ma chere.

JUSTINE.

Trouvé— Qui?

BLAISOT, *frappant ſur l'épaule de Gervais.*

Le Papa.

GERVAIS.

Vous venez de chez moi?

BLAISOT.

Oui.

GERVAIS.

Pourquoi?

BLAISOT.

C'eſt Monſieur qui vous dira pourquoi.
Hier, il eſt rentré pas mal tard de la ville.
Il m'a dit: — Vous irez chez Monſieur d'Aranville.
Le ſévere tuteur? ai-je dit. —Bon! — j'y vais.
Non, — demain, a-t-il dit, & de-là chez Gervais

Digitized by Google

Je leur veux à tous deux parler de très-bonne heure.
Fort bien : — près de l'ami, le cher papa demeure.
J'ai couru chez l'ami, puis j'ai passé chez vous ;
Personne— & je crois bien, car vous étiez chez nous.

GERVAIS, *à Justine.*

Tu ne devines pas ce que me veut mon maître ?

JUSTINE.

Non.

BLAISOT.

Bah ! vous badinez : si vous vouliez, peut-être
Vous devineriez bien ; mais moi, qui suis sorcier,
Je devine (entre nous) qu'il veut vous marier.

JUSTINE.

A qui donc ?

BLAISOT.

Pour le coup, devinez la premiere.

JUSTINE, *souriant.*

Mon cher ami Blaisot, je ne suis pas sorciere.

BLAISOT.

Mon cher ami Blaisot : vous avez deviné.

GERVAIS.

Comment donc ?

BLAISOT.

Ecoutez. — J'ai bien imaginé.

Digitized by Google

Qu'en voyant un garçon, d'une humeur joviale,
Jeune, assez bien tourné, l'ame franche, loyale,
Un bon garçon, enfin; vous diriez à part vous,
Voilà juste celui qu'il me faut pour époux;
Et j'ai dit à part moi, ce garçon, c'est moi-même:
Mais vous ne pouviez pas crier tout haut: je l'aime,
Et je veux l'épouser.— Eh bien! moi, qu'ai-je fait?
J'ai tout dit à Monsieur; hein!— D'un air satisfait,
Dit-il, tu l'aimes donc? c'est bien; mais t'aime-t-elle?
J'ai dit oui.— J'ai bien fait, pas vrai, Mademoiselle?
Et Gervais?— Qui? le pere? Ah! je suis sûr de lui.
Qu'il vienne ici demain;— demain c'est aujourd'hui,
Et—chut! voilà mon maître;
(*à Gervais, en lui serrant la main.*)
Il va parler, j'espere,
De façon qu'avant peu vous serez mon beau-pere.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, M. DORSAN, *rêveur, une lettre à la main.*

M. DORSAN, *à part, sans les voir.*

Cette lettre m'accable.— O ciel! est-il permis,
Qu'au bout de dix-huit ans.— (*Il les voit.*)
Ah! bon jour, mes amis.
Gervais, je t'attendais.

BLAISOT, *à part, à Gervais.*

Pour l'objet.

GERVAIS.

Mon cher maître, —

Ordonnez.

BLAISOT, *à M. Dorsan, montrant Justine.*

Vous savez— je vous ai fait connaître...

M. DORSAN.

Bon!

BLAISOT.

Vous pouvez parler, nous sommes tous d'accord.

M. DORSAN.

J'y penserai.

BLAISOT.

Monsieur, vos affaires d'abord;
C'est trop juste.

M. DORSAN.

Blaisot?

BLAISOT.

Monsieur?

M. DORSAN.

Et d'Aranville?

BLAISOT.

Ah! ah! je n'ai pas fait ma course en imbécille.
Je ne dis jamais rien; mais je vois tout le jeu.

Digitized by Google

M. DORSAN.

Acheve.

BLAISOT, *confidemment.*

Il va venir avec ſon cher neveu.

M. DORSAN.

Son neveu! pourquoi faire?

BLAISOT, *du même ton.*

Eh mais! le mariage.—
Ah! que j'ai bien compris le fin mot du meſſage.

M. DORSAN.

Blaiſot, ſouviens-toi bien, pour la derniere fois,
Qu'obéir à la lettre, eſt tout ce que tu dois:
Tu ferais de ton chef quelques étourderies.

BLAISOT, *avec confiance.*

Qui? moi? jamais.

M. DORSAN.

C'eſt bon. Paſſe aux Meſſageries.
On attend aujourd'hui le carroſſe de Tours.
Dès qu'il arrivera, viens m'avertir.

BLAISOT.

J'y cours.

(*Il revient.*)

A vos bontés, Meſſieurs, Blaiſot ſe recommande.

(*A Juſtine.*)

Vous que cela regarde, appuyez la demande.

(*Il ſort.*)

Digitized by Google

M. DORSAN.

Ce Blaiſot eſt vraiment un garçon ſingulier :
Il ſe mêle de tout, — il eſt très-familier ;
Mais comme il a du zele & de l'intelligence,
A ſes légers défauts je dois quelqu'indulgence.
(*A Juſtine.*)
Ma fille, ce matin, viendra-t-elle me voir,
Juſtine ?

JUSTINE.

Vous ſavez que ſon premier devoir
Eſt ſon premier plaiſir.— (*A part.*)
Je ſens que je les gêne :
(*Haut.*)
Laiſſons-les ſeuls ; — Monſieur, à l'inſtant je l'amene.
(*Elle ſort.*)

SCENE VI.

M. DORSAN, GERVAIS.

M. DORSAN, *à baſſe voix.*

AH çà, je t'ai mandé, je t'en dois la raiſon.
Il faut, mon bon ami, me prêter ta maiſon.

GERVAIS.

N'eſt-elle pas à vous ?

M. DORSAN.

Non, mon cher, c'eſt la tienne.

Digitized by Google

A ta fille, après toi, je veux qu'elle appartienne.
C'eſt ſa dot.

GERVAIS.

Mon bon maître, après tant de bienfaits,
Vous nous comblez encor !

M. DORSAN.

Eh! mon pauvre Gervais,
Je m'acquitte bien mal ; — je te dois davantage.
Dans ton ſein, mon ami, tu portas mon jeune âge.
Songe qu'étant enfant, je t'avais pour appui.
Te voilà vieux ; — eh bien ! c'eſt mon tour aujourd'hui.
Bref — j'attends de province une jeune perſonne :
Je tremble qu'à Paris, *quelqu'un* ne la ſoupçonne :
Ne pouvant, ſans danger, la recevoir chez moi,
Je ne puis, mon ami, la confier qu'à toi.
(*Confidence ſombre.*)
L'intérêt que j'y prends n'a rien de comparable.
Penſe que de mon être elle eſt inſéparable,
Et ſur-tout qu'elle a droit au plus profond reſpect.

GERVAIS.

Ah! jamais rien de vous peut-il m'être ſuſpect ?
J'obéis en aveugle ; — achevez de m'inſtruire.
Dois-je l'aller chercher ?

M. DORSAN.

Non, j'irai la conduire.

Digitized by Google

GERVAIS.

C'eſt bon: je vous attends.—

(*Il va pour ſortir.*)

M. DORSAN.

Ecoute; — je voudrais
Un meuble ſimple & propre;—il faudra quelques frais,
(*Il lui donne une bourſe.*)
Tiens.— Je crois qu'elle arrive aujourd'hui de bonne heure,
Va vîte, & de ton mieux embellis ſa demeure.

(*Gervais ſort.*)

SCENE VII.

M. DORSAN, *un moment ſeul, enſuite* EUGÉNIE & JUSTINE.

M. DORSAN.

LE funeſte moment ſerait-il arrivé?
Quoi! du plus doux plaiſir je me ſerais privé
Dix-huit ans.—Un jour ſeul— il faut que je m'immole.

(*Sa fille vient.*)

J'y ſuis accoutumé; — voilà qui me conſole:
Voilà, contre mes maux, mon unique ſecours:
Viens, viens, ma chere enfant.

EUGÉNIE.

Je ne viens pas, — j'accours.

Digitized by Google

Embraſſez, — cher papa, votre pauvre Eugénie.
Elle a bien des chagrins.

M. DORSAN.

Qui? toi! ma bonne amie?

EUGÉNIE.

Moi-même, — & je ne puis les confier qu'à vous,
Car vous êtes bien bon, bien indulgent, bien doux.
Au lieu que ſi j'écoute, ou ma bonne, ou ma mere,
L'amour n'eſt qu'une erreur, une affreuſe chimere;
A votre âge, le cœur doit ignorer ſa loi.—
Lequel eſt plus âgé, de mon cœur ou de moi?
Car, enfin, que ce ſoit ou mon cœur ou moi-même,
En vérité, papa, je ſens très-bien que j'aime.]

M. DORSAN.

Qui?

EUGÉNIE.

Monſieur de Ferval, qui venait ſi ſouvent,
Avec ſon oncle & vous, me voir dans mon couvent.

M. DORSAN.

C'eſt lui qui te chagrine?

EUGÉNIE, *naïveté affectueuſe.*

Eh! non pas, c'eſt ma bonne,
A qui de tout mon cœur pourtant je le pardonne.
Depuis un an, au moins, Monſieur Ferval m'eſt cher.
Eh bien! le croiriez-vous, je ne l'ai dit qu'hier.

Digitized by Google

M. DORSAN.

A lui-même?

EUGÉNIE.

A qui donc? Si quelqu'un doit connaître
Ce ſecret le premier, c'eſt bien l'amant peut-être.

JUSTINE.

Vous avez très-mal fait.

EUGÉNIE.

Tu me l'as déja dit.
Par amitié pour toi, je n'ai pas contredit;
Mais tu me forçais d'être & menteuſe & cruelle.
Oui; — toi, ſi tu ſavais quelque bonne nouvelle,
Aurais-tu bien le cœur aſſez peu généreux
Pour la taire à celui qu'elle peut rendre heureux?
Eh bien! c'eſt tout de même: il dit que ma tendreſſe
Eſt, de tous les tréſors, le ſeul qui l'intéreſſe.
Heureux ou malheureux, ſon ſort dépend de moi.
Mon cœur n'eſt ni méchant, ni de mauvaiſe foi.
J'ai dit tout bonnement: Vous m'aimez, je vous aime.
Eh bien! ces deux mots ſeuls l'ont mis hors de lui-même.
Quand j'ai vu tant de feu, d'amour dans ſon regard,
Je me ſuis reproché d'avoir parlé ſi tard.

M. DORSAN.

Va, — tu fais bien d'aimer l'époux qu'on te deſtine.

EUGÉNIE.

Là! — ne gronde donc plus, ma petite Juſtine.

Digitized by Google

J'aime ; — c'eſt un bonheur que j'ai de plus que toi.
Tu l'auras ſi tu veux : — c'eſt un grand bien, crois-moi.

M. DORSAN.

Quels ſentimens naïfs ! — Qu'elle eſt d'un bon augure
Cette ingénuité, garant d'une ame pure !
(*A Juſtine.*)
Toi qui la conſervas dans toute ſa candeur,
Que ne te dois-je pas ?

EUGÉNIE.

Ah ! de tout votre cœur,
Embraſſez avec moi, ma bonne & tendre amie,
Papa.

M. DORSAN, *affectueuſement.*

Bien volontiers.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, Madame DORSAN, *qui ſurvient.*

Mad. DORSAN.

O CIEL ! quelle infamie !

M. DORSAN.

Grands Dieux !

JUSTINE.

Je ſuis perdue.

Digitized by Google

Mad. DORSAN.

On ne se contraint pas,
A ce qu'il me paraît?

JUSTINE.

Madame.—

Mad. DORSAN, *à Justine.*

De ce pas,
Sortez.

M. DORSAN.

Ecoutez-moi.—

Mad. DORSAN.

Non.

EUGÉNIE.

Maman, je vous jure.—

Mad. DORSAN.

Taisez-vous.— J'attendais cette derniere injure.—
Ce n'est pas d'aujourd'hui.—

M. DORSAN.

Madame, appaisez-vous.—

Mad. DORSAN.

Air prude, ton mielleux, maintien modeste, œil doux,
Dehors faux, imposteurs, masques d'hypocrisie.

JUSTINE.

Madame, permettez.—

M. DORSAN.

Affreuse jalousie!

Mad. DORSAN.

Digitized by Google

Mad. DORSAN.

Je le cherchois, le piége; — il était ſous mes pas.

JUSTINE.

Renvoyez-moi, Madame, & ne m'inſultez pas.

Mad. DORSAN.

Paix! — C'eſt moi ſeule ici que votre audace inſulte.
Retirez-vous.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, M. D'ARANVILLE,

D'ARANVILLE.

EH bien, d'où vient donc ce tumulte?

M. DORSAN.

D'où? pour nous l'enſeigner tu viens fort à propos,
Car nous n'en ſavons rien.

D'ARANVILLE.

Quoi! jamais de repos—
Dans cette maiſon-ci? — Je veux qu'on m'extermine,
Si j'y reviens.

Mad. DORSAN, *aigrement.*

Tant mieux.

Digitized by Google

EUGÉNIE, *naïvement.*

On maltraite Juſtine,
Parce que j'ai prié papa de l'embraſſer.

Mad. DORSAN.

Oh! que depuis long-tems j'aurais dû la chaſſer.

JUSTINE.

Epargnez-moi ce mot, qui me rendrait ſuſpecte;
Sachez vous reſpecter comme je vous reſpecte:
Adieu, Madame.

DORSAN, *retenant Juſtine.*

Non, vous ne ſortirez pas.

Mad. DORSAN.

Si vous craignez, Monſieur, de perdre tant d'appas,
C'eſt à moi de ſortir.

D'ARANVILLE.

Ma foi! ne vous déplaiſe,
Je dirais, à ſa place: Allez, j'en ſuis bien aiſe.

Mad. DORSAN.

Vous êtes ſon ami! vous!.. il eſt trop réel,
Monſieur, qu'il n'eût jamais d'ennemi plus cruel.

D'ARANVILLE.

Oui, vous avez raiſon: j'en conviens; j'en enrage;—
Car, hélas! c'eſt à moi qu'il doit ſon mariage.
J'étais votre tuteur, — je le vis amoureux:
En l'uniſſant à vous, je crus le rendre heureux;

Digitized by Google

D'un couple fortuné je crus devenir pere.
Je me suis trompé; — mais il est homme, & j'espere
Qu'enfin, las de souffrir tant de maux à la fois,
Il vous fera sentir son pouvoir & ses droits.

Mad. DORSAN.

Son pouvoir & ses droits! — despotisme effroyable!
A-t-il l'affreux pouvoir, le droit épouvantable,
De nourrir sous mes yeux, au sein de ma maison,
Un scandale? —

M. DORSAN.

Arrêtez, — vous perdez la raison.

Mad. DORSAN.

Je ne la perdrais pas, si vous aviez la vôtre.
(*Montrant Justine.*)
Bref! il faut que d'ici nous sortions l'une ou l'autre.
Choisissez.

JUSTINE.

Eh, Madame! après un tel affront,
Croyez que mon départ ne peut être trop prompt.
Je sors — avec un cœur plein de reconnoissance,
Et, malgré vos soupçons, avec mon innocence.

Mad. DORSAN.

Soit; — mais qu'à mon retour, votre aspect odieux
Ne blesse plus ici ni mon cœur ni mes yeux.

(*Elle sort, & revient à Dorsan, & lui dit tout bas:*)

Digitized by Google

Il eſt un noir ſecret qui me reſte à connaître.
Tremblez, — je le ſaurai dans une heure. — Adieu, traître! (*Elle ſort.*)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, *excepté Mad. Dorſan.*

D'ARANVILLE.

EH bien! de ton devoir on vient de t'avertir,
Mon courageux ami; — Juſtine va ſortir,
Sans doute?

EUGÉNIE.

Non, jamais on n'aura le courage...

JUSTINE.

Me croyez-vous celui de ſupporter l'outrage?
Et quelqu'un, ſous vos yeux, fût-il jamais traité
Avec plus d'injuſtice & d'inhumanité?

M. DORSAN.

Juſtine, il eſt trop vrai que ma femme...

D'ARANVILLE.

Eſt un diable,
Une tête de fer, un cœur impitoyable.
Pauvre époux! Laiſſe-là ton ridicule amour;
Briſe-moi tout cela; — ſois de fer à ton tour.

Digitized by Google

Comme un enfant craintif, te laiſſant battre à terre,
Tu dis : je veux la paix.— Eh ! morbleu, fais la guerre.
La paix je t'en réponds, viendra dès aujourd'hui ;
Un mari, quand il veut, eſt le maître chez lui :

JUSTINE.

Adieu, mon bienfaiteur ; adieu, mon Eugénie,
Pourvu que de vos cœurs, je ne ſois point bannie...

M. DORSAN, *la retenant avec fermeté.*

Pas plus que de chez moi — viens, reſte en ſûreté.
J'ai pris mon parti.

D'ARANVILLE.

Bon ! un peu de fermeté,
Et ſur-tout, mon ami, ſoutiens-la devant elle.

JUSTINE *à Dorſan.*

Non, je dois vous ſauver une guerre éternelle.
Ma vertu ne tient pas à d'injuſtes propos :
Mais c'eſt à mon départ que tient votre repos.
Adieu.

EUGÉNIE, *tout en pleurs.*

Quoi ! tu t'en vas ?

JUSTINE, *pleurant auſſi.*

Il le faut bien, ma chere.

EUGÉNIE, *vivement.*

Eh bien ! attends ; je vais te mener chez ton pere.

Digitized by Google

Ma bonne ; & tous les jours je veux aller te voir.
Si papa le permet.

M. DORSAN.

Je t'en fais un devoir.

(Eugénie , & Juſtine ſortent.)

SCENE XI.

M. D'ARANVILLE, M. DORSAN.

M. DORSAN.

QUEL adorable enfant ! Quel charmant caractere !

D'ARANVILLE.

Va , ſon mari ſera plus heureux que ſon pere.

M. DORSAN.

Tant mieux !

D'ARANVILLE.

Mais ces fureurs, comment les ſouffres-tu?

DORSAN.

Ma femme , à ſes travers , joint beaucoup de vertu.
Je l'eſtime , je l'aime , ah ! plutôt je l'adore ,
Fût-elle plus injuſte , & plus jalouſe encore !
Son mal vient d'aimer trop , & dans la bonne foi
Je ne puis l'en punir , & m'en prendre qu'à moi.

Digitized by Google

D'ARANVILLE.

L'amour, à cet excès, te paraît gai peut-être?

DORSAN.

Comment blâmer l'excès de l'amour qu'on fait naître!
Mais elle a du bon sens: le tems & la raison,
De sa jalouse erreur détruiront le poison;
Et son cœur détrompé par mon exemple même,
Sentira le besoin d'estimer ce qu'il aime.

D'ARANVILLE.

Soit; mais dans cette attente, ô trop foible Dorsan,
Depuis seize ans entiers, ta femme est ton tyran!
N'es-tu pas las enfin d'un si vil esclavage?
Toujours seul, enfermé, vivre comme un sauvage!
Avoir pu renoncer à cette autorité,
Qui ne convient qu'à l'homme & peint sa dignité!—
Ne crois pas qu'on te plaigne, au moins; tant de faiblesse
Est un travers honteux dont on rit; mais qui blesse.—
Tu ne sors qu'avec elle: on vous suit pour la voir,
Jusque sur ton regard, exercer son pouvoir.
D'une femme, en passant, que l'œil sur toi s'arrête,
Soudain le sien s'allume & prédit la tempête,
Qui ne manquera pas d'éclater au retour.—
Mettons, puisque j'y suis, ta honte en tout son jour.
Sans cesse pour nourrir le vautour qui te ronge,
Ton cœur droit & loyal se condamne au mensonge;
L'insensée! en t'ôtant le repos, le bonheur,
T'ôte encor, le garant, le cachet de l'honneur,

Digitized by Google

La franchiſe: — en un mot, ta femme on la déteſte;
On te fuit, — & je ſuis l'ami ſeul qui te reſte.

M. DORSAN.

Si tu l'es, mon ami, ſois donc plus généreux:
Ne me rappelle pas que je ſuis malheureux,
Sur-tout dans ce moment où déja ſi troublée,
Par un coup imprévu, mon ame eſt accablée.

D'ARANVILLE.

Comment donc?

M. DORSAN.

Mon ami, je me jette en tes bras;
Toi ſeul peux me tirer d'un terrible embarras.

D'ARANVILLE.

Que veux-tu? je ſuis prêt.

DORSAN.

Vois d'abord cette lettre.

D'ARANVILLE (*lit.*)

A M. DORSAN, *de Tours.*

« Monſieur, une orpheline à laquelle vous vous » intéreſſez depuis ſa naiſſance, vient de perdre la » perſonne à qui vous aviez confié ſon éducation, & » qui depuis ſeize ans lui a tenu lieu de mere. Mon » miniſtere en ce pays eſt de recueillir les dernieres » dépoſitions de ceux qui vont ceſſer d'être. La mou- » rante m'a montré un écrit, par lequel vous la prieq

» de vous renvoyer Clémence, ſon éleve, quand
» elle ſe ſentira près de ſa fin. D'après cela, j'ai
» conſeillé à la très-intéreſſante orpheline, d'aller
» trouver ſon protecteur, à Paris. Elle arrivera deux
» jours après cet avis, ſi la préſente ne ſouffre point
» de retard. Soyez tranquille. L'honnête conducteur
» auquel je l'ai remiſe, en aura le plus grand ſoin
» pendant le voyage. »

ANDRIEUX.

Quelle énigme !

DORSAN.

Mon cher, tu veux bien me promettre
Un ſilence. —

D'ARANVILLE.

A cela, je ne réponds jamais.

DORSAN.

Pardonne.

D'ARANVILLE.

Acheve.

DORSAN.

Eh bien ! tu ſauras que j'aimais,
Avant mon mariage, une adorable fille,
Qu'à mes vœux refuſa mon avare famille :
Sa tendreſſe en ſecret me rendit ſon époux.
Une fille naquit de ce lien ſi doux :
Mais, hélas ! en naiſſant, elle perdit ſa mere.—
Eh bien ! ce cher enfant, qu'aux regards de ſon pere,

Digitized by Google

La raiſon, la prudence ont ſouſtrait dix-huit ans,
Ma Clémence, ma fille, eſt celle que j'attends.

D'ARANVILLE.

Eh bien!

M. DORSAN.

Si je ne puis, ſans un péril extrême,
Sans nous riſquer tous deux, l'aller chercher moi-même.

D'ARANVILLE.

Eh bien!

M. DORSAN.

Je dois trembler, à plus forte raiſon,
Si cette pauvre enfant paraît à la maiſon.

D'ARANVILLE.

Eh bien!

M. DORSAN, *un peu impatienté.*

Eh bien! veux-tu me rendre le ſervice? —

D'ARANVILLE.

De tromper ta jalouſe & de flatter un vice,
Que ſeize ans de douceur ont juſtement accru,
Et qu'elle n'aurait pas, ſi tu m'en avais cru.
Veux-tu ravoir enfin la paix qui t'eſt ravie?
Crois-moi! voici l'inſtant le plus beau de ta vie.
Allons chercher ta fille; — amenons-la chez toi,
Et dis bien fermement: Celle que, loin de moi,
J'ai depuis ſi long-tems, ſi lâchement bannie,

Digitized by Google

Pour jamais à son pere est enfin réunie :
C'est ma fille.

M. DORSAN.

Ah ! grands Dieux ! comment d'un tel éclat,
Veux-tu qu'ici la paix soit l'heureux résultat ?
Ta pupille jamais n'eût été mon épouse,
Si, pour me conformer à son humeur jalouse,
Je n'avais pas fait vœu de lui cacher toujours,
Et l'histoire & le fruit de mes premiers amours.

D'ARANVILLE.

Ainsi, pour ses beaux yeux, elle eût voulu peut-être
Que ton cœur s'enflammât avant de la connaître ?

M. DORSAN.

C'est trop ; mail il fallait, pour vaincre sa rigueur,
Qu'elle crût, la premiere, avoir touché mon cœur.
L'amour & la raison m'ordonnaient le silence ;
Et si j'ai pu seize ans me faire violence,
Dans l'espoir du repos dont je cherche à jouir,
Irai-je, en un clin d'œil, le faire évanouir ?
D'ailleurs, songeons-y bien. — De cette infortunée,
Quelle eût été chez moi l'affreuse destinée ?
Que serait-elle encor ? Nous serions chaque jour,
De reproches, d'affronts, accablés tour à tour.
C'est ce qu'avait prévu sa malheureuse mere.
« O Dorsan ! me dit-elle, à son heure derniere,
» Jure que si jamais tu formes d'autres nœuds,
» Ta femme ignorera le gage de nos feux.

Digitized by Google

» Une marâtre, hélas! en ferait sa victime. »
Je l'ai fait ce ferment; puis-je y manquer sans crime,
A moins qu'un de ces coups que l'on ne peut prévoir,
Que la nécessité ne m'en fasse un devoir?
Eh! d'ailleurs qu'elle vienne! à l'instant on l'exile,
La pauvre enfant.

D'ARANVILLE.

C'est clair.

M. DORSAN.

Je lui donne un asyle
Chez Gervais. — Que n'est-elle en un lieu plus obscur!
Le plaisir de la voir n'en serait que plus sûr.

D'ARANVILLE.

Après, qu'en feras-tu?

M. DORSAN.

Je mettrai tout mon zele
A lui trouver bientôt un époux digne d'elle.
Ce parti, dans le fait, n'est-il pas plus prudent?

D'ARANVILLE.

Oui; d'après la promesse, & sur-tout l'ascendant
De ta femme, il faut bien lui dérober ta fille.
Tu l'appelles?

M. DORSAN.

Clémence.

D'ARANVILLE.

Et tu la crois gentille?

Digitized by Google

M. DORSAN.

Belle! si de sa mere elle a le moindre trait.
De cette aimable mere ici j'ai le portrait,
Dans une boîte d'or.
(*Il va à son secrétaire; il trouve le double fond ouvert, & point de boîte.*)
O ciel! mon secrétaire! —
La boîte a disparu; — c'était là le mystere.

D'ARANVILLE.

Eh bien! la boîte?

M. DORSAN.

...Eh bien! je ne la trouve pas.
Je l'aurai mise ailleurs; mais il faut de ce pas
Voler à mon secours: tu sens que le tems presse;
Clémence va d'abord demander mon adresse:
Prends mon nom, s'il le faut; conduis-la chez Gervais;
Moi, je t'attends ici.

D'ARANVILLE, *haussant les épaules.*

Pauvre mari! — J'y vais.
(*Il sort.*)

M. DORSAN, *seul.*

Elle a, dans mon absence, ouvert mon secrétaire.
Je suis heureusement le seul dépositaire
Du secret de la boîte, & le portrait fatal,
Depuis long-tems, hélas! n'a plus d'original. —
D'Aranville a raison: si je veux mettre un terme
A de trop longs tourmens, il faut être plus ferme.

Digitized by Google

Changeons de note, enfin; laiſſons-là cette paix
Que je cherchai toujours, & que je n'eus jamais.
Un peu moins de faibleſſe & mon bonheur commence;
Mais penſons, avant tout, à ma pauvre Clémence.
Si dans ſon triſte exil, je n'ai pu, ſans danger,
L'aller voir un inſtant, même comme étranger,
Cachons à l'œil jaloux cette fille ſi chere. —
Epoux infortuné, ſois du moins heureux pere! —
D'Aranville ou Blaiſot vont bientôt m'avertir;
Il faut, au moindre ſigne, être prêt à partir.

Fin du premier Acte.

Digitized by Google

ACTE II.

Même Décoration.

SCENE PREMIERE.

EUGÉNIE, FERVAL.

EUGÉNIE.

ET Gervais, par malheur, n'eſt pas à la maiſon.
J'aurais voulu le voir, lui dire la raiſon
Qui fait ſortir ſa fille.

FERVAL.

Il va l'apprendre d'elle.

EUGÉNIE.

Il aura, ce digne homme, une peine mortelle,
Et c'eſt ma faute encor; mais, Dieu! peut-on penſer
Qu'à ce point, pour un rien, maman va s'offenſer?
Cela m'a fait venir une bien triſte idée.

FERVAL.

Puis-je la ſavoir?

EUGÉNIE.

Oui; je me crois décidée

Digitized by Google

A rester fille.

FERVAL.

O ciel!

EUGÉNIE.

Ecoutez, mon ami,
Ma mere a des transports dont mon cœur a frémi:
D'où viennent-ils? Voyons?

FERVAL.

Hélas! de ce qu'elle aime,
De ce qu'elle est jalouse.

EUGÉNIE.

Et si j'étais de même?
Je trouve de papa le sort bien douloureux:
Comme elle, si j'allais vous rendre malheureux?

FERVAL.

Jamais.

EUGÉNIE.

Songez-y bien; — enfin je suis sa fille:
Qui sait! la jalousie est un mal de famille,
Peut-être, & ce mal-là doit vous épouvanter;
Car je vous aime assez pour vous bien tourmenter.

FERVAL.

Ah! que vous auriez tort!

EUGÉNIE.

Sans doute, — & de ma mere,
Papa

Digitized by Google

Papa mérite-t-il l'éternelle colere?
Depuis trois mois qu'ici me voilà de retour,
Je n'ai rien vu chez lui, que tendreſſe, qu'amour;
Et pourtant —

FERVAL.

Votre mere eſt auſſi malheureuſe.

EUGÉNIE.

Raiſon de plus : — c'eſt donc choſe très-dangereuſe
Que de ſe marier quand on eſt né jaloux,
Puiſqu'on fait tant ſouffrir ſoi-même & ſon époux?
Faiſons mieux, & prenons le parti le plus ſage :
Aimons-nous toujours bien; mais —

FERVAL.

Sans le mariage,
Sans toutes les douceurs qui ſuivent ce lien;
Croyez-vous qu'à nos cœurs il ne manquerait rien,
Belle Eugénie?

EUGÉNIE.

Eh! quoi?

FERVAL.

Peut-être il eſt encore
Un bonheur précieux. —

EUGÉNIE, *avec un feu naïf.*

Un bonheur que j'ignore,
Et que vous connaiſſez : — ah! c'eſt bien mal à vous,
Mon ami.

Digitized by Google

FERVAL, *avec une chaleur graduée.*

Nous l'aurions, si j'étais votre époux.
Cette félicité dont l'espoir seul m'enflamme,
Est de n'avoir tous deux, & qu'un cœur & qu'une ame,
De mêler nos plaisirs, ainsi que nos ennuis,
D'être dans tous les cas nos uniques appuis,
De confondre si bien mon être avec le vôtre,
Que nous ne puissions plus séparer l'un de l'autre.

(*Ici M. Dorsan paraît.*)

EUGÉNIE, *très-émue.*

Ah, Dieux! mais c'est charmant! oh! comme mon cœur bat.
Où ce bonheur est-il?

FERVAL.

Bien loin du célibat,
Et bien près de l'hymen, nœud solemnel & tendre,
Qui ferait plus d'heureux, si l'on voulait s'entendre.

EUGÉNIE.

Dans ce nœud solemnel, si doux, si plein d'appas,
Il est donc très-commun qu'on ne s'entende pas;
Car ici, par exemple.

FERVAL, *embarrassé.*

(*A part.*) Ici, belle Eugénie!
Que dire?

EUGÉNIE.

Eh bien! ici.

Digitized by Google

FERVAL.

La paix en eſt bannie
Depuis peu; — mais enfin, ce n'eſt pas pour toujours.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, M. DORSAN.

M. DORSAN, *à Ferval.*

Vous avez raiſon.

FERVAL.

Ah! venez à mon ſecours,
Monſieur; me voilà prêt à perdre ce que j'aime.

M. DORSAN.

En qui vous le fait perdre?

FERVAL.

Eugénie, elle-même.

M. DORSAN.

Pourquoi?

EUGÉNIE.

C'eſt que j'ai peur d'avoir un cœur jaloux,
Et de le rendre un jour malheureux comme vous.

Me DORSAN.

(*A part.*) (*Haut.*)
O danger de l'exemple! — Eh! qui t'a dit, ma chere,
Que j'étais malheureux?

Digitized by Google

EUGÉNIE.

Mais, j'ai des yeux, j'eſpere,
Et depuis mon retour je l'ai vu ſi ſouvent,
Que j'en ai regretté l'ennui de mon couvent.
Encore ce matin, Juſtine.—

M. DORSAN.

Eſt-ce à ton âge
Qu'on doit ſe ſuppoſer un jugement bien ſage?
Tu crois depuis trois mois mon ſort très-rigoureux;
Mais ſi je fus ſeize ans parfaitement heureux,
Si j'ai dû ce bonheur à ton aimable mere,
Si je lui dois celui d'être ton tendre pere,
J'en appelle à ton cœur, à ta jeune raiſon:
Puis-je, de bonne foi, mettre en comparaiſon,
Seize ans d'un calme pur avec un jour d'orage?
Peut-être en ce moment j'ai beſoin de courage,
Contre une erreur qui nuit à ſa tranquillité;
Mais malgré ſes ſoupçons ſur ma fidélité,
C'eſt elle, & non pas moi, qu'il faut plaindre, ma chere;
Ainſi, reçois Ferval de la main de ton pere.
Ne vas pas éloigner le bonheur de tous deux,
Par la vaine frayeur d'un avenir douteux.
Si tu vois quelque mal, que ta raiſon l'évite:
Un exemple fâcheux ne veut pas qu'on l'imite;
Mais quelque ſoit un jour, le ſort de tes liens,
S'unir à ce qu'on aime eſt le premier des biens.

Digitized by Google

FERVAL, *avec le plus grand feu, embraſſant M. Dorſan.*

Le meilleur des époux eſt le meilleur des peres :
(*A Eugénie.*)
L'hymen ne me promet que des deſtins proſperes ;
Je ne puis qu'être heureux ſous votre aimable loi.
Cependant à votre aiſe ; — accumulez ſur moi
Tous les maux que peut faire une femme jalouſe ;
Faites-moi bien ſouffrir, — mais ſoyez mon épouſe.

EUGÉNIE.

Vous le voulez tous deux ? Moi-même, ſans mentir,
Quelque choſe, tout bas, me dit de conſentir.
Allons donc ; — écoutez. — Si la pauvre Eugénie,
De devenir jalouſe a jamais la manie,
Et vous rend odieux ce nom ſi beau d'époux,
C'eſt votre faute au moins, n'en accuſez que vous.

FERVAL, *avec la plus grande tendreſſe.*

Jamais notre union ne ſera dangereuſe :
Pourrai-je ſeulement vous rendre aſſez heureuſe,
Et mériter un cœur ſi ſenſible & ſi pur ?
J'en doute.

M. DORSAN.

Avec le vôtre, on doit en être sûr,
Plus que je ne le ſuis, de l'aveu de ſa mere.

FERVAL, *avec effroi.*

Comment donc ?

Digitized by Google

M. DORSAN.

Mon ami, vous savez sa chimere,
Et je crains bien; — mais, chut! —

(*Madame Dorsan arrive, occupée de la boîte qu'elle tient. M. Dorsan se retire avec les jeunes gens au fond du Théâtre, & se rapproche peu à peu de sa femme, après avoir fait signe à Eugénie & à Ferval de ne se montrer qu'à propos.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS *à l'écart*, Mad. DORSAN.

Mad. DORSAN.

Ceci cache un portrait,
Disent tous les Marchands; nul ne sait le secret.
J'ai voulu tout briser, dans mon impatience; —
Mais le portrait. —

M. DORSAN, *de sang-froid.*

Madame, ils n'ont pas ma science.

Mad. DORSAN, *surprise.*

O Ciel!

M. DORSAN.

Et je puis seul vous la communiquer.

Mad. DORSAN.

Qui? vous!

Digitized by Google

M. DORSAN, *à part.*

Elle n'eſt plus, je n'ai rien à riſquer.

(*Haut.*)

D'abord il eſt très-sûr, je ne dois pas m'en taire,
Que vous avez eu tort d'ouvrir mon ſecrétaire;
Un Valet, d'un larcin, pouvait être accuſé.

Mad. DORSAN.

L'on eût été par moi bientôt déſabuſé.
D'ailleurs, ſi vous craignez qu'ici l'on ne découvre
Des ſecrets importans, empêchez qu'on ne l'ouvre.

M. DORSAN.

Mais j'ai dû, ce me ſemble, avec quelque raiſon,
Me croire en sûreté dans ma propre maiſon.
S'il faut qu'à chaque inſtant de tout je me défie,
J'aime mieux mourir.

Mad. DORSAN.

Bien. Cette philoſophie,
Malgré votre ſang-froid, malgré tous ſes appas,
Je vous en avertis, ne me ſéduira pas.

M. DORSAN.

Tant pis.

Mad. DORSAN.

Mais revenons; — faites-moi confidence
Du ſecret.

M. DORSAN.

Donnez.

Digitized by Google

Mad. DORSAN, *avec un ſourire amer.*

Ah! les loix de la prudence
Permettent-elles bien ce que vous demandez?

M. DORSAN *va pour ſortir.*

Je ne demande rien.

Mad. DORSAN, *l'arrêtant.*

Le ſecret!

M. DORSAN.

Attendez,
L'ordre de la prudence.—

Mad. DORSAN, *avec véhémence.*

(*à part.*)

Ecoutez; — Quel langage!
Jamais juſqu'à ce jour il n'eût tant de courage.
(*Haut.*)
Venez, — voilà la boîte, & voyez à préſent
Qui de nous deux, Monſieur, eſt le plus complaiſant.

M. DORSAN, *avec une ironie douce.*

Votre bonté toujours a ſurpaſſé la mienne;
Mais pour ouvrir la boîte il faut que je la tienne.

Mad. DORSAN.

Je n'aurai pas, je crois, lieu de m'en repentir:
Ma confiance.—

M. DORSAN, *du même ton.*

Eh! mais, — vous devez bien ſentir,
Que je pourrais garder ce qu'on a pu me prendre.

Digitized by Google

Mad. DORSAN.

Comment! votre projet, Monsieur!

M. DORSAN, *d'un ton très-ironiquement mielleux.*

Daignez m'entendre.
Songez que du secret, unique possesseur,
Je ne l'accorderai qu'à beaucoup de douceur.
Je demande, avant tout, une grace moi-même.
(*Il fait signe aux jeunes gens de s'avancer.*)
Consentez à l'hymen de deux enfans que j'aime,
Et la boîte, à vos yeux, dans l'instant va s'ouvrir.

Mad. DORSAN.

Piége adroit! — Son cœur faux aime à se découvrir
En tout. — Va, pour jamais cache-moi ce mystere.
Je ne veux plus rien voir.

FERVAL.

Eh! Madame!

EUGÉNIE.

O ma mère!

Mad. DORSAN, *avec fureur.*

Laissez-moi; — votre hymen ne sera point le prix
D'un complot aussi lâche, & d'un aveu surpris.

M. DORSAN, *flegmatiquement.*

Voilà la boîte; — adieu; — je ne veux rien surprendre.

Mad. DORSAN.

Sans me rien indiquer vous osez me la rendre!

Digitized by Google

M. DORSAN, *toujours de sang froid.*

Consultez les Marchands.

(*Il va pour sortir.*)

Mad. DORSAN, *avec un cri.*

Où va-t-il?

M. DORSAN, *toujours sérieux.*

Au jardin.

(*Il emmene Ferval, & veut emmener Eugénie, que sa mere retient.*)

SCÉNE IV.

Mad. DORSAN, EUGÉNIE.

Mad. DORSAN.

RESTEZ, Mademoiselle.—Ah! quel ton! quel dédain! Quel flegme désolant! — je suis hors de moi-même.

EUGÉNIE.

Mais il ne tient qu'à vous que—

Mad. DORSAN.

Paix!—Ferval vous aime?

EUGÉNIE.

Oui, maman.

Digitized by Google

Mad. DORSAN.

Vous l'aimez?

EUGÉNIE.

J'en suis folle.

Mad. DORSAN, *à elle-même.*

A quinze ans,
Se préparer déja des chagrins si cuisans.
(*Haut.*)
Et vous l'épouseriez?

EUGÉNIE.

J'en aurais grande envie.
Il jure qu'il fera le bonheur de ma vie;
Et cet hymen rendrait mon papa bien content.

Mad. DORSAN, *à part.*

Ah! ce coupable pere, il m'en jurait autant.
(*Haut.*)
Ma fille, écoutez-moi. — Vous ignorez, sans doute,
Dans ce triste lien ce qu'il faut qu'on redoute.

EUGÉNIE.

Hélas! je ne sais rien qu'aimer de tout mon cœur.

Mad. DORSAN.

Eh bien! contre Ferval armez-vous de rigueur.
L'amour dans votre sein est un serpent qui couve:
Craignez à votre tour les tourmens qu'on éprouve,
Quand ce cœur qui s'était si tendrement donné,
Par un perfide époux se voit abandonné.

Digitized by Google

EUGÉNIE.

Oui; c'eſt bien malheureux, & l'on eſt bien à plaindre,
Quand c'eſt vrai; — mais je crois que je n'ai rien à craindre;
Pour moi Ferval doit être, — (il me l'a bien promis)
Le plus fidele amant, le meilleur des amis,
Et des maris ſur-tout; — en un mot, il eſpere,
Juſqu'au dernier ſoupir reſſembler à mon pere: —
Mon pere que je vois ſi complaiſant, ſi doux. —

Mad. DORSAN, *avec indignation.*

Si faux, petite fille; — ils ſe reſſemblent tous.
(*A part.*)
Je m'égare. — Un moment; — il me vient une idée. —
(*Haut.*)
Approchez, Eugénie. — Etes-vous décidée
A ce nœud qui pour vous peut être moins fatal?

EUGÉNIE.

Oui, pourvu que ce ſoit avec Monſieur Ferval.

Mad. DORSAN.

Vous ne vous plaindrez plus d'être contrariée.
Cela dépend de lui.

EUGÉNIE, *avec une joie naïve.*

Me voilà mariée.

Mad. DORSAN.

Il eſt dans le jardin; — je veux l'entretenir.

Digitized by Google

EUGÉNIE.

Bon! J'y cours; — dans l'instant nous allons revenir.
(*Elle sort.*)

SCÈNE V.

Mad. DORSAN, *seule.*

IL faut bien, malgré moi, pour démasquer un vice,
Que voile tant d'adresse, employer l'artifice;
Et le coupable objet de mes justes soupçons,
Me contraint à la fin de suivre ses leçons.—
Mais depuis quand joint-il l'ironie à l'outrage?
De mon tuteur ici je reconnais l'ouvrage.
Mon mari cede enfin à ses conseils affreux.
De l'amour de Ferval il faut m'armer contre eux:
A son âge le cœur aime avec violence;
Il pourra me servir. — Je l'apperçois. Silence.

EUGÉNIE, *à Ferval, en l'amenant.*

Oui; bientôt, mon ami, vous serez mon époux,
Car ma chere maman dit qu'il ne tient qu'à vous.

Mad. DORSAN.

Retirez-vous, ma fille.

(*Eugénie rentre au jardin, & en ferme la porte, jusqu'à ce que sa mere, qui la suit des yeux, se soit retournée; ensuite elle revient doucement, & se cache derriere un rideau pour entendre.*)

Digitized by Google

SCENE VI.

Mad. DORSAN, FERVAL, EUGÉNIE, *cachée.*

Mad. DORSAN.

AH! çà, Monſieur, j'eſpere
Que vous n'en voudrez pas à la ſenſible mere,
Qui connaiſſant les maux attachés à l'hymen,
Veut en ſauver ſa fille. — Un ſévere examen
De l'époux qu'aujourd'hui l'on propoſe pour elle,
Eſt bien permis, ſans doute, à l'amour maternelle;
Et veut beaucoup de tems.

FERVAL.

Vous me faites frémir.
Combien loin du bonheur ai-je encore à gémir?
Madame, ayez pitié des tourmens que j'endure;
Autant que ſon objet croyez ma flamme pure:
De cet objet charmant confiez-moi le ſort.
Moi! faire ſon malheur! — Je crois ſentir la mort,
D'y penſer ſeulement. — O ma chere Eugénie!
De ton ame à jamais cette crainte eſt bannie!
Le vice n'eſt pas fait pour profaner un cœur
Qu'habiteront toujours ton image & l'honneur.

Mad. DORSAN.

Je crois à votre amour; mais il m'en faut la preuve.
Vous craignez, je le vois, une trop longue épreuve.

Digitized by Google

Il ne tiendra qu'à vous, Monsieur, de l'abréger:
Voici donc à quel prix je puis vous protéger.
(*Un silence.*)
J'ai de M. Dorsan quelque droit de me plaindre;
Un époux tel que lui pour ma fille est à craindre.

FERVAL, *avec feu.*

Un époux tel que lui! qu'a-t-il de dangereux?
Si je lui ressemblais, je serais trop heureux.

Mad. DORSAN.

A ce cruel époux, auteur de mon supplice,
Vous voulez ressembler? — Vous êtes son complice.—
Vous n'aurez point ma fille.

FERVAL, *au désespoir.*

O ciel! que dites-vous?

Mad. DORSAN.

Qu'avez-vous dit vous-même?

FERVAL.

Imiter votre époux,
Dans tout le bien qu'il fait, est-ce un vœu condamnable?
Par-tout où je le vois, vertueux, respectable,
Monsieur Dorsan ressemble aux hommes les meilleurs;
Mais je ne sais pas bien ce qu'il peut être ailleurs.

Mad. DORSAN.

Vous avez de l'esprit.

Digitized by Google

FERVAL, *avec ſenſibilité.*

Hélas! je n'ai qu'une ame,
Que l'eſpoir ſoutiendrait, qu'un pur amour enflamme.
Je la mets en vos mains: — ordonnez de mon ſort;
Je demande à vos pieds, Eugénie ou la mort.

Mad. DORSAN.

Levez-vous. — En deux mots; — il n'eſt pas impoſſible,
Qu'épouſe ſoupçonneuſe, amante trop ſenſible,
Je ſuppoſe à Dorſan bien des torts qu'il n'a pas;
Mais ce doute eſt affreux: — tirez-nous d'embarras.
Vous êtes ſon ami?

FERVAL.

Du moins j'oſe le croire;
J'en ai fait juſqu'ici mon bonheur & ma gloire.

Mad. DORSAN.

Eh bien! vous pouvez donc, en cette qualité,
Vous permettre avec lui plus d'aſſiduité;
Suivre par-tout ſes pas avec un tendre zele,
Et m'en rendre ſur-tout un compte très-fidele.

FERVAL.

Ciel! ſous le nom d'ami devenir délateur!
Un tel emploi, Madame, eſt aſſez peu flatteur;
Il faut en convenir.

Mad. DORSAN.

Aimez-vous Eugénie?

FERVAL.

Digitized by Google

FERVAL.

Oui, je l'adore : — mais je hais l'ignominie ;
Et dans un tel accord si j'étais de moitié,
Je ferais trop rougir l'amour & l'amitié.

Mad. DORSAN.

Ainsi, de mon mari la conduite est suspecte,
Puisque vous craignez tant, Monsieur?

FERVAL.

Je la respecte ;
Je ne l'observe point.

Mad. DORSAN, *les dents serrées.*

Vous avez très-grand tort,
Et vous n'épouserez ma fille qu'à ma mort.

EUGÉNIE, *survenant.*

Et pourquoi faut-il donc, Monsieur, que maman meure
Pour que vous m'épousiez? Consentez tout à l'heure :
Suivre par tout mon pere, est-ce un pénible emploi ?
Si cela se pouvoit, je le suivrais bien, moi ;
Et comme il ne fait rien dont il puisse avoir honte,
Sans scrupule, à maman, de tout je rendrais compte.

Mad. DORSAN.

Vous nous écoutiez donc?

EUGÉNIE.

Oui ; j'ai tout entendu.

Digitized by Google

Mad. DORSAN.

Je croyais cependant vous l'avoir défendu.

EUGÉNIE.

Oh! je n'écoute pas les affaires des autres;
(*Regardant Ferval.*)
Mais j'écoute souvent quand il s'agit des nôtres,
Et c'est bien naturel. — Avouez-le, maman?

Mad. DORSAN, *à part.*

La petite indiscrete a brouillé tout mon plan.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, GERVAIS, JUSTINE, *ensuite* M. DORSAN.

GERVAIS, *à sa fille.*

VOICI Madame; — allons, — venez, Mademoiselle; —
Je veux de tout ceci m'expliquer devant elle.
Madame est trop humaine, elle a trop de raison,
Pour chasser sans sujet quelqu'un de sa maison.

Mad. DORSAN, *à Justine.*

Par quel hasard ici vous vois-je reparaître?

JUSTINE.

Mon pere me ramene.

GERVAIS.

Oui, vous voudrez peut-être

Digitized by Google

Excuſer un vieillard, un pere au déſeſpoir,
Qui craint que ſon enfant n'ait trahi ſon devoir ?

Mad. DORSAN.

Connaiſſez-vous ſa faute ?

GERVAIS.

Hélas ! non ; je l'ignore.
J'interroge, on ſe tait ; mais c'eſt vous que j'implore.
Inſtruiſez-moi, de grace, & calmez mon effroi.

Mad. DORSAN.

Votre maître, qui vient, le pourra mieux que moi.
Il en ſait davantage.

(*Elle va pour ſortir.*)

M. DORSAN, *en entrant, à part.*

Ah ! ah ! que fait ma femme
Avec ce bon Gervais & Juſtine ?

JUSTINE, *ſe mettant au-devant de Mad. Dorſan.*

Madame,
L'humanité, l'honneur, tout doit vous inviter
A déclarer mon crime, avant de nous quitter.

Mad. DORSAN.

Peut-on porter plus loin l'audace & l'impudence !
De ton pere inquiet, par pitié, par prudence,
Je voulais ménager la ſenſibilité.
Tu le veux ? — Je dirai l'affreuſe vérité.
Gervais ! c'eſt ce matin, ſous mes yeux, ici même,

Digitized by Google

Qu'avec tous les tranſports d'une tendreſſe extrême,
Ta fille, à mon époux, accordait un baiſer.

GERVAIS.

Elle!

EUGÉNIE.

Eh! non pas; — un mot va vous déſabuſer; —
C'eſt moi.—

M. DORSAN, *à Eugénie avec douceur.*

Paix!

GERVAIS, *à ſa fille.*

Répondez? —

JUSTINE, *avec dignité.*

L'innocent qu'on ſoupçonne,
Souffre en paix qu'on l'accuſe, & n'accuſe perſonne.

GERVAIS.

(*A Dorſan.*)

C'eſt ſa ſeule réponſe.— Ah! Monſieur! par pitié,
Si vous me conſervez un reſte d'amitié,
Otez-moi, d'un ſeul mot, le fardeau qui m'accable.
Dites-moi ſeulement, — elle n'eſt pas coupable, —
Je ſuis content.

M. DORSAN.

Gervais, — s'il exiſte un cœur pur,
C'eſt celui de ta fille.

GERVAIS, *avec une joie exceſſive.*

A préſent j'en ſuis ſûr.

Digitized by Google

M. DORSAN, *continuant.*

Ce prétendu baiſer reçu par l'innocence,
Fut donné, mon ami, par la reconnoiſſance
Que je dois à Juſtine, à ſes ſoins complaiſans.
J'ai cru contre mon cœur preſſer mes deux enfans.
C'eſt tout.— Madame arrive, — on devine le reſte.

GERVAIS.

Je comprends; — en effet, Juſtine eſt ſi modeſte!
En y réfléchiſſant, je ne concevais point
Qu'elle eût pu près de vous s'oublier à ce point.
Madame, en ſe trompant, a pourtant été prête
A perdre pour jamais une jeuneſſe honnête,
Qui chérit la vertu, qui n'a pas d'autre bien,
Pour qui, ſans celui-là, les autres ne ſont rien.
Sur toi, ma chere enfant, me voilà plus tranquille.
Viens, retournons en paix dans notre obſcur aſyle;
Et vous, Madame, vous, penſez avant d'agir,
Et n'expoſez perſonne au chagrin de rougir.

Mad. DORSAN, *à ſon mari.*

Voilà pourtant à quoi vos procédés m'expoſent!
Les affrons inouïs, les tourmens qu'ils me cauſent,
Pour cette fois, j'eſpere, ont aſſez de témoins;
Des valets impudens peuvent, grace à vos ſoins,
M'injurier en face, & de leur inſolence
Vous me vengez, Monſieur, par un profond ſilence.

M. DORSAN.

Je vais parler, — ceci devient trop ſérieux. —

Digitized by Google

Autour de vous, Madame, osez lever les yeux;
Contemplez votre ouvrage, & comptez les victimes
Que vous vous immolez sans indiquer leurs crimes.
Les miens, je les connais, je suis votre mari,
Suspect & malheureux pour être trop chéri:
Aussi je souffre en paix; — mais quels droits sont les vôtres,
Pour blesser, outrager, persécuter les autres?
Voyez ce bon vieillard, dans sa fille offensé,
D'un service bien long, si mal récompensé.
Voyez sa fille, objet de votre violence,
Garder sur vos fureurs un généreux silence.
Voyez notre Eugénie, à qui votre rigueur
Enleve un double bien nécessaire à son cœur,
L'amant qu'elle préfere, & Justine qu'elle aime;
Et puisqu'il faut finir par me citer moi-même,
Moi, votre unique ami, votre fidele époux,
Incessamment en butte à vos transports jaloux.
Laissez-vous donc toucher par ce triste spectacle:
Au bonheur de vos jours cessez de mettre obstacle.
Rappellez-moi ces tems si précieux, si doux,
Où ma femme, en l'aimant, estimait son époux.
Viens aux pieds de ta mere, ô ma pauvre Eugénie!
Ta priere innocente, à ma tendresse unie,
Fléchira, changera ce cœur né généreux.
Qui n'est fait que pour voir & faire des heureux.

EUGÉNIE, *à genoux, aux pieds de sa mere.*

Maman!

Digitized by Google

Mad. DORSAN.

Viens dans mes bras, — je ſens couler mes larmes.
(*à Dorſan.*)
Viens auſſi, mon ami, viens, je te rends les armes.
Je cede à ta bonté, je cede à ta raiſon,
Et mon cœur attendri leur doit ſa guériſon.
(*à Gervais.*) (*à Juſtine.*)
Oublions tout, Gervais; — toi, reſte ici ma chere.

JUSTINE, *avec ſenſibilité.*

Non, Madame, il eſt tems que je ſonge à mon pere,
Qu'il reçoive de moi les ſoins & les ſecours
Que ſa fille aurait dû lui prodiguer toujours;
Et je paîrai bien mieux ce tribut légitime,
Puiſqu'en quittant ces lieux j'emporte votre eſtime.

EUGÉNIE.

Quoi! tu t'en vas encor?

(*Scene muette entre Eugénie, Gervais & Juſtine; ces derniers ſortent.*)

Mad. DORSAN.

Je ne puis la blâmer.—
Ah! le premier des biens eſt de ſe faire aimer:
J'en conviens, je le ſens; de ma triſte conduite
La haine, l'abandon, devaient être la ſuite; —
Et toi, dont le bonheur était empoiſonné
Par mes tranſports jaloux, — tu m'as tout pardonné.
Trop long-tems à ton cœur le mien a fait injure;

Digitized by Google

Tu ne te plaindras plus d'une erreur que j'abjure.

(*Elle lui donne la boîte d'or.*)

Tiens, — reprends cette boîte & son fatal secret;
Il a fait mon tourment, je l'avoue à regret:
Mais à tous mes soupçons pour jamais je renonce.

M. DORSAN.

Je vais te l'indiquer; — c'est ma juste réponse.
(*A part.*)
Je dois ce sacrifice à sa tranquillité.
(*Il ouvre le double fond de la boîte, au moyen d'un ressort.*)

Mad. DORSAN, *voyant un portrait.*

Ciel! un portrait de femme!

M. DORSAN.

Eh bien! en vérité,
De tes transports jaloux te voilà revenue,
Je m'en apperçois.

Mad. DORSAN, *avec émotion.*

Mais une femme inconnue!

EUGÉNIE, *regardant par-dessus l'épaule de Madame Dorsan.*

Oh! comme elle est jolie!

M. DORSAN.

En deux mots, finissons.
Je ne veux point laisser matiere à tes soupçons;
Crois-moi, né de l'idée & de la fantaisie,

Digitized by Google

Ce portrait n'a pas droit d'armer ta jalouſie ;
Je me voue à jamais au ſort le plus fatal,
Si l'univers entier a ſon original.

Mad. DORSAN.

C'en eſt aſſez ; — de moi je ſuis enfin maîtreſſe.
Je garde ce bijou, préſent de ta tendreſſe ;
A nos jeunes amans je permets d'eſpérer
Qu'ils s'uniront un jour ; — & pour mieux réparer
L'injure qu'a ſoufferte une honnête famille,
Je cours au bon Gervais redemander ſa fille.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS ; D'ARANVILLE *entre au moment où Mad. Dorſan embraſſe ſon mari.*

D'ARANVILLE.

AH ! l'on s'embraſſe ici ? — Parbleu ! c'eſt du nouveau,
Pour le coup.

Mad. DORSAN, *dédaigneuſement.*

Vous trouvez ? —

D'ARANVILLE.

J'aime fort ce tableau.
C'eſt un original dont la copie eſt rare.

Mad. DORSAN, *avec l'air de ne gueres aimer d'Aranville.*

Elle le ſera moins, Monſieur, & je déclare,

Digitized by Google

Que ſi de l'amitié les ſoins officieux
Ne troublent plus la paix qui renaît dans ces lieux,
On l'y verra long-tems.

(*Elle ſort.*)

D'ARANVILLE.

Bon! un trait d'épigramme,
Qui ne peut me bleſſer, décoché par ta femme:
Juſqu'à ce que ton cœur ſe ſoit bien raffermi,
Je n'en ſerai pas moins ton guide & ton ami.

(*Il le prend à part.*)

Ah! çà, la pauvre enfant, d'hier eſt arrivée.

M. DORSAN, *à baſſe voix.*

Ah! grands Dieux, mon ami, tu ne l'as point trouvée?

D'ARANVILLE.

Non vraiment. — Le pis eſt que, comme de raiſon,
Elle a, de prime abord, demandé ta maiſon,
Maiſon connue. — As-tu quelque valet fidele
Qui veille?

M. DORSAN.

Mes gens ne veillent que pour elle:
Elle paſſe ſa vie à les interroger.

D'ARANVILLE.

Eh-bien! — ſi l'un de nous reſtait?

M. DORSAN.

Autre danger;
Autre objet de ſoupçons. —

Digitized by Google

D'ARANVILLE, *réflexion subite.*

Près des messageries,
Il est, comme tu sais, quelques hôtelleries.

M. DORSAN.

Fort bien; — c'est le plus sûr.

EUGÉNIE, *à Ferval, tout bas.*

Qu'ont-ils donc?

FERVAL, *de même & bien tendrement.*

Taisez-vous.

D'ARANVILLE.

Ne perdons pas de tems. — Ferval, viens avec nous.
(*Bas à M. Dorsan.*)
C'est un garçon prudent qui peut nous être utile.

EUGÉNIE, *naïvement.*

Vous le ramenerez?

D'ARANVILLE.

Oui, oui, vas, sois tranquille;
Nous répondons de lui.

(*Ils sortent.*)

Digitized by Google

SCENE IX.

EUGÉNIE, *seule.*

MAIS, — voyez donc un peu
Cette rage qu'il a d'emmener son neveu!
Il aurait pu du moins me tenir compagnie : —
Me voilà toute seule ; — il faut que je m'ennuie. —
C'est bien désagréable. — Un jour ils s'uniront,
Dit ma mere ; & quel jour ? Cela sera-t-il prompt ?
Il me tarde bien fort de devenir épouse,
Seulement pour savoir si je serai jalouse. —
Quel silence à présent ! si j'allais chez Gervais ?
Non, peut-être maman le trouverait mauvais.
Il faut rester. — Que faire ? — Ah ! j'ai là les paroles
Qu'il m'a faites sur l'air dont nos dames sont folles.
Allons à mon piano. — Je ne crains plus l'ennui,
Et je chanterai bien, — la chanson est de lui.

(*Elle entre dans un cabinet où est son piano.*)

Fin du second Acte.

Digitized by Google

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BLAISOT, *seul.*

PARBLEU! j'étais bien dupe, il en faut convenir.
Le caroſſe aujourd'hui n'a pas voulu venir;
Et ce n'eſt ma foi pas une grande merveille:
Pourquoi? C'eſt qu'il était arrivé de la veille.
Un quidam me l'a dit, & comme de raiſon
Je m'en ſuis revenu tout droit à la maiſon.

SCENE II.

EUGÉNIE, BLAISOT.

EUGÉNIE.

AH! ah! c'eſt toi, Blaiſot?

BLAISOT.

C'eſt moi, Mademoiſelle,
Qui vous fais compliment.

EUGÉNIE.

De quoi?

BLAISOT.

(*Souriant finement.*) D'une nouvelle
Que vous ſavez déja, — j'en ſuis sûr.

Digitized by Google

EUGÉNIE.

Mon Dieu! non.

BLAISOT.

Madame de Ferval! c'eſt un bien joli nom,
Pas vrai? Qu'en penſez-vous?

EUGÉNIE.

Bien plus joli qu'un autre.

BLAISOT.

Eh bien! ce joli nom ſera bientôt le vôtre.

EUGÉNIE.

Quoi! tu ſais?

BLAISOT, *avec une fineſſe confiante.*

Chut! — Suffit que je ſais le fin mot.
Tout eſt dit; — & celui de Madame Blaiſot,
Comment le trouvez-vous?

EUGÉNIE.

Charmant!

BLAISOT.

C'eſt à Juſtine
Que votre ſerviteur aujourd'hui le deſtine :
Je me fais un devoir de vous en prévenir;
Mais je ne la vois pas.

EUGÉNIE.

Elle va revenir,
Peut-être. —

Digitized by Google

BLAISOT.

Elle eſt dehors?

EUGÉNIE.

Pour une bagatelle.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, Mad. DORSAN.

EUGÉNIE, *à ſa mere qui entre.*

EH bien! chere maman! Juſtine revient-elle?

Mad. DORSAN.

Juſtine était abſente— avant la fin du jour.
J'irai la voir encore & preſſer ſon retour,
Auquel je crois pourtant que j'ai tort de prétendre.
Elle eſt fiere, ta Bonne!

EUGÉNIE.

Oui; mais elle eſt ſi tendre.

BLAISOT, *avec l'air d'en ſavoir quelque choſe.*

Oh! pour çà j'en réponds.

EUGÉNIE.

Si vous le permettez,
Je vais dans un billet lui peindre vos bontés.
Blaiſot le portera.

Digitized by Google

Mad. DORSAN.

Soit.— Dis bien à ta Bonne,
Que je l'attends ici pour qu'elle me pardonne.
A propos, j'oubliais un grand événement; —
J'ai trouvé mon mari, ſon ami, ton amant,
Qui tous trois, m'ont-ils dit, alloient chez un Notaire.
Devines-tu pourquoi?

EUGÉNIE, *ſouriant ingénûment.*

Non, mais laiſſez-les faire.
Ah! ſi je dois avoir mon amant pour époux,
Il me ſera plus cher en le tenant de vous.

(*Elle ſort.*)

SCENE IV.

Mad. DORSAN, BLAISOT, *à l'écart.*

Mad. DORSAN, *à part.*

LE mal qu'on fait n'eſt rien près du mal qu'on redoute.
Pour ſéduire un valet je ſens ce qu'il m'en coûte;
Mais il faut à mon ſort payer ce vil tribut:
Tâchons donc d'amener ce valet à mon but.
(*Haut.*)
Tu t'éloignes, Blaiſot? tu ſuppoſes, je gage,
Que je vais te gronder?—

BLAISOT,

Digitized by Google

BLAISOT, *à part.*

Mais c'eſt aſſez l'uſage.

Mad. DORSAN.

Approche & ne crains rien. — Pourtant, à la rigueur,
Je pourrais t'accuſer des tourmens de mon cœur.

BLAISOT.

Moi! Madame?

Mad. DORSAN.

Oui, Blaiſot. C'eſt toi qui ſuis ton maître
En tout tems, en tous lieux; — toi ſeul peux donc connaître
Les endroits qu'il fréquente & tout ce qu'il y fait.
Je ſens que mon bonheur ne peut être parfait,
Si d'un époux ſi cher j'ignore la conduite.
Tu vois, par ton ſilence, à quoi tu m'as réduite,
A le perſécuter, à vous tourmenter tous;
Va, quand l'amour voit clair, l'amour n'eſt point jaloux.

BLAISOT.

C'eſt vrai; mais par malheur on dit qu'il n'y voit goutte.
Le vôtre, par exemple, eſt toujours dans le doute;
A vous ouvrir les yeux on met tout ſon ſavoir,
Et vous, — vous les fermez exprès pour ne rien voir,
Ou bien vous les ouvrez pour voir tout effroyable.
Si j'accuſais Monſieur, oh! je ſerais croyable!
Mais comme je ne puis en dire que du bien,
Blaiſot vous eſt ſuſpect, & Blaiſot ne dit rien.

Digitized by Google

Oh! que je ne ſuis pas comme ces domeſtiques,
Bien fourbes, bien fripons, flatteurs, bien politiques,
Qui pour vous trahiront votre époux aujourd'hui,
Et demain à coup sûr vous trahiront pour lui.
Je ne ſais, d'honneur, pas à quoi penſent les maîtres;
De prodiguer l'argent pour s'entourer de traîtres!
Moi, j'ai pris mon parti: — tout entendre, tout voir,
Ne pas ſouffler le mot; — c'eſt là tout mon devoir.

Mad. DORSAN.

Ce procédé, Blaiſot, te paraît-il honnête,
Quand un mot peut calmer & mon cœur & ma tête?
Si tu n'as de ton maître à dire que du bien,
Te taire, c'eſt riſquer ſon repos & le mien.
Malgré l'intimité du nœud qui nous raſſemble,
L'uſage nous défend d'être toujours enſemble;
Mais qu'il me ſerait doux d'apprendre à ſon retour,
Que même en mon abſence il ſonge à notre amour;
Que je ſuis en tous lieux préſente à ſa penſée!
En quoi ta probité ſerait-elle offenſée?
En quoi trouverais-tu blâmable ou dangereux,
Un zèle qui rendrait deux époux plus heureux?

BLAISOT.

Vraiment je parlerais, ce n'eſt pas là l'hiſtoire;
Mais qui me répondra que vous voudrez me croire?
Car paſſer pour menteur lorſque l'on dit le vrai,
C'eſt fort déſobligeant.

Digitized by Google

Mad. DORSAN.

Eh bien! fais-en l'eſſai.
Sur ta ſincérité me voilà raſſurée.
Tes ſoins entretiendront la douce paix jurée
Entre ton maître & moi.

BLAISOT.

Depuis quand?

Mad. DORSAN.

De tantôt.

BLAISOT.

Pour combien?

Mad. DORSAN.

Pour toujours; il ne tient qu'à Blaiſot.

BLAISOT.

Il faudrait donc vous rendre un compte?

Mad. DORSAN.

Oui, bien fidèle.

BLAISOT.

Oh! ſi je vous promets, fiez-vous à mon zèle; —
Et puis d'ailleurs faiſons un accord entre nous:
Juſtine va rentrer; — me voilà ſon époux: —
Tandis que j'épierai le mari de Madame,
Il faudra que Madame épie auſſi ma femme;
Et puiſque de nos cœurs le repos dépend d'eux,
Nous aurons intérêt à dire vrai tous deux.

Digitized by Google

Mad. DORSAN, *se détournant.*

Juſte Ciel! à ce point j'ai pu me compromettre! —
Allez voir ſi ma fille acheve enfin ſa lettre.

(*Blaiſot ſort.*)

(*ſeule.*)

Ferval m'a refuſée au nom de l'amitié:
Blaiſot veut avec lui me mettre de moitié.
Voilà le prix honteux d'un honteux ſtratagême.
C'en eſt trop, — il eſt tems de rentrer en moi-même; —
Ceſſons de tourmenter, d'outrager mon époux:
Sur ſa fidélité puiſqu'ils s'accordent tous,
Croyons, pour mon repos, qu'il eſt ce qu'il doit être.

UN VOITURIER, *à un Valet dans la couliſſe.*

De ce logis, enfin, montrez-moi donc le maître?

Mad. DORSAN.

Vous voyez la maîtreſſe.

LE VOITURIER.

Ah! Madame, — excuſez.
Voilà mon mémento, — tenez, — voyez, — liſez.

Il préſente ſon livre à Mad. Dorſan, qui lit ce qui ſuit.)

Allez chez M. Dorſan, de la part d'une jeune perſonne qui lui eſt adreſſée de Tours, & lui annoncer ſon arrivée.

Quand elle a lu, le Voiturier reprend ſon regiſtre.)

Eh! quelle eſt, mon ami, cette jeune perſonne?

Digitized by Google

LE VOITURIER.

Ah! je n'en sais rien ; — mais, à ce que je soupçonne,
Elle est très-comme il faut. — J'aurais bien dû venir
Hier au soir, — mais on est trop pressé pour tenir
Tout ce que l'on promet.

Mad. DORSAN.

Qu'est-elle devenue?

LE VOITURIER.

Je la crois dans l'auberge où je l'ai descendue.
Dans une auberge, là, — tout près de nos bureaux.

Mad. DORSAN.

(*à part.*)
O Ciel! faut-il m'attendre à des tourmens nouveaux!
(*Haut.*)
Conduisez-moi, — je veux l'aller chercher moi-même.

LE VOITURIER, *avec confiance.*

Vous allez bien l'aimer, car tout le monde l'aime.
(*Elle sort avec le Voiturier.*)

SCENE V.

BLAISOT, *seul, ensuite* CLÉMENCE.

BLAISOT.

MADAME, — ah! ah! Madame, & la voilà qui part.
Bon voyage; — pourtant je suis un fin renard.

Digitized by Google

Là, — c'eſt la vérité, ſon œil me cherchait l'ame;
Mais Monſieur ne fait rien qui mérite le blâme,
Et quand cela ſerait, bien loin de l'avertir,
Quitte à mourir de faim, j'aimerais mieux ſortir.
C'eſt un cruel tourment que cette jalouſie!
Après tout, laiſſons-la faire à ſa fantaiſie,
Et liés une fois par le nœud conjugal,
Allons, Juſtine & moi, chez Monſieur de Ferval.
Il faut abſolument changer de domicile,
Parce que, dans le vrai, j'aime à vivre tranquille.
Souvent, ſur le bonheur, j'entends de beaux propos;
Le bonheur, mes amis, n'eſt rien que le repos.
Eh! bon Dieu! que de tems pour un chiffon de lettre!
Finira-t-elle? — Ah! ah!

(*Il voit Clémence, conduite par un Valet, qui ſe retire après l'avoir amenée dans le ſallon.*)

CLÉMENCE, *arrivant à pas lents.*

Quel accueil me promettre,
Hélas!

BLAISOT, *s'approchant.*

Mademoiſelle, un minois ſi joli
Vous en promet un bon.—

CLÉMENCE.

Vous êtes trop poli,
Monſieur.

BLAISOT.

Moi! point du tout: votre figure annonce.—

Digitized by Google

CLÉMENCE, *à part.*

L'avis n'eſt point reçu, puiſqu'il eſt ſans réponſe.

BLAISOT, *familierement.*

Qui vous amene ici?

CLÉMENCE.

C'eſt à Monſieur Dorſan
Que je voudrais parler, Monſieur.

BLAISOT.

Il eſt abſent.

CLÉMENCE.

Eh bien! je reviendrai.

BLAISOT, *l'arrêtant par le bras.*

Vous êtes bien preſſée; —
Contez-moi.

CLÉMENCE.

C'eſt à lui que je ſuis adreſſée.

BLAISOT, *à part.*

Ah! pourquoi pas à moi?

CLEMENCE.

C'eſt lui qui doit ſavoir
L'objet qui me conduit.

BLAISOT.

En ce cas, au revoir.
Si vous voulez demain faire votre viſite,
Vous trouverez Monſieur.

Digitized by Google

SCENE VI.

EUGÉNIE *survient, & donne sa lettre à Blaisot.*

TIENS, mon ami, va vîte.

(*A part.*)

Ah! l'aimable personne!

(*Elles se saluent; Blaisot les regarde avec étonnement.*)

EUGÉNIE, *avec un petit dépit.*

Allons, Blaisot, va-t-en.

BLAISOT.

(*bas à l'oreille de Clémence.*)

Je pars.— Mademoiselle est, de Monsieur Dorsan,
La fille, (fille unique) & se nomme Eugénie.

(*Il sort très-vîte après cette confidence.*)

SCENE VII.

EUGÉNIE, CLÉMENCE.

EUGÉNIE, *regarde quelque tems Clémence avec beaucoup d'attention, mêlée d'intérêt; & dit naïvement.*

JE sens, en vous voyant, une joie infinie,
Mademoiselle, — vrai.

CLÉMENCE.

C'est un grand bien pour moi.

Digitized by Google

EUGÉNIE.

(*à part.*)

Ah! tant mieux. Mon cœur bat, je ne sais pas pourquoi.
Eh! quelle est-elle donc cette jeune étrangere?
(*Haut.*)
Qui depuis un instant? — Rassurez-vous, ma chere.
(*A part.*)
Pourquoi donc à la voir ai-je tant de plaisir?
Que de la voir toujours j'ai déja le desir?
(*Haut, après un tems.*)
Tenez, — embrassons-nous, — car je m'en meurs d'envie.

CLÉMENCE.

Ah! d'un si doux accueil que mon ame est ravie!
Je sens couler mes pleurs.

EUGÉNIE.

Je vais pleurer aussi.
C'est singulier! — Qui peut nous attendrir ainsi?

CLÉMENCE.

Vous, c'est la pitié: — moi, c'est la reconnoissance.

EUGÉNIE.

Vous ne m'en devez pas. — Je cede à la puissance
D'un sentiment bien doux, qui n'est point la pitié;
Et je croirais plutôt que c'est de l'amitié.

Digitized by Google

CLÉMENCE.

Je ſuis plus digne, hélas ! de l'une que de l'autre,
Et je viens l'implorer.

EUGÉNIE.

Quel ſort eſt donc le vôtre ?
Dites, ma bonne amie ? oh ! dites-moi bien tout.
Si de vous obliger je puis venir à bout,
Savez-vous qui des deux ſera la plus heureuſe ?
Eh bien ! ce ſera moi.

CLÉMENCE.

Quelle ame généreuſe !

EUGÉNIE.

Eh ! mon Dieu ! calmez-vous. — Vous voilà toute en pleurs ;
Vous avez ſûrement eu de bien grands malheurs.

CLÉMENCE.

Un ſeul les a fait tous ; — c'eſt ma triſte naiſſance.
Le ſort de mes parens m'ôta la connoiſſance.
Dès l'enfance, élevée aux environs de Tours,
J'ai dû tout mon bien-être aux généreux ſecours
Que daignait m'accorder Monſieur Dorſan.

EUGÉNIE, *avec feu.*

Mon pere ?

CLÉMENCE.

Lui-même ; — il me donna, pour me ſervir de mere,
Une femme prudente & pleine de raiſon :

Digitised by Google

J'habitai dix-huit ans ſa paiſible maiſon. —
Avec tant de vertus, pourquoi faut-il qu'on meure?

EUGÉNIE.

Elle eſt morte?

CLÉMENCE.

Hélas! oui, — jour & nuit je la pleure;
Mais à Monſieur Dorſan je devais cet appui,
Et je viens en chercher un autre auprès de lui.

EUGÉNIE.

Ah! comptez ſur mon pere, — il le ſera lui-même.
L'avez-vous déja vu?

CLÉMENCE.

Non, jamais, — & je l'aime;
Je l'aime — cent fois plus qu'un ſimple bienfaiteur,
Et comme de ſes jours on aimerait l'auteur.
Par vos ſoins généreux je le verrai, j'eſpere:
Sans peine, en le voyant, je croirai voir mon pere.

EUGÉNIE.

Et moi, je me promets mille & mille douceurs;
Si vous reſtez ici, — nous ſerons les deux ſœurs.

CLÉMENCE.

Ah! par quel doux penchant je me ſens entraînée!

EUGÉNIE.

Vous avez dix-huit ans?

CLÉMENCE.

Oui.

Digitized by Google

EUGÉNIE.

Vous ſerez l'aînée :
Moi, je n'en ai que quinze.

CLÉMENCE.

A ce titre ſi doux,
Mon deſtin me défend d'aſpirer près de vous ;
Mais ſi, compagne heureuſe. —

EUGÉNIE.

Et vraiment — je l'eſpere.
Attendez ; — reſtez-là, — je vais chercher ma mere :
Je la crois au jardin ; — dès qu'elle vous verra,
Ici, je vous réponds, qu'elle vous gardera.
(*Eugénie ſort en courant.*)

CLÉMENCE, *ſeule.*

Si la mere a pour moi les bontés de la fille,
Un doux rayon d'eſpoir à mes yeux enfin brille.

SCENE VIII.

CLÉMENCE, M. DORSAN ; *enſuite* D'ARANVILLE, *puis* FERVAL.

CLÉMENCE.

J'ENTENDS. —

M. DORSAN.

Qu'on m'avertiſſe & qu'on n'y manque pas. —
Quelle femme ! grands Dieux ! — elle accourt ſur mes pas.

Digitized by Google

CLÉMENCE.

Monſieur. —

M. DORSAN.

Que vois-je! ô ciel! ma ſurpriſe eſt extrême.

CLÉMENCE.

Eſt-ce Monſieur Dorſan?

M. DORSAN, *avec le plus grand trouble.*

(*A part.*) Oui, mon enfant, lui-même!
Dieux! quel portrait frappant!

CLÉMENCE.

Je tombe à vos genoux. —
Vous voilà donc enfin! — & je puis. —

M. DORSAN, *avec effroi.*

Levez-vous!
Clémence eſt votre nom?

CLÉMENCE.

Oui.

M. DORSAN, *à part.*

Je crois voir ſa mere.

CLÉMENCE.

Mon aſpect vous afflige?

M. DORSAN, *avec trouble.*

Eh! que dis-tu, ma chere?
(*A part.*)
Ah! viens, viens dans mes bras. — On me ſuit. —
Quel effroi! —

Digitized by Google

CLÉMENCE, *avec la plus grande sensibilité.*

Mon bienfaiteur! mon pere!

D'ARANVILLE, *survenant brusquement.*

Est-ce elle?

M. DORSAN, *toujours troublé.*

Oui.

D'ARANVILLE, *s'emparant de Clémence, lui dit.*

(*A M. Dorsan.*) Suivez-moi.

Un seul instant plus tard elle était découverte.

On accourt. — Du jardin la porte est-elle ouverte?

M. DORSAN.

Voilà la clef.

D'ARANVILLE.

C'est bon.

CLÉMENCE, *effrayée.*

Qu'est-ce donc?

D'ARANVILLE, *à Clémence.*

Calmez-vous.

(*A M. Dorsan, très-vîte.*)

C'est ici, mon ami, qu'il faut braver les coups.

Garde sur ton secret un silence intrépide;

Songe que de ton sort cette crise décide.

Pour plus de sûreté c'est chez moi que je vais;

Quand il en sera tems nous irons chez Gervais.

FERVAL, *accourant.*

Voici Madame.

Digitized by Google

M. DORSAN.

Ah! Dieux!

D'ARANVILLE.

(*A M. Dorſan.*)

Allons vîte. — Toi, reſte.
Ferme & froid, — c'eſt ton rôle.

(*Il ſort avec Clémence & Ferval, par la porte qui conduit au jardin.*)

SCENE IX.

M. DORSAN, Mad. DORSAN,

M. DORSAN, *à part.*

Acharnement funeſte!
Sans égard aux bureaux, accourir en fureur!
Compromettre mon nom, le ſien.

Mad. DORSAN, *mielleuſement ironique.*

C'eſt une horreur;
N'eſt-il pas vrai, Monſieur?

M. DORSAN, *froidement & toujours de même.*

Ah! vous voilà, Madame?

Mad. DORSAN.

Oui, très-fidele époux, c'eſt votre chere femme,
Qui vient de demander, ſans ruſe, ſans détours,
Quel objet précieux vous attendiez de Tours.

Digitized by Google

M. DORSAN.

Eh bien! vous l'a-t-on dit?

Mad. DORSAN.

(*Paiſiblement.*) (*En fureur.*)
Oui, Monſieur; oui, parjure!
Quoi! c'eſt dans le moment où ta bouche me jure
D'épargner déſormais à mon cœur malheureux,
Des ſoupçons dévorans & des tourmens affreux:
C'eſt dans le doux moment où ce cœur plus tranquille,
Pour jamais dans le tien croit trouver un aſyle,
Qu'abuſant lâchement de ma crédulité,
Tu fais les noirs apprêts d'une infidélité!
Cette fille, voyons, réponds-moi! — quelle eſt-elle?
Ceux à qui j'ai parlé m'ont dit qu'elle était belle.
Qui l'amene à Paris? & pour quelle raiſon,
A-t-elle en arrivant demandé ta maiſon?

M. DORSAN.

Il eſt tout naturel qu'un ami me l'envoie,
Et je la recevrais avec bien de la joie.

Mad. DORSAN.

Il eſt fort bien trouvé cet ami prétendu;
Mais ſur un mot d'avis on doit être attendu.
En avez-vous un?

M. DORSAN, *ſéchement.*

Non.

Mad. DORSAN.

Pourquoi donc, je vous prie,
A-t-on

Digitized by Google

A-t-on vu ce matin à la Messagerie,
Un de vos gens, — Blaisot, s'informer dans les cours? —
Justement le voici qui vient à mon secours. —

M. DORSAN, *impatienté.*

Je n'entends pas du tout ce que vous voulez dire.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, BLAISOT, *arrivant.*

BLAISOT.

CHEZ son pere à jamais Justine se retire,
Madame.

Mad. DORSAN.

En ce moment, tu viens fort à propos.
N'est-il pas vrai? —

M. DORSAN.

De grace, épargnez mon repos,
Madame, il en est tems. — Vous voudrez bien permettre
Que je trouve mauvais de me voir compromettre
Avec tous vos valets. — Je fus jusqu'à présent,
La dupe de mon cœur, trop bon, trop complaisant.
C'est assez; — cette vie à la fin m'importune.
De deux choses, Madame, il faut adopter l'une,
Et sortir à la fin d'un si pénible état.
Je suis un mari tendre, ou je suis un ingrat.

Digitized by Google

Si de déloyauté j'ai donné quelque ſigne,
Epargnez-vous des pleurs dont je ne ſuis pas digne.
Le plus prompt abandon, le plus parfait mépris,
Des crimes d'un époux doivent être le prix:
Mais ſi toujours amant d'une épouſe adorée,
J'ai ſcrupuleuſement gardé la foi jurée;
Si mes dieux ont été mon amour & l'honneur,
Mon épouſe eſt injuſte, ou me doit le bonheur.

Mad. DORSAN.

Fais donc le mien, cruel! & ſi je te ſuis chere,
Apprends-moi ſur le champ quelle eſt cette étrangere;
D'où tu peux la connaître?— Eh bien! que réponds-tu?
Songe que ton ſilence expoſe ta vertu
A de fâcheux ſoupçons, & que ta protégée
Pourrait être à ſon tour ſévérement jugée:
Elle eſt dans l'infortune; — on vante ſes appas.
Riche & compatiſſant, tu peux. —

M. DORSAN.

N'achevez pas.
J'allais le dévoiler cet innocent myſtere:
Vous m'avez éclairé; — je dois, — je veux me taire.

Mad. DORSAN, *avec fureur.*

Et moi, que tes noirceurs enfin pouſſent à bout,
Je deviens furieuſe & capable de tout.
Errant depuis ſeize ans dans une nuit obſcure,
Qu'épaiſſiſſait pour moi ton adroite impoſture,
J'ai paru juſqu'ici t'accuſer ſans ſujet. —

Digitized by Google

A la fin, mes soupçons ont trouvé leur objet.
Tu n'appelleras plus ma juste jalousie,
Acharnement cruel, aveugle frénésie;
Mais ne te flatte pas, homme artificieux!
De dérober long-tems ma rivale à mes yeux.
Dusses-tu la cacher au centre de la terre,
Je la découvrirai.

BLAISOT.

Mais c'est comme une guerre;
Cette paix-là.—

Mad. DORSAN.

Que dis-je! où vais-je m'égarer!
Le parti le plus sage est de nous séparer,
Monsieur; nous ne pouvons désormais vivre ensemble;
Nous maudissons tous deux le nœud qui nous rassemble:
En brisant nos liens, nous serons plus heureux.

M. DORSAN.

Oui, vous avez raison, — ces liens douloureux
Ont assez tourmenté ma déplorable vie.
Séparons-nous.

Mad. DORSAN.

Cœur vil! c'est ta plus chere envie!
Tu veux ta liberté, — mais tu ne l'auras pas.
Je vais, dès ce moment, m'attacher à tes pas:
Je te suivrai par-tout, — je veux être ton ombre.

M. DORSAN, *avec force.*

Finissons, — je suis las des outrages sans nombre

Digitized by Google

Que j'ai, ſans murmurer, ſoufferts juſqu'à ce jour.
La haine eſt préférable à votre affreux amour.
Pour la derniere fois, je vous parle peut-être;
Pour la premiere fois je vais parler en maître.
Vous me l'avez appris: — à dater d'aujourd'hui,
Votre époux, déformais, veut commander chez lui.
Juſqu'ici j'ai voulu vous laiſſer la maîtreſſe
D'ouvrir tous les papiers venus à mon adreſſe;
Que cela ne ſoit plus: — ſtylés à me trahir,
Que mes gens, à moi ſeul, commencent d'obéir;
Sans cela, point de grace, — ils ſont tous à la porte.
Le ſoir ou le matin, que j'entre ou que je ſorte,
J'entends, autour de moi, n'avoir plus d'eſpions,
Et ſauvez-moi, ſur-tout, l'ennui des queſtions;
Je fus aſſez long-tems outragé par vos doutes.
Que ceci ſoit, chez moi, dit une fois pour toutes:
Que ce plan, à la lettre, y ſoit exécuté;
Car ſi par vous encor je ſuis perſécuté,
C'eſt moi, — moi qui de vous à jamais me ſépare.
Vous connaîtrez un jour l'erreur qui vous égare;
Vous maudirez vos torts, vos ſoupçons inſultans;
Vous voudrez revenir, — il ne ſera plus tems.
Adieu, Madame.

(*Il rentre chez lui, & ferme bruſquement ſa porte.*)

Mad. DORSAN, *prête à s'évanouir.*

O Ciel! c'eſt ainſi qu'il me laiſſe; —
Je ſuccombe.—

Digitized by Google

BLAISOT, *courant à elle.*

Madame! — Elle tombe en faibleſſe. —

(*Mad. Dorſan ſe laiſſant aller ſur Blaiſot.*)

BLAISOT, *la traînant à un fauteuil.*

Monſieur! — holà, Monſieur! — venez la ſecourir. —
Il eſt ſourd.

Mad. DORSAN, *ſe levant bruſquement.*

Le cruel me laiſſerait mourir!

BLAISOT, *ſtupéfait & à part.*

Tiens, moi qui la croyais tout près de l'autre monde,
Se trouver mal, & bien, en moins d'une ſeconde!
Ma foi, c'eſt fort adroit.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, EUGÉNIE, FERVAL.

Mad. DORSAN, *à part.*

O BARBARE Dorſan!

EUGÉNIE, *à Ferval en entrant.*

Je veux parler, vous dis-je, à ma chere maman.
Vraiment, ſi j'en croyais votre éternelle envie,
A jaſer avec vous je paſſerais ma vie.

Digitized by Google

Mad. DORSAN.

Qu'avez-vous à me dire ?

Mad. DORSAN.

En deux mots, le voici.

(*A ces mots Dorſan ſort de ſon appartement, & ſe tient à l'écart.*)

Une jeune perſonne eſt arrivée ici
Depuis une heure, au plus, & demandait mon pere.

Mad. DORSAN, *avec feu.*

(*A part.*)

Acheve, mon enfant: — je ſaurai le myſtere.

EUGÉNIE.

Elle eſt jolie, elle a ſur-tout de grands malheurs;
Qu'elle contait ſi bien, que je fondais en pleurs.

(*A Ferval, qui la tire par ſa robe pour l'empêcher de continuer.*)

Laiſſez-moi donc parler.

Mad. DORSAN, *à Ferval, avec ſévérité.*

(*A ſa fille.*)

Monſieur; — pourſuis, ma fille.

EUGÉNIE.

La pauvre infortunée ignore ſa famille;
Mon cher papa, dit-elle, eſt ſon unique appui.
J'ai couru vous chercher; — car vous, — c'eſt comme lui.

Digitized by Google

Mad. DORSAN.

Où donc eſt-elle enfin?

EUGÉNIE.

Chez Monſieur d'Aranville.

(*Ici Dorſan ſort précipitamment.*)

C'eſt lui probablement qui lui donne un aſyle:
Moi, j'aurais deſiré que vous puiſſiez la voir,
Parce qu'à la maiſon j'aurais voulu l'avoir
Avec Juſtine.

BLAISOT.

Ah! oui: Juſtine eſt chez ſon pere,
Et n'en veut pas ſortir.

EUGÉNIE.

Quoi! toujours en colere!
J'irais bien, ſi maman voulait.

Mad. DORSAN.

Soit, je le veux.

(*A part.*)

Blaiſot va t'y conduire: ils me gênaient tous deux.

(*Eugénie & Blaiſot ſortent: Ferval voudrait les ſuivre; Mad. Dorſan l'arrête.*)

Digitized by Google

SCENE XII.

Mad. DORSAN, FERVAL.

Mad. DORSAN.

Abrégeons les discours, abrégeons mon supplice.
Je vous l'avais bien dit; vous êtes leur complice.

FERVAL, *avec effroi.*

De qui?

Mad. DORSAN.

Vous m'entendez. — Un enfant, par un mot,
Vient de déconcerter cet odieux complot;
Et vous favorisez ces manœuvres indignes,
Vous!

FERVAL.

Madame, en honneur. —

Mad. DORSAN.

N'ai-je pas vu vos signes,
Et n'indiquaient-ils pas, avec trop de clarté,
Le plan de trahison entre vous concerté.

FERVAL, *avec la plus grande chaleur.*

Réfléchissez, Madame! est-il bien vraisemblable
Qu'à ce point envers vous je veuille être coupable?
Supposons que je puisse oublier mon honneur;
Vous tromper, — n'est-ce pas renoncer au bonheur
Que vous avez daigné promettre à ma tendresse?

Digitized by Google

Du deſtin de mes jours n'êtes vous pas maîtreſſe?
Et puis-je vous trahir ſans me ſacrifier?

Mad. DORSAN.

Il faut plus que des mots pour vous juſtifier.
Chez votre oncle par vous je veux être conduite,
Avant qu'on ait le tems de ménager ſa fuite;
Je prétends la chercher dans toute la maiſon,
Et ſavoir une fois ſi j'ai tort ou raiſon.

FERVAL.

(*A part.*) (*Haut.*)
Nous voilà tous perdus! Madame ſait peut-être,
Que dans cette maiſon je ne ſuis pas le maître?

Mad. DORSAN.

Défaite.

FERVAL.

Examinez. —

Mad. DORSAN.

Je n'examine rien.
Partons, ou plus d'hymen. — Voyez, penſez-y bien.

FERVAL, *à part.*

Ou les expoſer tous, ou perdre ce que j'aime.

Mad. DORSAN.

Vous héſitez, Monſieur? eh bien! j'irai moi-même.

FERVAL.

Arrêtez; — je vous ſuis.

Digitized by Google

Mad. DORSAN.

Votre main.

FERVAL.

(*A part, en sortant.*) La voilà.
Dieux! un prodige seul peut nous tirer de-là.

(*Ils sortent.*)

Fin du troisieme Acte.

Digitized by Google

ACTE IV.

Le Théâtre repréſente la maiſon de Gervais.

SCENE PREMIERE.

GERVAIS, JUSTINE.

GERVAIS, *rangeant quelques meubles par-ci, par-là.*

Bon! tout eſt à peu près comme le veut mon maître.
Un meuble ſimple & propre, hein? tu dois t'y connaître;
Toi, qu'en dis-tu?

JUSTINE, *ſoupirant.*

Très-bien; mais pourquoi ces apprêts?
Pourquoi les fallait-il, ſi prompts & ſi ſecrets?
Quelle eſt donc, en un mot, cette jeune perſonne,
Qui doit vivre chez vous & ſans qu'on l'y ſoupçonne?

GERVAIS.

Pourquoi ces queſtions?

JUSTINE.

Je ne ſais; mais je crains
De grands troubles pour eux, pour vous de grands chagrins.

Digitized by Google

GERVAIS.

Ecoute, mon enfant. Mon maître avait un pere,
Du quel, heureusement, le fils en tout differe.
L'un était dans ses goûts, ardent, impétueux;
L'autre est modéré, sage, & vraiment vertueux.
L'un voulait m'enrichir pour caresser ses vices;
L'autre me chasserait pour de pareils services.
Un homme tel que lui ne fait rien sans raison.
Penses-tu que j'aurais accepté sa maison,
Si son intention m'avait été suspecte?
On respecte toujours celui qui se respecte.
Et de ce lieu pour nous s'il veut se dépouiller,
Son projet, à coup sûr, n'est pas de le souiller.

JUSTINE.

Douter de sa vertu! que le ciel m'en préserve!
Mon pere! & le moyen quand elle se conserve
Au milieu des assauts que par excès d'amour,
Sa jalouse moitié lui livre nuit & jour;
Mais voilà justement le motif de ma crainte.
A fuir un lieu chéri son erreur m'a contrainte:
Vous savez à présent si c'était une erreur.

GERVAIS.

N'en parlons plus.

JUSTINE.

Eh bien! cette même terreur
Que je lui causais, moi, qui n'en étais pas digne;
Pensez à son effet, pour peu qu'un léger signe

Lui faſſe appercevoir que vous avez chez vous
Quelqu'un qu'entre vos mains a remis ſon époux.

GERVAIS.

Mais ce ſigne fatal il faut qu'on le lui donne.

JUSTINE.

L'œil jaloux n'a beſoin du ſecours de perſonne.
Elle devinera.

GERVAIS.

Soit; — mais le pis-aller?
Voyons. — Que ſa fureur vienne ici s'exhaler,
Je ne dirai qu'un mot. Chez moi je ſuis le maître,
Madame. Si chez lui Monſieur ne veut pas l'être,
Tant pis. — J'obéiſſais quand c'était mon devoir;
Sur Gervais maintenant vous n'avez nul pouvoir.
Qu'aurait-elle à répondre? Ah! pour braver l'orage,
Que mon maître n'a-t-il un peu de mon courage?
Mais puiſqu'il n'oſe rien, je me dois aujourd'hui,
Au ſoin de le ſervir & d'oſer tout pour lui.

JUSTINE.

Puiſſe un tel dévoûment, digne au fond qu'on l'approuve,
Ne pas accroître encor les tourmens qu'il éprouve!
Et puiſſiez-vous ſur-tout n'en être pas puni!

GERVAIS.

Va, va, je ne crains rien.

Digitized by Google

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, EUGÉNIE, BLAISOT.

EUGÉNIE, *à Juſtine.*

EH bien! c'eſt donc fini?
Tu ne veux pas venir, ma Bonne?

JUSTINE.

Quoi! vous-même,
Vous daignez? —

EUGÉNIE.

Tais-toi donc. — Tu ſais bien que je t'aime.
Tu peux ne plus vouloir demeurer avec moi;
Mais, moi, je ne peux pas reſter long-tems ſans toi.

JUSTINE, *à Eugénie.*

Vous ajoutez ſans ceſſe à ma reconnoiſſance.
(*A Gervais.*)
Mon pere! vous ſaurez que pendant votre abſence,
J'ai reçu d'Eugénie un meſſage bien doux,
Et j'allais à l'inſtant en cauſer avec vous.
(*A Eugénie.*)
Voyez quelle bonté! — Vous voulez bien permettre
Que je montre à mon pere une auſſi chere lettre?

EUGÉNIE, *à Juſtine.*

(*A Gervais.*)
Oui; — mais je te préviens que c'eſt fort mal écrit,

Digitized by Google

D'abord: — j'ai bien un cœur; mais je n'ai pas d'esprit.

GERVAIS.

Aimable enfant! —

EUGÉNIE, *à Justine.*

Veux-tu pardonner à ma mere?

JUSTINE.

Moi, j'ai tout oublié. — Détruisez sa chimere;
Je jure qu'à l'instant je marche sur vos pas.

BLAISOT, *avec importance.*

Moi, je vous avertis que je n'y consens pas.

EUGÉNIE.

Eh! pourquoi donc, Blaisot?

BLAISOT.

(*A Justine.*) Madame est trop jalouse.
Si vous y retournez, cherchez qui vous épouse;
Parce que, voyez-vous. —

JUSTINE.

Quand vous aurez fini,
Vous nous avertirez. —

BLAISOT.

Moi, je suis tout uni,
D'abord.

EUGÉNIE.

Mais tais-toi donc.

JUSTINE.

Mon aimable maîtresse,

Digitized by Google

Je reviendrais ; — mon cœur, vos bontés, tout m
preſſe ;
Mais quiconque eſt jaloux, eſt près d'être inhuma
Outragée aujourd'hui, je le ſerais demain ;
Et bientôt ſous vos yeux avec ignominie,
Pour la ſeconde fois je me verrais bannie.
Faiſons mieux. Avant peu vous aurez un époux.
L'hymen fait, à l'inſtant je vole auprès de vous,
Si ce plan toutefois a l'aveu de mon pere.

EUGÉNIE.

Eh bien ! voilà parler. — Embraſſe-moi, ma chere.
Et toi, Gervais, conſens ; va, tu ne riſques rien :
Je réponds qu'avec moi ta fille ſera bien.

GERVAIS.

J'y conſens de bon cœur. Loin que ſon ſort m'alarme,
Je l'envie.

BLAISOT, *à Juſtine.*

A préſent cela va comme un charme.
Touchez-là, mon enfant, je vous épouſerai.

JUSTINE, *à part.*

Et moi, Monſieur Blaiſot, je vous corrigerai

Digitized by Google

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, M. DORSAN, CLÉMENCE, M. D'ARANVILLE.

GERVAIS.

QUEL bruit!

M. DORSAN.

C'eſt moi.

EUGÉNIE, *à Juſtine.*

C'eſt elle.

CLÉMENCE.

Ah! Dieux!

M. DORSAN.

Calmez vos craintes.
En ce lieu, mon enfant, vous êtes hors d'atteintes.
(*A part, voyant Eugénie.*)
Ciel! ma fille! — Il eſt dit qu'on ne peut l'éviter.
(*Haut.*)
Que fais-tu donc ici?

EUGÉNIE.

Je venais inviter
Juſtine à revenir de la part de ma mere.

M. DORSAN.

Juſtine déſormais doit reſter chez ſon pere.

Digitized by Google

D'ARANVILLE, *bas.*

Nous sommes en repos, pour un instant du moins;
Profitons-en, je veux te parler sans témoins.

M. DORSAN.

(*bas.*) (*haut.*)
Moi de même,— Gervais, tu vois la Demoiselle
Qui doit loger chez toi.

JUSTINE.

Grands Dieux! comme elle est belle!

BLAISOT, *à Justine & Gervais.*

Ne vous l'ai-je pas dit? belle comme le jour!

M. DORSAN, *à Clémence.*

Des vertus, mon enfant, c'est ici le séjour.
Sans doute il aura droit de vous plaire à ce titre;
Mais je veux qu'en ce point votre goût soit l'arbitre.
Il faut aimer le lieu que l'on doit habiter.
Avec le bon Gervais allez le visiter.
(*bas à Gervais.*)
Amusez-les.

GERVAIS, *à qui son maître a fait des signes, & qui les a bien compris, dit à Eugénie, Justine & Blaisot.*

Venez tous voir mon hermitage.
J'ai fait des changemens qui vous plairont, je gage.
(*Ils sortent avec Clémence.*)

Digitized by Google

SCENE IV.

M. DORSAN, D'ARANVILLE.

D'ARANVILLE.

ENFIN nous voilà seuls! — Ah çà, mon doux ami;
Tu ne laisseras pas ton ouvrage à demi,
J'espere?

M. DORSAN.

Oh! j'en réponds.

D'ARANVILLE.

Bien. Malgré ton courage;
Tu viens pourtant ici pour éviter l'orage
Qu'Eugénie excitait; — mais par quelque hasard,
Crois que le grand secret percera tôt ou tard.
(*avec fermeté.*)
Alors que feras-tu? voyons; — parlons en hommes.

M. DORSAN, *avec embarras.*

Que ferois-tu toi-même? Au point où nous en sommes;
Il faudrait bien, après avoir tant combattu,
De la nécessité se faire une vertu.

D'ARANVILLE.

Tout dire? & ton serment?

M. DORSAN.

Mais tu voulais toi-même.—

Digitized by Google

D'ARANVILLE.

Oui, quand il était tems. Dans mon premier ſyſtême,
Ta fille, en arrivant, te rendait le pouvoir,
Qu'au ſein de ſa famille un mari doit avoir.
Tu ſubjuguais ta femme; — à préſent, au contraire,
Qu'elle ſait qu'à ſes yeux tu voulus la ſouſtraire,
Tu verſerais ton ſang pour prouver le lien
Qui t'unit à Clémence, — elle n'en croira rien.
Entre ta fille & toi ſa fureur ſera juge.
Menſonge, crîra-t-elle, infâme ſubterfuge!
Et bien loin de tarir la ſource de tes maux,
Cet aveu déplacé t'en promet de nouveaux.

M. DORSAN.

Cela n'eſt que trop vrai. Du moins viens à mon aide.
Tu m'indiques le mal; — montre-moi le remede.

D'ARANVILLE.

Faible juſqu'à préſent, veux-tu l'être toujours?
Souffre, — tu n'as pas droit d'attendre mon ſecours.
Frémis-tu? rougis-tu de cette dépendance,
Fruit amer & honteux d'une condeſcendance,
Que je nomme tout haut puſillanimité?—
Ecoute mes conſeils avec docilité.
Suis-les, & dès ce jour, je te rends ton empire.

M. DORSAN.

Ah, parle! il eſt bien tems que mon ame reſpire.

Digitized by Google

D'ARANVILLE.

Bon! — Sous un joug honteux, las de te voir fléchir,
A tel prix que ce ſoit je veux t'en affranchir.
Commence ſeulement; — je me charge du reſte.

M. DORSAN.

Soit.

D'ARANVILLE.

D'abord ce ſecret, que tu crois ſi funeſte,
Ta femme le ſaura, même ſans le chercher;
Rien ne s'apprend ſi-tôt que ce qu'on veut cacher.
Alors ferme l'oreille aux cris de ſa démence;
Reſpecte avec ta foi la mere de Clémence:
Car, en oſant trahir un ſerment ſolemnel,
Sans devenir heureux, tu deviens criminel.
Ton ſilence d'abord pourra ſembler étrange;
Mais enfin, c'eſt par lui qu'il faut que ton ſort change.
Ce n'eſt qu'en écoutant l'honneur & l'amitié,
En cachant ton ſecret à ta fiere moitié,
Que tu pourras briſer le joug qu'elle t'impoſe; —
Clémence eſt le prétexte, & ton bonheur la cauſe.

M. DORSAN.

Je frémis des horreurs qu'elle va ſoupçonner.

D'ARANVILLE.

L'innocence a toujours le tems de pardonner.

M. DORSAN.

Qu'en réſultera-t-il?

Digitized by Google

D'ARANVILLE.

Que ta femme, étourdie
De voir ce ton si doux qui l'avait enhardie,
Par un ton fier & mâle à la fin remplacé,
Sentira tout d'un coup que son regne est passé.

M. DORSAN.

Je prévois des fureurs, des vapeurs.

D'ARANVILLE.

Que t'importe?
Tant que de ta faiblesse elle se croira forte,
Les fureurs, les vapeurs en iront-elles moins?
A-t-elle jamais eu des vapeurs sans témoins?

M. DORSAN.

Non.

D'ARANVILLE.

Jeu pur.

M. DORSAN.

De divorce elle fait des menaces;
Pourtant.

D'ARANVILLE.

C'est t'indiquer ce qu'il faut que tu fasses.

M. DORSAN.

Celui qui nous unit voudrait nous séparer!

D'ARANVILLE.

Celui qui fit le mal voudrait le réparer.
Ce divorce effrayant que tu prends au tragique,
De tes maux, à coup sûr, est le remede unique.

Digitized by Google

M. DORSAN.

M'en séparer! grands Dieux!

D'ARANVILLE.

Te voilà tout tremblant!
Ne t'en sépares pas; — mais fais-en le semblant.

M. DORSAN.

Ne pourrions-nous trouver un moyen moins sévere,
Qui, sans changer son cœur, changeât son caractere,
Et me rendit mes droits sans m'ôter son amour?
J'y tiens, — ma dureté l'éteindra sans retour,
Peut-être.

D'ARANVILLE.

C'est assez; — homme sans énergie!
Rien ne peut réveiller ton ame en léthargie.
Seize ans t'avaient appris l'effet des moyens doux;
Un parti différent nous satisfaisait tous:
Il ramenait la paix au sein de ta famille;
Il corrigeait ta femme, — & j'épousais ta fille.

M. DORSAN.

Clémence!

D'ARANVILLE.

Oui, j'eusse osé lui présenter ma foi,
Après t'avoir rendu maître absolu chez toi.
Lasse d'être haïe autant que malheureuse,
Ta femme eût abjuré son erreur douloureuse;
Bref, — un orage court nous menait tous au port;
Tu ne l'as pas voulu, — tu mérites ton sort.

(*Il va pour sortir.*)

Digitized by Google

M. DORSAN.

Arrête.

D'ARANVILLE.

Laiſſe-moi.

M. DORSAN.

Reviens, — je me réſigne.
Des ſoins de l'amitié je veux être enfin digne:
Quoi qu'il puiſſe en coûter à ma femme, à mon cœur,
Je ſens trop qu'il eſt tems d'employer la rigueur;
Je le dois au repos de toute ma famille,
A l'ami qui veut bien ſe charger de ma fille:
Puiſſe l'occaſion s'en offrir dès ce jour!

D'ARANVILLE.

Et puiſſe la raiſon dompter enfin l'amour!

M. DORSAN.

J'en fais ſerment.

D'ARANVILLE.

Tant mieux: agis en conſéquence.
Alors, ſi je lui plais, j'épouſe ta Clémence.
Trop heureux d'avoir fait ſon bonheur & le tien,
Je n'exige du reſte & n'examine rien.

Digitized by Google

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, FERVAL, *accourant essoufflé.*

FERVAL.

Ici, je me doutais que vous seriez ensemble.
Tant mieux.

D'ARANVILLE.

Comme il est pâle!

FERVAL.

Eh! mais, c'est que je tremble.
D'honneur! je tremble encor!

D'ARANVILLE.

Eh bien! acheve donc?

FERVAL.

Dans l'instant. — Avant tout je voudrais mon pardon.

D'ARANVILLE.

(*Vivement.*)
De quoi? — Parleras-tu? — Voyons.

FERVAL.

De la licence
Que j'ai prise d'aller chez vous en votre absence.
Madame l'exigeait d'un ton très-absolu;
Il a fallu vouloir tout ce qu'elle a voulu.

Digitized by Google

D'ARANVILLE.

Bon! n'eſt-ce que cela? Va, va, je te pardonne.
(*En riant.*)
Et qu'a-t-elle trouvé chez moi?

FERVAL.

Mon Dieu! perſonne,
Par un heureux haſard que je ne comprends pas.
Mais dans votre logis, du haut juſques en bas,
Elle a tout renverſé.

M. DORSAN.

Quelle horrible conduite!

FERVAL.

Laſſe enfin de chercher; — ils auront pris la fuite,
A-t-elle dit. — Veuillez m'accompagner chez moi;
Monſieur, je rends juſtice à votre bonne foi,
Et vous aurez le prix promis à votre zèle.
Bref, — je viens à l'inſtant de la laiſſer chez elle.

M. DORSAN.

Son mal à tout à fait égaré ſa raiſon.
Mais ramenons; crois-moi, Clémence en ta maiſon.
Pour aujourd'hui du moins, il n'eſt pas vraiſemblable
Que ma femme y revienne.

D'ARANVILLE.

Elle? elle en eſt capable;
Mais n'importe. — Allons-y: — qu'elle vienne me voir,
Et morbleu je m'apprête à la bien recevoir!

Digitized by Google

FERVAL, *à M. Dorſan.*

Ah! pour votre repos cachez-lui bien Clémence.
Le portrait dirait tout.

M. DORSAN,

Je meurs d'impatience
Que nous ſoyons chez toi.

D'ARANVILLE.

J'y voudrais être auſſi.
Viennent-ils à la fin?

FERVAL.

Mon oncle, les voici.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, EUGÉNIE, CLÉMENCE, JUSTINE, GERVAIS, BLAISOT, *enſuite* Mad. DORSAN, *qui ſurvient.*

M. DORSAN.

MON cher ami Gervais, bien pardon de ta peine.
Je t'enleve Clémence: avec moi je l'emmene.

JUSTINE, *à part.*

Je reſpire.

GERVAIS.

Monſieur, — Gervais eſt tout à vous.

Digitized by Google

M. DORSAN.

(*A Clémence.*) (*A Eugénie.*)
Venez, ma chere enfant. — Toi, ma fille, ſuis-nous.

(*Tous les Acteurs en ſcene prennent le chemin de la porte, les uns pour s'en aller, les autres pour reconduire ceux qui ſe retirent. Mad. Dorſan paraît, tout le monde reſte pétrifié.*

FERVAL, *à part.*

Grands Dieux! tout eſt perdu.

M. DORSAN, *à part.*

Ma femme! je friſſonne.

Mad. DORSAN.

Où conduiſez-vous donc cette aimable perſonne,
Monſieur? C'eſt ſûrement cet objet plein d'appas :
Que vous aviez juré que je ne verrais pas.
(*Elle va à Clémence, & la prend par la main.*)
Soyez donc ſans effroi. — Venez, Mademoiſelle.
On ne m'a point trompée; — elle eſt vraiment fort belle.

EUGÉNIE.

N'eſt-il pas vrai, maman?

Mad. DORSAN.

Ce choix eſt plein de goût.
Les plus beaux yeux du monde; — enfin, parfaite en tout.
(*Elle continue de l'examiner.*)
Mais que vois-je! quels traits! ſerait-il bien poſſible!
Approchez. — Ah! grands Dieux! — le coup ſerait terrible.

Digitized by Google

M. DORSAN, *à part, tandis que sa femme confronte Clémence avec le portrait.*

Que n'ai-je pu prévoir ce qu'il va m'en coûter!

Mad. DORSAN, *l'examen fait.*

Allons, pour mon malheur, je n'en puis plus douter.

D'ARANVILLE, *bas à M. Dorsan.*

Ferme.

Mad. DORSAN, *à son mari.*

« Né de l'idée & de la fantaisie,
» Ce portrait n'a pas droit d'armer ta jalousie;
» Je me voue à jamais au sort le plus fatal,
» Si l'univers entier a son original. »
Tenez, voyez, Monsieur, & jugez-vous vous-même.
Voilà le digne objet qu'appellaient tes soupirs,
Et pour qui tu formais de coupables désirs. —
Enfin, voilà le crime, & voilà les complices.

D'ARANVILLE.

Bien obligé.

Mad. DORSAN.

Dis-moi, connais-tu des supplices
Qui puissent te punir, & dont la cruauté
Egale ta noirceur & ta déloyauté?
Et vous, tendres amis, protecteurs de ses vices,
Connaissez-vous un prix digne de vos services?
Parlez. —

D'ARANVILLE.

Moi, que les cris n'ont pas droit d'effrayer,

Digitized by Google

Je réponds & je dis que rien ne peut payer
Le ſervice important que je voudrais lui rendre.
Je ne m'explique pas, — & l'on peut me comprendre;
Mais ne me mêlez point dans vos débats d'époux.

Mad. DORSAN.

Ne pas vous y mêler! vous qui les cauſez tous!
Vous qui. —

D'ARANVILLE.

C'en eſt aſſez. — Vous voudrez bien, j'eſpere,
Ne pas trop oublier qu'un tuteur eſt un pere,
Et que je ſuis le vôtre.

Mad. DORSAN.

Oui; vous avez raiſon. —
De trouble, à votre gré, rempliſſez ma maiſon.
Auprès d'un faible époux calomniez ſa femme:
D'inſidieux conſeils empoiſonnez ſon ame;
Soyez toujours ſon guide & mon perſécuteur:
Je vous reſpecterai; vous fûtes mon tuteur.
(*A Ferval.*)
Mais vous, Ferval, — comment avez-vous le courage,
D'aider mes ennemis à combler mon outrage?
Qui m'eût dit qu'avec eux vous ſeriez de moitié?
Pourriez-vous de ma fille avoir quelque pitié?
Quand loin d'en accorder aux malheurs de ſa mere,
Vous ſervez les auteurs de ſa douleur amere!
Vous me croyiez chez moi: vous ne ſoupçonniez pas
Que je ſerais ſi prompte à marcher ſur vos pas.

Digitized by Google

Mais d'un trouble mortel mon ame était frappée,
Et mes preſſentimens ne m'ont jamais trompée.
Eh bien! vous vous taiſez: — vous voilà confondu? —

FERVAL, *avec dignité.*

Non, Madame; — on ſe tait quand on a répondu.
Vous pouvez m'arracher le ſeul bien que j'envie:
Vous pouvez à jamais empoiſonner ma vie;
Mais au moment heureux d'obtenir tant d'appas,
Que j'oſe vous trahir! on ne le croira pas.

Mad. DORSAN.

Soit. Mais ne comptez plus ſur la main d'Eugénie.

EUGÉNIE, *à Ferval.*

Là, — vous faites le mal, & moi j'en ſuis punie.
(*Ferval, M. Dorſan & d'Aranville la raſſurent.*)

Mad. DORSAN, *à Gervais.*

Et toi, vieillard coupable! — Ah! quelle trahiſon!
Devais-tu conſentir à prêter ta maiſon? —

GERVAIS.

Vous m'accuſez auſſi, Madame?

Mad. DORSAN.

Oui, plus qu'un autre.
Ah! je vois maintenant quel manége eſt le vôtre!
Le maître & le valet s'entendent à ravir,
Et tu ne le ſers plus que pour le mieux ſervir.

GERVAIS, *avec une noble fermeté.*

Croyez-vous avoir droit, au nom de la diſtance
Qui ſépare de vous ma chétive exiſtence,

Digitized by Google

De répandre ſur moi l'opprobre & le mépris? —
(*A M. Dorſan.*)
Ah! Monſieur, vos bienfaits ſont trop chers à ce prix!
Deux fois le même jour, ſans motifs légitimes,
Madame en ſa fureur nous a pris pour victimes.
C'eſt aſſez. — Viens, ma fille, en quelqu'aſyle obſcur,
On eſt riche par-tout, quand on a le cœur pur.

Mad. DORSAN.

Vieillard ſententieux & pétri d'imprudence,
Crois-tu par tes grands mots démentir l'évidence?
Faudra-t-il qu'à mes yeux je n'ajoute plus foi?
Et cette fille, enfin, n'eſt-elle pas chez toi?

GERVAIS.

Ne peut-elle, Madame, être chez moi ſans crime?

CLÉMENCE.

N'ajoutez pas, Madame, au malheur qui m'opprime.
Pour venir implorer de généreux ſecours,
J'ai quitté la Province où je paſſais mes jours.
D'après ce que je vois, j'y voudrais être encore.

Mad. DORSAN.

Eh! qui donc êtes-vous?

CLÉMENCE.

Madame, je l'ignore. —
Tout ce que je connais de mon ſort douloureux,
C'eſt que, grace à Monſieur, il fut moins rigoureux.

Mad. DORSAN.

Votre âge?

CLÉMENCE.

Digitized by Google

CLÉMENCE.

Dix-huit ans.

Mad. DORSAN.

Et votre nom?

CLÉMENCE.

Clémence.

J'eſpérais le bonheur; — mon malheur recommence.
Puiſqu'à peine arrivée auprès de mon appui,
J'apporte la diſcorde entre ſa femme & lui.

M. DORSAN, *à ſon mari.*

Vous avez dix-huit ans pris ſoin de cette fille,
Monſieur?

M. DORSAN, *ſéchement.*

Oui.

Mad. DORSAN.

Vous devez connaître ſa famille?

M. DORSAN.

Oui.

Mad. DORSAN.

Ne puis-je ſavoir? —

M. DORSAN.

Non.

Mad. DORSAN.

Mais un tel ſecret. — —

M. DORSAN.

N'eſt pas le mien.

Digitized by Google

Mad. DORSAN.

Ah! ah! vous êtes bien discret.

M. DORSAN.

Je dois l'être.

Mad. DORSAN.

A qui donc tient un si grand mystere?

M. DORSAN.

A Clémence elle-même.

CLÉMENCE.

Eh bien! pourquoi le taire, Monsieur? si cela peut calmer. —

M. DORSAN, *avec douceur.*

Paix! mon enfant.

Mad. DORSAN.

Clémence le permet.

M. DORSAN.

La raison le défend.

Mad. DORSAN.

Quel sort destinez-vous à cette Demoiselle?

M. DORSAN.

Le sort le plus heureux est le seul digne d'elle.

Mad. DORSAN.

Eh bien! pourquoi ne pas la prendre à la maison? Est-ce encore un parti proscrit par la raison?

Digitized by Google

M. DORSAN.

La chose est impossible.

Mad. DORSAN.

Est impossible? — Ah! traître!
J'ai donc su t'amener à me faire connaître
Le projet odieux de ton cœur corrompu.
L'exécuter chez moi, — tu ne l'aurais pas pû.
Vous auriez craint tous deux, pour votre intelligence,
Ou mon œil pénétrant, ou ma juste vengeance.
Il était en effet plus commode & plus sûr,
De chercher dans Paris quelque réduit obscur,
Qui, pour long-tems du moins, me dérobât ta proie.
Il est bien malheureux que le hasard m'envoie
A tems, pour déranger ce respectable plan,
Et pour rompre le fil d'un aussi beau roman.
(*à Clémence.*)
Mais sans vous recevoir au sein de ma famille,
Je n'en aurai pas moins grand soin de vous, ma fille.

M. DORSAN.

Que dites-vous? ô ciel!

Mad. DORSAN.

Je te dis qu'avant peu,
Je t'arrache l'objet de ton coupable feu;
Que pour lui procurer une retraite austere,
J'implore dès ce jour l'appui du Ministere.
De ses yeux vigilans ne crois pas la sauver.
Par ses soins, avant peu, je saurai la trouver,
Tu dois en être sûr; & quand ton héroïne

Digitized by Google

Aura subi le sort que mon cœur lui destine,
Je réclame aussitôt le secours de la loi,
Pour briser tous les nœuds qui m'attachaient à toi.

CLÉMENCE.

O ciel! à quels affronts m'as-tu donc destinée!

M. DORSAN.

Vous menacez de nuire à cette infortunée!
Madame, ce projet est d'un cœur plein de fiel.
Qui pour l'exécuter serait assez cruel?
(*A Clémence.*)
Mais, viens, & de mes bras ne crains pas qu'on t'arrache
A ton nom; lorsqu'enfin je voudrai qu'on le sache,
Tes plus grands ennemis fléchiront devant toi.
Pour nos nœuds, à quoi sert d'importuner la loi?
Mon cœur vole au-devant de cet heureux divorce,
Madame, & j'y souscris sans que la loi m'y force;
Mais si l'un de nous deux a droit à son secours,
Pour briser des liens, longs fléaux de mes jours,
C'est moi seul, & non pas la jalouse furie
Qui paya ma douceur par tant de barbarie.—
Quel spectacle effrayant s'offre à moi dans ces lieux!
Tourmens dans tous les cœurs, larmes dans tous les yeux.
Les parens, les amis, les valets & le maître,
Autour de vous, cruelle! il n'est pas un seul être,
Qui de votre fureur n'ait éprouvé les coups,

Digitized by Google

Un ami vous restait, — & c'était votre époux;
Mais qui dans l'univers n'eut pitié de personne,
Mérite qu'à la fin l'univers l'abandonne.
Plus d'espoir de retour, il vous est interdit,
Et vous vous souviendrez que je vous l'ai prédit.

EUGÉNIE, *toute en pleurs.*

Maman.—

M. DORSAN.

Venez, ma fille, & suivez votre pere.

D'ARANVILLE.

Bon!— Partons, si tu veux que cette crise opere.

(*Dorsan en s'en allant avec Clémence & les autres, se retourne avec sensibilité vers sa femme. Daranville l'entraîne. Madame Dorsan n'a plus autour d'elle que Gervais, Justine & Blaisot, qui restent pétrifiés. Elle-même absorbée, & gardant un profond silence, reste quelques instans les bras croisés & la tête penchée sur la poitrine, ensuite elle la souleve; tourne languissamment les yeux vers le Ciel, repose son front sur ses deux mains jointes, & sort à pas lents sans dire un mot, dans le plus morne désespoir.*)

(*Gervais, Justine & Blaisot sortent avec elle.*)

Fin du quatrieme Acte.

Digitized by Google

ACTE V.

La Scene eſt chez M. d'Aranville.

(*Le Théâtre repréſente un Sallon & Cabinet, avec différentes portes latérales, donnant à l'extérieur comme dans l'intérieur de la maiſon. A la gauche du ſpectateur une grande table en forme de ſecrétaire, ſur laquelle ſont deux bougies, & tout ce qu'il faut pour écrire. D'Aranville, aſſis dans un fauteuil près de cette table, a la plume à la main. Dorſan, aſſis dans un autre fauteuil, de l'autre côté de la Scene, & dans une attitude douloureuſe; une main ſur ſon front, l'autre entre les deux mains de Ferval, de bout près de lui; Eugénie grouppée, non loin de-là, & du même côté, avec Clémence qu'elle conſole. Tel eſt le tableau que doit offrir la Scene à la levée du rideau.*

SCENE PREMIERE.

D'ARANVILLE, M. DORSAN, FERVAL, EUGÉNIE, CLÉMENCE, *dans les attitudes ci-deſſus.*

D'ARANVILLE.

EH bien! veux-tu garder un éternel ſilence?
Ecrirai-je?

Digitized by Google

M. DORSAN.

Ah! mon cœur s'est trop fait violence.—
Non, tu n'écriras point, je n'y puis consentir.

D'ARANVILLE.

Si j'avais cru te voir sitôt te démentir,
Si j'avais pu penser qu'un éclair de courage
Fût suivi du refus d'achever ton ouvrage,
Et que le plus ardent, le meilleur des amis,
Dût finir par se voir lâchement compromis,
Tu peux être bien sûr que cet ami fidele
N'aurait pas maintenant à rougir de son zele,
Et que loin de te plaindre, & de te secourir,
Sans pitié, sans regret, il t'eût laissé souffrir.

M. DORSAN.

Ami tendre & cruel! tu me déchires l'ame.—
Tu n'as donc pas bien lu dans le cœur de ma femme?
Tu ne conçois donc pas, que seule, sans secours,
Elle est capable, hélas! d'attenter à ses jours?

FERVAL, *très-ému.*

J'irai, si vous voulez.—

D'ARANVILLE, *sèchement.*

Il n'est pas nécessaire.

EUGÉNIE, *pleurant.*

Non, non, c'est moi.

D'ARANVILLE.

Restez, autre bel émissaire!

Vous êtes des enfans ; pleurez, — éloignez-vous.
Tu crains qu'elle n'attente à ſes jours? — Entre nous,
Pour un inſtant, peut-être, elle en aura l'envie ;
Elle eſt épouſe & mere, elle tient à la vie.
En un mot, je prétends que ceci tourne à bien.
Qu'as-tu fait juſqu'ici? du bruit! — le bruit n'eſt rien.
Mais ſi déja ſon ame en eſt intimidée,
Sens donc qu'une démarche encor plus décidée,
Ajoutant à ſa crainte & venant à propos,
Va te rendre à jamais tes droits & ton repos.

M. DORSAN.

Ce qui porte à mon cœur une atteinte cruelle,
C'eſt qu'enfin l'apparence était vraiment pour elle.

D'ARANVILLE, *ironiquement.*

Sans doute, & l'univers croira que c'eſt à Tours
Qu'eſt le dépôt ſecret de tes tendres amours.
Rien n'eſt plus vraiſemblable.

M. DORSAN.

Ah! nous devions l'inſtruire.—

D'ARANVILLE.

Il en eſt encor tems ; tu peux encor détruire
Le peu qu'a fait pour toi mon aveugle amitié.
Va, cours de ton tyran implorer la pitié.
Va lui dire, à genoux : — je ſuis un imbécille,
Qui rapporte à ſon joug une tête ſervile.
Vous me l'avez appris : je ſuis né pour ramper ;

Digitized by Google

De mes fers, un inſtant, j'ai voulu m'échapper.
Vous me connaiſſez trop pour me croire coupable.
D'un auſſi noble effort je ne ſuis pas capable.
J'écoutais un ami, dont les ſoins dangereux,
Malgré vous, malgré moi, voulaient nous rendre heureux;
Auſſi je l'abandonne à toute votre haine.
Puniſſez d'Aranville, & rendez-moi ma chaîne.
Va, tu feras ainſi ta paix à mes dépens.

M. DORSAN, *tout en larmes.*

C'en eſt trop.

D'ARANVILLE.

A quoi bon les pleurs que tu répands?
Aux femmes, aux enfans laiſſe ces faibles armes.
Sois homme.

M. DORSAN.

Ah! je n'ai point à rougir de mes larmes;
Elles partent d'un cœur que ta ſévérité
A ſu conduire enfin juſqu'à la vérité.
Ecris! —

D'ARANVILLE.

Bon!

M. DORSAN, *avec inquiétude.*

Mon ami?

D'ARANVILLE.

Quoi?

Digitized by Google

M. DORSAN, *héſitant.*

Tâche que la lettre —
Soit douce.

D'ARANVILLE, *s'échauffant.*

Ah! çà, mon cher, — veux-tu bien me permettre
De diſpoſer au moins de mon ſtyle?

M. DORSAN.

Pardon.

(*d'Aranville écrit.*)

M. DORSAN, *après un tems, & en héſitant.*

Tu ne menaces pas d'un entier abandon,
N'eſt-il pas vrai?

D'ARANVILLE, *impatienté.*

Morbleu! veux-tu dicter toi-même?

M. DORSAN.

Non. — Fais-la ſeulement ſouvenir que je l'aime.
Qu'elle entende raiſon, & que —

D'ARANVILLE, *en colere.*

Finiras-tu?

M. DORSAN.

Tout eſt dit.

D'ARANVILLE, *ſe remettant à écrire.*

(*Un tems, il continue & dit tout haut :*)

C'eſt heureux. — Juſtice à la vertu.

Digitized by Google

Tout eſt fait.

M. DORSAN.

Bon ! — Voyons.

D'ARANVILLE.

Quoi ?

M. DORSAN.

Ne vas-tu pas lire ?

D'ARANVILLE, *pliant la lettre & la cachetant.*

Point du tout. — Eſt-ce à toi que j'ai l'honneur d'écrire ?

M. DORSAN.

Non, — mais. —

D'ARANVILLE.

C'eſt à ta femme ; & tu ne dois rien voir
De ce que la premiere elle a droit de ſavoir.
Ferval ? — ſonne un des gens pour porter cette lettre.
Ah ! bon ! voici Gervais ; — il pourra la remettre.

Digitized by Google

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS; GERVAIS, *survenant.*

GERVAIS.

Avec plaisir, — Gervais ne demande pas mieux,
Et c'est pour vous servir qu'il accourt en ces lieux.

M. DORSAN.

Eh quoi! vous avez pu laisser votre maîtresse
Seule, & dans un état! —

GERVAIS.

De bien grande détresse,
Monsieur: — mais seule; — non; — ma Justine & Blaisot,
Comme si leurs deux cœurs s'étaient donné le mot,
Ont voulu sur le champ retourner auprès d'elle.
Ils y sont tous les deux; — fiez-vous à leur zele.

M. DORSAN, *avec un profond soupir.*

Ah! je suis plus tranquille! — Avant de s'en aller,
Qu'a-t-elle dit? — Sa rage a bien dû s'exhaler.

GERVAIS.

Pas un mot; point de rage; aucune violence:
Entier affaissement; le plus morne silence.
Son œil mouillé de pleurs s'est enfin soulevé,
Et. —

Digitized by Google

D'ARANVILLE.

Ton récit bientôt fera-t-il achevé?
Regarde cette lettre ; — elle eſt pour ta maîtreſſe,
Et je puis t'aſſurer que le meſſage preſſe.

GERVAIS, *prenant la lettre.*

Ah! je cours.

D'ARANVILLE.

Un inſtant ; mon ami, ſouviens-toi
De lui dire qu'ici tu n'as trouvé que moi,
Et que tu ne ſais pas où ſon mari peut être.
Sans quoi tout eſt perdu pour elle & pour ton maître.

GERVAIS.

J'obéirai.

D'ARANVILLE.

Va vîte, & preſſe ton retour.

(*Gervais ſort.*)

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, *excepté Gervais.*

D'ARANVILLE.

L'AFFAIRE, mes amis, prend le plus heureux tour.
Chacun de ſon côté tremble, gémit & pleure.
Le trouble, grace à moi, finira dans une heure ;
Mais ſilence, & que rien ne dérange mon plan.

Digitized by Google

EUGÉNIE.

Oh! moi, d'abord, pourvu qu'on me rende maman,
Je me tairai, bien sûr.

CLÉMENCE.

Et moi! moi! malheureuse!
Qui fus en peu d'instans pour vous si dangereuse,
O mon cher protecteur! obtiendrai-je de vous
Un bienfait? — Le dernier; — je l'implore à genoux.

M. DORSAN.

Levez-vous, — mon enfant, & parlez-moi sans crainte.

CLÉMENCE.

A venir en ces lieux, quand le sort m'a contrainte,
Pour prix de vos bontés, ah! je ne croyais pas
Vous porter le malheur qui s'attache à mes pas.
A peine je parais & l'on vous persécute;
Aux plus sanglans affronts je suis moi-même en butte.
L'injustice suppose un accord entre nous:
Je me croyais bien loin de faire des jaloux!
J'ai pu souffrir l'affront: mon ame est innocente;
Mais je dois l'avouer, le danger m'épouvante;
Et ces affreux cachots prêts à s'ouvrir pour moi,
Ont soulevé mon cœur en le glaçant d'effroi.

M. DORSAN, *avec attendrissement.*

Eh! pouvez-vous penser que je vous abandonne?

CLÉMENCE.

Non, je ne le crains pas; mais n'affligez personne.

Digitized by Google

Sauvez-moi par pitié de l'horreur des prisons.
Qu'on m'ouvre seulement l'une de ces maisons
Que doivent habiter la paix & l'innocence.
Vous avez bien des droits à ma reconnaissance ;
Mais si j'obtiens encor cette grace de vous,
Monsieur, de vos bienfaits ce sera le plus doux.
Mon digne protecteur, achevez votre ouvrage ; —
Contentez votre épouse ; — épargnez-nous l'outrage :
Et pour faire cesser des soupçons trop cruels,
Venez, de votre main, m'enchaîner aux autels.

M. DORSAN, *très-ému.*

Moi ? — jamais !

CLÉMENCE.

Le couvent est mon unique asyle,
Puisque du monde entier ma naissance m'exile.

M. DORSAN, *avec douleur.*

Ta naissance ? — Ah ! —

CLÉMENCE.

Pardon ; — je n'en parlerai plus.
J'ai fait jusqu'à présent des efforts superflus
Pour connaître le sang qui m'a donné la vie.
Tout le monde se tait ; — j'en dois perdre l'envie.
Ensevelissez-moi dans quelqu'humble séjour,
Que j'y pleure à jamais l'heure où je vis le jour.
Mais si vous connaissez les auteurs de mon être,
Conduisez à leurs pieds l'enfant qu'ils ont fait naître.

Digitized by Google

Du malheur d'exiſter quand je vais me punir,
Que mon pere du moins conſente à me bénir.

M. DORSAN, *à d'Aranville.*

Dieux! vers elle je ſens que tout mon cœur s'élance.
Je vais parler.

D'ARANVILLE.

Pourquoi te faire violence?
Eſt-il un intérêt plus cher, plus triomphant?
Obéis à ton cœur, & nommes ton enfant.

M. DORSAN.

Oui, j'ai trop différé cet aveu plein de charmes. —
O ma fille! —

CLÉMENCE.

Qu'entends-je!

M. DORSAN.

Objet de tant d'alarmes!
Tu demandais ton pere! eh bien! il t'eſt rendu.
Reçois enfin de lui le doux nom qui t'eſt dû.

CLÉMENCE.

Je ſerais votre fille!

M. DORSAN.

Oui, ma pauvre Clémence;
Oui, ton pere t'embraſſe, & ſon bonheur commence.

CLÉMENCE,

Digitized by Google

CLÉMENCE.

Mon pere : — ah ! pour jamais le mien eſt aſſuré. —
(*Avec le plus grand abandon.*)
Mon Dieu ! pardonnez-moi, — j'avais trop murmuré.

M. DORSAN.

Hélas ! ma chere enfant, — tu le devais peut-être ;
Tu connus l'infortune avant de te connaître :
De la néceſſité, l'impitoyable loi
Me força dix-huit ans à t'éloigner de moi.
Confiée en naiſſant aux ſoins d'une étrangere,
Tu n'as jamais joui des careſſes d'un pere :
O ma fille ! ton ſort fut long-tems douloureux,
J'en conviens ; mais, crois-moi, je fus plus malheureux :
Lorſque j'étais pour toi dans une nuit profonde,
Lorſque tu m'ignorais, je te ſavais au monde.
Ta mere, digne objet de mon premier amour,
Avait perdu la vie en te donnant le jour.
J'avais pris par penchant une ſeconde épouſe,
Et pour m'accommoder à ſon humeur jalouſe,
D'un voile impénétrable il fallut te couvrir.
Peins-toi, ſi tu le peux, ce que j'ai dû ſouffrir ;
Mais avec ton exil, mon aveuglement ceſſe :
Chere enfant, ma douceur, ou plutôt ma faibleſſe,
Ont payé trop long-tems le tribut à l'amour.
Il eſt juſte qu'enfin la nature ait ſon tour.

Digitized by Google

CLÉMENCE.

Ah! je vois maintenant, & tout mon cœur m'assure
Qu'il existe, en effet, ce cri de la nature;
Cet instinct, qui sans nous, prompt à nous enflammer,
Nous indique l'objet que nous devons aimer.
Riche de vos bienfaits, au sein de ma retraite,
J'ignorois leurs motifs; mais une voix secrette,
Que j'éloignais en vain, que j'entendais toujours,
Me disait: — Tu les dois à l'auteur de tes jours.

EUGÉNIE, *à Clémence.*

Eh bien! c'est singulier! — dès que je vous ai vue, —
(Pour le coup c'était bien une chose imprévue)
La même voix m'a dit, — là, — tout auprès du cœur: —
Va vîte l'embrasser, va vîte, c'est ta sœur.

CLÉMENCE.

Les nœuds les plus sacrés nous unissent ensemble.
Après de longs tourmens, le destin nous rassemble:
Je retrouve un bon pere, une bien tendre sœur;
Mais de vivre auprès d'eux aurai-je la douceur?
L'accueil que j'ai reçu d'une épouse alarmée,
Me fait craindre. — Ah! plutôt que de la voir armée
Contre l'homme sensible à qui je dois le jour,
A ses regards jaloux cachez-moi sans retour.

M. DORSAN.

N'afflige plus ton pere en parlant de retraite.

Digitized by Google

Va, tu souffris assez pour prétendre au bonheur:
Le tien est dans tes mains; — un homme plein
d'honneur. —

D'ARANVILLE.

J'en réponds.

M. DORSAN.

Vertueux.

D'ARANVILLE.

Tout le monde doit l'être.
Passons.

M. DORSAN,

D'un très-grand bien, digne & généreux maître.

D'ARANVILLE.

Pour ses propres besoins, quand on a trop de bien,
Le superflu, de droit, est à ceux qui n'ont rien.
Passons encor.

M. DORSAN.

Il est dans la vigueur de l'âge,
Comme de la santé.

D'ARANVILLE.

Parce qu'il fut fort sage.

M. DORSAN.

Le ton sévere & sec.

D'ARANVILLE.

Souvent même assez dur.

M. DORSAN.

C'eſt vrai; — mais l'eſprit droit, le cœur ſenſible & pur.

Enfin.

CLÉMENCE.

Eh bien! mon pere?

M. DORSAN.

(*bas à d'Aranville.*)

Eh bien! — parle toi-même.

D'ARANVILLE.

Eh bien! cet homme-là vous a vue & vous aime:
Votre pere, à vos yeux, a flatté ſon portrait;
Moi, je vais, ſans pitié, le peindre trait pour trait.
L'homme dont il s'agit eſt franc, c'eſt ſa deviſe;
Mais juſqu'à la tendreſſe il porte la franchiſe.
D'obliger, tant qu'il peut, il a l'ardent deſir;
Nul mérite à cela, — c'eſt un trop grand plaiſir.
Pour ſa femme il aura mille défauts énormes,
Car toujours du grand monde il dédaigna les formes,
Sans trop aimer le fond: — grave, jamais plaiſant,
Aimant de bonne foi; mais très-peu complaiſant.
Le premier de ſes goûts eſt d'être ſolitaire
Et libre: auſſi fut-il long-tems célibataire:
C'état que l'on blâme eſt vraiment un tréſor,
Que peut-être ſans vous il chériroit encor.
Mais comme il ne peut pas ceſſer d'être lui-même,
Il vous épouſera, ſans changer de ſyſtême;

Digitized by Google

Et je vous promets bien que, s'il s'unit à vous,
Ce mari-là, du moins, ne sera point jaloux.

CLÉMENCE.

Vous faites estimer celui qu'on me propose.
Monsieur, en sa faveur ce portrait me dispose;
Et quoiqu'on n'ait voulu le peindre qu'à demi,
De mon pere, je crois, c'est le meilleur ami.

M. DORSAN.

Tu ne te trompes pas; — c'est mon cher d'Aranville.

CLÉMENCE.

Il est, dans certains cas, aisé d'être docile.
Mon cœur, dès le berceau, peu fait à se trahir,
Pourra trouver encor qu'il est doux d'obéir.

M. DORSAN, *avec joie.*

Mon ami, — tu l'entends?

D'ARANVILLE, *à Dorsan.*

Et ne sais que répondre.
(*à Clémence.*)
Votre bonté, sans doute, a droit de me confondre;
(*vivement.*)
Et je — je n'entends rien au jargon doucereux;
Mais je crois qu'avec vous l'hymen peut-être heureux.

CLÉMENCE, *recevant sa main.*

J'en accepte l'augure. —

Digitized by Google

EUGÉNIE.

Oh! que je suis contente!
Tu seras à la fois, ma sœur, & puis ma tante.
Tiens, voilà ton neveu, qui sera mon mari.

D'ARANVILLE.

Ferval? tu sais combien je t'ai toujours chéri;
Repose-toi sur moi du soin de ta fortune.

FERVAL.

Déja votre amitié, mon Oncle, en était une.
Le bonheur vous attend dans le plus saint des nœuds:
Au lieu d'une fortune, à présent j'en ai deux!

EUGÉNIE.

Comme vous pensez bien, mon ami! Quel dommage
Que je ne puisse pas vous aimer davantage.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, GERVAIS.

GERVAIS, *accourant.*

A MA maîtresse, hélas! qu'avez-vous donc écrit, Monsieur?

D'ARANVILLE.

Ce qu'il fallait.

Digitized by Google

GERVAIS.

Pour lui troubler l'esprit,
Pour accabler son cœur déja plein d'amertume,
Si vous saviez, Monsieur, quel chagrin la consume!
Dans quel état!

M. DORSAN.

Eh bien! qu'a-t-elle répondu?

GERVAIS.

Que répondre, Monsieur, quand on est confondu!
Ecrasé sous le poids d'une douleur profonde,
On me fuit pour jamais, — je n'ai plus rien au monde,
A-t-elle dit; — les pleurs ont inondé ses yeux,
Et le fatal billet.—

D'ARANVILLE.

Elle a pleuré? tant mieux.—

Mad. DORSAN.

Tu l'as laissée enfin? —

GERVAIS.

Presque sans connoissance.

M. DORSAN.

Grands Dieux!

GERVAIS.

Venez, Monsieur, votre cruelle absence,
Si vous la prolongez, lui causera la mort.

Digitized by Google

M. DORSAN *veut sortir.*

Ah! courons! —

D'ARANVILLE.

Reste-là, — sans te hâter si fort,
Ici même à l'instant tu vas la voir paraître.

GERVAIS, *avec* M. DORSAN.

Mourante!

D'ARANVILLE.

Oui, pauvres gens, — mourante.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENS, BLAISOT, *accourant.*

BLAISOT.

AH! mon cher maître!
Voulez-vous voir Madame, ou ne voulez-vous pas?

M. DORSAN.

Qu'entends-je! elle se meurt. —

BLAISOT.

Non, elle est sur mes pas,
Et je vous en réponds, très-décidée à vivre.

Digitized by Google

Juſtine l'accompagne ; or, au lieu de les ſuivre,
Moi, j'ai pris les devans, en les voyant partir,
Et tout courant, Monſieur, je viens vous avertir.

D'ARANVILLE.

Ne perdons point de tems, voici l'heure pénible,
Qui doit fléchir un cœur bien long-tems inflexible.
Il faut plus d'un inſtant pour cette guériſon :
Venez tous en ce lieu.— Dorſan, que ta raiſon
Reſpecte l'entretien qu'ici tu vas entendre ;
Ne ſonge qu'à l'effet que tu dois en attendre :
Si tu dis un ſeul mot, tu détruis ton bonheur.

M. DORSAN.

A ne point te troubler, j'engage mon honneur.

(*Ils ſe donnent la main.*)

D'ARANVILLE.

Je ſuis content, — ſilence.—

(*Tous entrent dans le Cabinet.*)

Digitized by Google

SCENE VI. & derniere.

D'ARANVILLE, *un moment seul, ensuite* Mad. DORSAN & JUSTINE; *tous les autres personnages cachés dans le Cabinet.*

D'ARANVILLE, *se mettant à son secrétaire.*

Allons, — prenons courage;
Sagement, à sa fin, conduisons mon ouvrage.
A la raison sévere unissons la pitié;
Et ménageons l'amour en servant l'amitié.

Mad. DORSAN, *arrivant une lettre à la main, & très-émue.*

Ah! Monsieur! votre cœur a-t-il pu vous permettre
De tracer l'ordre affreux que contient cette lettre?
(*Elle lit.*)

« *Il vous prie d'envoyer chez moi tout ce qui lui* » *appartient dans une maison que vous le forcez d'aban-* » *donner pour jamais.* »

Et mon époux dicta cet arrêt foudroyant!

D'ARANVILLE.

Cet arrêt est tout simple & n'a rien d'effrayant,
Madame; c'est son bien que votre époux demande,
Et l'on doit obéir, quand l'équité commande.

Digitized by Google

Mad. DORSAN.

Il voudrait, sans retour, se séparer de moi?

D'ARANVILLE.

Il veut vous épargner les longueurs de la loi;
Pour rompre vos liens, encore à l'instant même,
Vous l'avez menacé de son pouvoir suprême;
Sans quoi — jamais à vous Dorsan n'eût renoncé:
Vous qui parlez d'arrêt, — vous l'avez prononcé.

Mad. DORSAN.

Le délire où j'étais est de ceux qu'on pardonne.
Je ne m'en prends qu'à vous si Dorsan m'abandonne.
Monsieur, — à son épouse osez-vous le cacher?

D'ARANVILLE.

Eh! Madame, en ces lieux vous pouvez le chercher.
Vous en avez, dit-on, fait la visite exacte.

Mad. DORSAN, *amèrement.*

Avais-je tort, Monsieur?

D'ARANVILLE.

Oh! bien tort: — c'est un acte
Qui, joint à vos soupçons déjà très-outrageans,
En blessant mon honneur, blessait le droit des gens.
Mais passons: — à présent vous supposez peut-être,
Que s'il n'est pas chez moi, du moins je dois connaître
Le lieu de sa retraite?

Mad. DORSAN, *avec autorité & toujours plus émue.*

Eh mais! — si ce n'est vous! —
Qui donc le connaîtra? — Rendez-moi mon époux.

Digitized by Google

D'ARANVILLE.

C'eſt me dire en deux mots, — rendez-moi ma victime.
Non, — Madame, — il a pris un parti légitime.
Après de longs tourmens injuſtement ſoufferts,
Un eſclave a raiſon quand il briſe ſes fers.
Le vôtre eſt libre enfin. — Souvenez-vous, au reſte,
Qu'il a vécu ſeize ans dans cet état funeſte;
Que reſpectant des nœuds tiſſus par ſon ami,
Seize ans votre victime en ſilence a gémi;
Mettez avec ſes maux vos torts dans la balance,
Et juſtement punie, imitez ſon ſilence.

Mad. DORSAN, *au comble de l'émotion.*

Imitez ſon ſilence! — ah! je ſuis hors de moi. —
Quand mon époux me fuit pour ſuivre une autre loi;
Quand je vois mes liens briſés avec ſcandale,
Je laiſſerais en paix triompher ma rivale?
Non. — S'il vous plaît, Monſieur, de la favoriſer,
Tout s'unit pour me plaindre & pour m'autoriſer.
A prévenir l'affront que j'eſſuîrais par elle,
Mille appuis généreux ſoutiendront ma querelle.
Les épouſes en foule, au Tribunal des loix,
Pour l'épouſe opprimée éléveront leurs voix.
Il y va du repos, de l'honneur des familles:
J'aurai dans mon parti, les meres & les filles.
Vous ſerez confondus, & —

JUSTINE.

Grands Dieux! calmez-vous,
Madame, vous veniez dans un deſſein plus doux.

Digitized by Google

D'ARANVILLE.

Qui valait mieux cent fois. — Cette fureur extrême
M'ôte à jamais l'espoir de vous rendre à vous-même.
Renoncez à Dorsan; — vous ne le verrez plus.

Mad. DORSAN, *avec un cri.*

Grands Dieux ! — épargnez-moi des tourmens superflus.
Justine vous dit vrai. — Je ne cherchais sa trace,
Que pour tout avouer, que pour demander grace.
Oui, — j'avais fait serment d'abjurer mon erreur. —
Je ne sais quel démon m'a rendu ma fureur;
Mais au lieu d'une femme égarée & jalouse,
Conduisez à ses pieds sa gémissante épouse.
Qu'elle puisse implorer un pardon généreux;
Si vous la lui cachez, sera-t-il plus heureux?
A fléchir son courroux comment puis-je prétendre,
S'il ne doit plus, hélas! ni me voir, ni m'entendre?

D'ARANVILLE.

Votre cœur est vraiment une énigme pour vous,
Madame, & c'est le sort de tous les cœurs jaloux,
Qui passent tour à tour de l'estime à l'outrage,
De l'amour à la haine, & du calme à l'orage.
Dorsan qui vous connaît, croira-t-il qu'un moment
Ait pu produire en vous un pareil changement?

Mad. DORSAN.

Il ne le croira pas sans en avoir la preuve,

Digitized by Google

Sans doute ; — mais, Monſieur, qu'il me mette à
l'épreuve
Tout le tems qu'il voudra ; mes ſoupçons indiſcrets
N'empoiſonneront plus ſes jours ni ſes ſecrets.
Sur Clémence elle-même à ſon gré qu'il ſe taiſe ;
Je n'en murmure point, mais du moins qu'il s'apaiſe.
Malgré tous mes ſermens, malgré mon repentir,
Si mon cœur, un inſtant, vient à ſe démentir ;
Si ma fougeuſe erreur en moi cherche à renaître ;
Qu'il m'abandonne alors, — il eſt toujours le maître.

D'ARANVILLE.

Ah ! vous avez raiſon d'avoir bien des remords ;
Mais vous ne ſavez pas le plus grand de vos torts.

Mad. DORSAN, *avec effroi.*

Parlez !

D'ARANVILLE.

Cette étrangere, auſſi ſage que belle ;
Outragée à nos yeux d'une façon cruelle,
Dont pendant dix-huit ans en Province il eut ſoin ;
Qui de ſes yeux jamais ne dût être ſi loin,
Qui ſe crut juſqu'ici, ſans parens, ſans famille ;
Savez-vous bien qui c'eſt ?

Mad. DORSAN.

Je frémis ! —

D'ARANVILLE.

C'eſt ſa fille.

Digitized by Google

Mad. DORSAN.

Sa fille!

D'ARANVILLE.

Oui, — c'eſt le fruit de ſon premier lien.

Mad. DORSAN.

Il était veuf & pere, & je n'en ſavais rien!

D'ARANVILLE.

Avant de vous connaître, il fut l'époux d'une autre;
S'il vous l'eût dit, Madame, eût-il été le vôtre? —
Calculez maintenant ce qu'il ſouffrit pour vous;
Il fut malheureux pere & malheureux époux.
Victime dévouée à votre tyrannie,
Sa fille de chez lui dix-huit ans fut bannie.
Le haſard la ramene: — il craint avec raiſon
De la voir tout à coup paraître en ſa maiſon.
Pour vous deux ſa tendreſſe également diſcrete
Lui cherche, loin de vous, une honnête retraite;
Votre inſtinct ſoupçonneux vous la fait découvrir,
Et pour elle à l'inſtant les priſons vont s'ouvrir.
Mais courez au Miniſtre: — allez, femme jalouſe,
Sa priſon eſt ici; — Clémence eſt mon épouſe.
Mad. DORSAN, *dans l'abattement de la ſtupéfaction.*
Clémence! — elle eſt ſa fille? — & votre épouſe?
Ah! Dieux!
Je dois être un objet exécrable à leurs yeux;
L'eſpérance à mon cœur eſt à jamais ravie.
Pour réparer mes torts, il faut plus que ma vie.

Digitized by Google

J'ai trop bien mérité ſon entier abandon,
Pour avoir même droit d'implorer mon pardon.
Je le perds, — je perds tout; — que mon ſort s'accompliſſe.

(*Elle va pour ſortir.*)

M. DORSAN, *en dedans, avec un cri d'attendriſſement.*

C'eſt aſſez, c'eſt aſſez, terminons ſon ſupplice,
Et le nôtre.

Mad. DORSAN, *qui s'en allait triſtement, revenant ſur ſes pas avec impétuoſité.*

Grands Dieux! c'eſt lui; j'entends ſa voix.
Que je le voie au moins pour la derniere fois,
Et que je meure après.
(*D'Aranville ouvre le cabinet, M. Dorſan ſort, ſa femme ſe precipite à ſes pieds, en diſant,*)
Ah! Dorſan! je ſuccombe. —

M. DORSAN, *la relevant.*

C'eſt dans mon ſein qu'il faut que mon épouſe tombe. —
Leve-toi.

Mad. DORSAN.

(*Elle le quitte pour ſerrer Clémence dans ſes bras.*)
Mon ami! — me pardonneras-tu? —
J'allais perſécuter ta fille & la vertu; —
J'allais à tous ſes maux joindre encore l'infamie!

M. DORSAN.

Commande à tes regrets; — calme-toi, mon amie.

Mad. DORSAN.

Digitized by Google

Mad. DORSAN.

Non, jamais tant d'excès ne seront trop punis.

M. DORSAN.

Va, pour les oublier tous nos cœurs sont unis,
Et moi, je suis vengé, — si tu veux être heureuse.

Mad. DORSAN.

Cher époux! la voilà cette ame généreuse
Que tourmenta seize ans mon aveugle fureur.
Seize ans autour de moi je semai la terreur;
Je vous désolai tous, & pour toute vengeance,
Je n'éprouve de vous qu'amitié, qu'indulgence.
Ah! si cette leçon ne change pas mon cœur,
(*A M. Dorsan.*)
Il mérite du tien l'éternelle rigueur.
Qu'à jamais sans pitié mon époux m'abandonne.

M. DORSAN.

Tu me rends mon bonheur, — que rien ne l'empoisonne.
Et toi, — le plus prudent, le meilleur des amis,
Que ne te dois-je pas!

D'ARANVILLE.

Je te l'avais promis.
Ta femme sur ton cœur remporte une victoire
Un peu prompte, — mais sûre & nous pouvons y croire.

Mad. DORSAN.

Croyez-y: — loin de moi, j'ai risqué dans ce jour,

Digitized by Google

De voir fuir à jamais la nature & l'amour.

A Clémence :

C'eſt vous en dire aſſez. Venez, venez, ma chere,
Daignez être ma fille.

CLÉMENCE.

O Madame! ô mon pere!
Je pardonne au deſtin tous les maux qu'il m'a faits. —
Ils ſont trop compenſez par de ſi grands bienfaits.

Mad. DORSAN *tend la main à ſon mari, & dit à d'Aranville,*

(*En lui donnant la main de Clémence.*

Vous voyez votre ouvrage, — & votre récompenſe.

(*Elle prend enſuite la main d'Eugénie qu'elle donne à Ferval, en lui diſant,*)

Monſieur, voici la vôtre.

FERVAL.

Grands Dieux!

Mad. DORSAN.

Oui, quand on penſe
Comme vous, on n'eſt pas vertueux à demi. —
Lorſque je vous preſſais de trahir votre ami,
Vous avez mieux aimé perdre votre Eugénie;
Par le plus ſaint des nœuds qu'elle vous ſoit unie.
(*A Eugénie.*)
Toi, ma fille, en l'aimant eſtime ton époux,
Souviens-toi de ta mere & du ſort des jaloux.

Digitized by Google

EUGÉNIE.

Chere maman ! combien je vous ſuis obligée !
Puiſque de ce défaut vous voilà corrigée ;
Ce n'eſt pas, comme on dit, un mal déſeſpéré.
(*A Ferval.*)
Et ſi je l'ai jamais, — eh bien ! j'en guérirai.

M. DORSAN.

Il ſuffit ; — près de moi je veux avoir mes filles,
L'amour & l'amitié ne font pas deux familles :
C'eſt chez moi qu'à jamais je fixe leur ſéjour.
(*A ſa femme.*)
Et toi, toi dont le cœur eſt changé ſans retour,
Chere ame, tu l'apprends par ton expérience ;
Le bonheur des époux eſt dans la confiance.

Fin du cinquieme Acte.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google